UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00122049 0

PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

ECONOMIC HISTORY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/voyageaupaysduha00jaco

VOYAGE AU PAYS

DU

HATSCHISCH

PAR

LOUIS JACOLLIOT

ILLUSTRATIONS DE MOUILLON & EL. GEARDI

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

VOYAGE

AU

PAYS DU HATSCHISCH

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR:

Voyage au pays des Bayadères, 5e édition, illustrations de *Riou*, 1 vol. in-18..... 4 fr.

Voyage au pays des Perles, 4e édition, illustrations de *Riou*, 1 vol. in-8 .... 4 fr.

Voyage au pays des Éléphants, 4e édition, illustrations de *Riou*, 2 vol. in-18..... 8 fr.

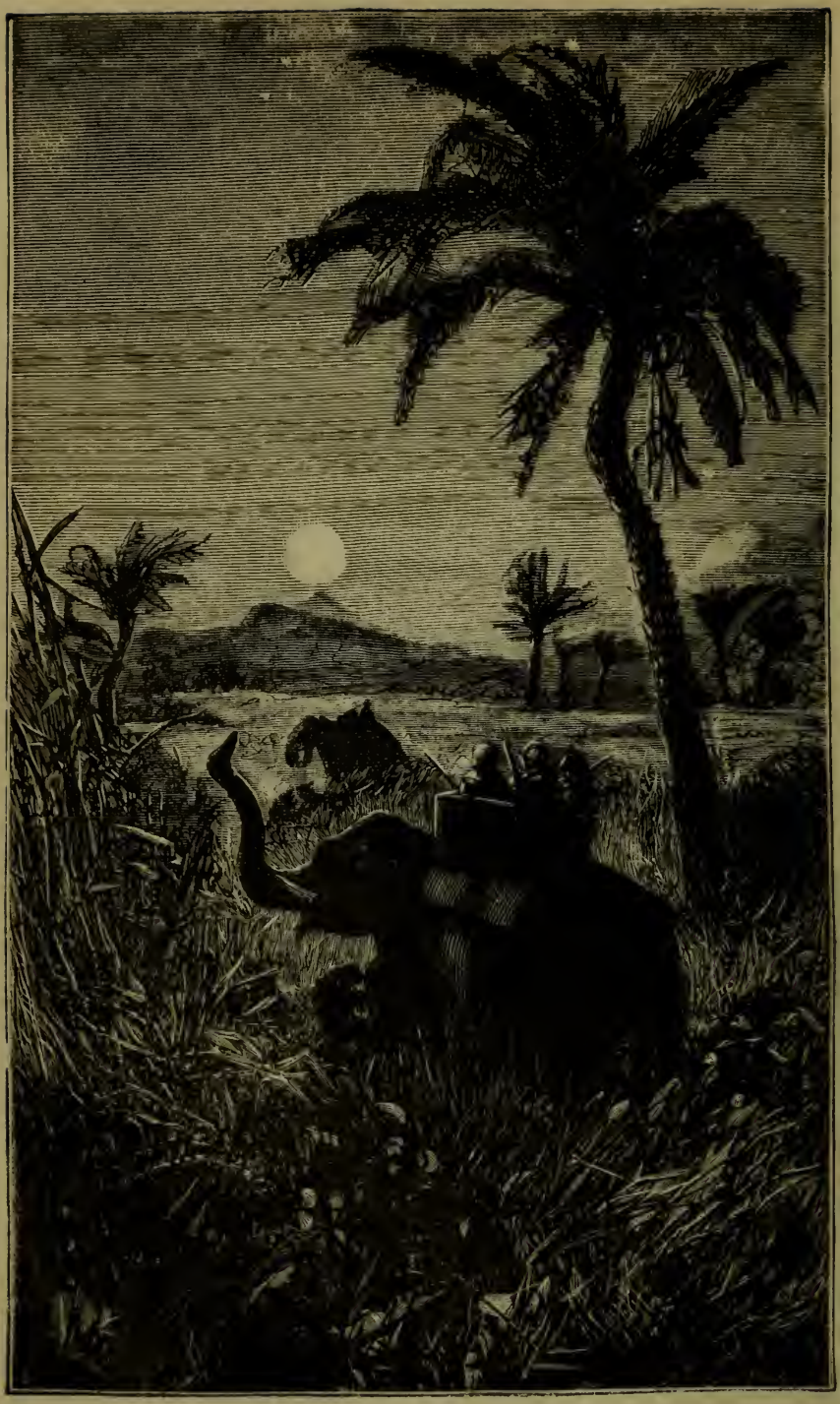
Voyage au pays des Brahmes, 3e édition, illustrations de *El Geardi*, in-18..... 4 fr.

Voyage aux ruines de Golconde, 2e édition, illustrations de *Riou*, 1 vol. in-18..... 4 fr.

Voyage au pays des Fakirs charmeurs, 2e édition, illustrations de *Mouillon* et *El Geardi*, 1 vol. in-18..... 4 fr.

Les Mouches du Coche, 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr.

5873-82. - IMPRIMERIE D. BARDIN ET Ce, A SAINT-GERMAIN



Notre caravane (Page 28).

VOYAGE

AU PAYS

DU HATSCHISCH

PAR

LOUIS JACOLLIOT

ILLUSTRATIONS DE MOUILLON ET EL GEARDI

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1883

Tous droits réservés.

DS
413
J3
1883

PREMIÈRE PARTIE

DE BOMBAY A AMHENAGAR

VOYAGE

AU

PAYS DU HATSCHISCH

PREMIÈRE PARTIE

DE BOMBAY A AMHENAGAR

Éléphanta. — Les caveaux de Garepour. — Une machine à glacer. — La soirée chez le parsis. — Le poète Kasiprasad-Goche. — Départ pour Amhenagar. — Les Gâthes. — Les caveaux de Karly. — Pandya-rajah. — L'adoption. — La tragédie de Baranga.

— Ma parole d'honneur, me dit mon compagnon de route, au moment où nous gravissions le sentier qui conduit aux excavations d'Éléphanta, malgré toutes les séductions que nous offre cette admirable ville de Bombay, je ne serais pas fâché de lui faire mes adieux.

— Vous commencez à prendre goût à la vie aventureuse, mon cher capitaine, lui répondis-je.

— Je ne fais nulle difficulté de l'avouer ; c'est à ce point que, pendant les premiers mois de mon retour à bord, je suis bien sûr d'avoir la nostalgie des jungles, de ces merveilleuses forêts de la côte malabare, et des grands horizons verts qui ondulent devant nous comme un océan.

— Comme vous êtes poétique aujourd'hui, mon cher ami.

— Je vous assure que je n'oublierai jamais les quatre mois que nous venons de passer ensemble dans cet admirable pays ; chose étrange, en face de cette grandiose nature, tous mes souvenirs d'Europe se sont affaiblis, et il me semble, par instant, que ma vie ne date que du jour où nous avons commencé nos excursions dans les grandes plaines du Carnatic..., s'en aller à petites journées, au pas tranquille et lent de ses robustes bufflones que l'on suit, la carabine sur l'épaule, se trouver tantôt sous bois, tantôt au milieu des rizières et des champs de sorgho, quitter un village indou avec sa pagode, ses dieux monstrueux, ses monuments en ruines, pour pénétrer tout à coup dans quelque luxuriante vallée, asile des tigres et des éléphants sauvages... Je ne crois pas qu'il soit possible de rêver une existence plus mouvementée, plus chargée d'émotions nouvelles, et qui

vous permette de faire une plus riche moisson de souvenirs.

— Votre énumération n'est pas complète, fis-je en souriant.

— Oh ! je vous comprends, vous voulez parler de mon culte pour les femmes de l'Inde. Je n'ai pas à en rougir ; ces belles filles aux yeux langoureux, à la taille flexible comme les roseaux de leurs fleuves, aux ardeurs toujours nouvelles, avec leurs chants d'un rhythme monotone comme une berceuse, leurs danses mimées employées à décrire la passion de l'amour, leur hatschisch, et leur science profonde dans l'art de faire vibrer tous les sens, me laisseront un souvenir que ni le temps ni l'éloignement n'affaibliront jamais.

— Quel dommage que vous ne soyez pas né Indou, mon cher capitaine !

— C'est la réflexion que je me fais tous les matins et tous les soirs, mon cher compagnon...

Presque tous les entretiens que j'avais avec mon compagnon de route se terminaient de cette façon ; c'était un fanatique des choses de l'Indoustan. Nous continuâmes notre ascension en admirant le splendide panorama qui se développait sous nos yeux ; d'un côté, le magnifique port de Bombay, près duquel la célèbre

baie de Naples serait obligée d'abandonner ses prétentions; de l'autre, la partie septentrionale du rivage de Salcette qui, avec ses dentelures inégales, ses forêts de cocotiers et de palmiers qui s'avançaient jusque dans la mer, offrait à la fois le plus gracieux et le plus imposant de tous les spectacles.

Je n'ai pas besoin de présenter mon ami, le capitaine Durand, aux lecteurs de mes précédents voyages[1], dont le présent n'est que la continuation. Cependant, il n'est pas inutile de rappeler que mon compagnon était un capitaine au long cours. Après avoir vu son navire condamné pour innavigabilité par fortune de mer, en attendant le nouveau bâtiment qu'il devait commander et que son armateur allait lui expédier à Pondichéry, il s'était décidé à m'accompagner dans mes voyages, pour dépenser les sept à huit mois de loisirs forcés que ces événements lui avaient faits.

Nature méridionale, pleine d'expansion, de mouvement et de nonchalance, mélange d'activité et de flânerie, capable de faire vingt lieues à cheval dans sa journée, ou de rester huit jours à se balancer dans un hamac ; mon ami était

1 *Voyage aux ruines de Golconde*, 1 vol. in-18. — *Voyage au pays des brahmes*, 1 vol. in-18.

surtout, comme il le disait lui-même, l'esclave de ce sexe enchanteur, auquel certains esprits chagrins attribuent tous les malheurs de l'humanité.

Suivant son expression aussi originale qu'imagée, les femmes le conduisaient avec un fil de laine... et si je n'avais pas été là pour le briser à temps, au lieu d'avoir déjà visité tout le Carnatic, le Travencor, le Malayalam, la côte malabare, Goa, Bedjapour et Bombay, nous serions certainement restés dans les filets des bayadères de Chélambrum ou des nautchnys de Bedjapour.

Le même personnel nous accompagnait.

Mon dobachy Amoudou, serviteur nubien, dont on a déjà pu apprécier la fidélité et le dévouement. C'était un nègre de Nubie qui ne connaissait d'autre loi que ma volonté..., le dévouement du dogue et parfois aussi ses instincts féroces. — Sans son amour immodéré des boissons alcooliques, il eût été la perle des domestiques.

Tchi-Naga, Indou de la caste des bohis, chargé de la cuisine et de la conduite de la charrette à bœufs, qui me servait à la fois de véhicule, de tente et de logement, quand nous campions en dehors des villages. Aussi dévoué que mon Nubien, et d'une sobriété à toute épreuve.

Ponou-Samy, autre Indou de caste vindicara, qui conduisait la charrette du capitaine et lui servait en même temps de dobachy. C'était un esprit assez borné qui se laissait en tout diriger par Tchi-Naga, dont la caste était supérieure à la sienne.

Vaïtilinga, de caste vindicara également, cornac de l'éléphant Mahadéva, que nous avions loué pour tout le temps que durerait notre voyage. C'était un gaillard des plus amusants ; il avait fait tous les métiers; tour à tour rapsode, chanteur ambulant, équilibriste, montreur d'ours, il avait toujours quelques distractions à ménager à ses camarades pendant les campements, et faisait la joie des villages indigènes que nous traversions. Son éléphant était le plus admirablement dressé de tous ceux que j'avais encore vus. Il aurait fait la fortune d'un cirque d'Europe.

A Mahadéva et aux quatre bufflones ou métis de buffle et de vache, destinés à nos charrettes, il convient d'ajouter un guépard que nous avions acheté dans le Carnatic, et qui nous servait à chasser le cerf, le lièvre et même le sanglier; cet animal était parfaitement privé et ne nous avait jamais occasionné le moindre ennui.

Je dois dire à la décharge de mon Nubien Amoudou, qu'il ne buvait jamais en cours de

voyage, ce qui me permettait de compter absolument sur lui ; mais aussi comme il se rattrapait aux stations, dans les villages de l'intérieur ! Cela m'était à peu près égal, mais dans les villes, il était rare qu'il n'eût pas de désagréments avec la police anglaise ; il respectait peu son prestige, et j'étais souvent obligé de remplacer les uniformes endommagés des péons ou des cipayes.

Doux comme un mouton en temps ordinaire, Amoudou, dès qu'il avait bu, devenait vantard, hàbleur et provocateur à l'excès, et sa force herculéenne le faisait très fort redouter des indigènes. Mais je n'ai pas souvenance que, même en cet état, il ait méconnu mon autorité ; par exemple, dès qu'il avait deux doigts de callou dans l'estomac, nul autre que moi ne pouvait le faire obéir.

Après avoir visité en détail cette belle ville de Bombay, une des plus grandes ruches humaines de l'Asie, où toutes les nationalités, du Parsis, à l'Arabe, au Maure, au Malais, au Chinois, semblent s'être donné rendez-vous ; après avoir parcouru ce port merveilleux où trois ou quatre mille navires sont continuellement occupés à décharger les marchandises d'Europe et à embarquer celles de l'Asie, visité sa citadelle, ses beaux établissements de la marine, son superbe

temple Parsis, le palais du gouvernement, les docks, les bazars, les arsenaux, et admiré une fois de plus le développement de cette puissance anglaise, qui s'est taillé sur nos ruines le plus vaste empire colonial qui ait jamais paru, nous avions voulu, avant de continuer notre route sur Ellora, dans la province d'Arungabad, visiter les grandes ruines des temples de Garpour, ou lieu des caveaux.

Cette île, située à environ six milles de Bombay, a été ainsi appelée par les indigènes, à cause des nombreux caveaux ou sanctuaires d'un temple souterrain qui y fut creusé dans le roc vif d'une montagne de granit, en l'honneur de la Trimourty (Trinité brahmanique), vingt-cinq à trente mille ans avant notre ère. Elle est aussi connue sous le nom d'Éléphanta que les Portugais lui ont donné en abordant sur ses rives, frappés qu'ils furent par la vue d'un éléphant, haut de soixante pieds, sculpté dans un seul bloc de rocher, et qui, debout dans l'attitude de combat, la trompe et les défenses relevées du côté de la mer, semblait défendre l'approche de ces rivages.

Après avoir lutté contre les siècles, ce colosse des âges ante-historiques a fini par s'incliner devant le temps; il est aujourd'hui presque entièrement enfoui dans le sol, et c'est à peine si nous

[illegible] Tonga, le palais du gouvernement, les [illegible], les [illegible], les [illegible], [illegible] [illegible] de [illegible] le Mozambique, [illegible] [illegible] anglaise, qui s'est [illegible] [illegible] [illegible]

Caveau d'Elephanta (Page 10).

pûmes nous rendre compte des proportions gigantesques de cette œuvre extraordinaire.

Le but de notre visite était surtout, pour moi, d'étudier les sculptures et les bas-reliefs des sanctuaires souterrains d'Éléphanta, et de chercher une date à ce monument taillé dans une montagne de granit, le plus ancien peut-être qui ait été élevé à la divinité.

Le capitaine ne m'accompagnait que par complaisance, ne cachant pas son dédain absolu pour toutes les vieilles pierres rongées par le temps et la mousse.

— Té, me disait-il avec un accent du cru des plus prononcés, à quoi cela sert-il ?

Et comme je ne répondais d'ordinaire que par un sourire, il reprenait d'un air triomphant :

— Vous êtes collé, mon bon ! Moi, d'abord, je ne sors pas de là, quand les choses ne servent à rien, je trouve que c'est inutile de se déranger pour aller les voir ; et puis, des vieilles pierres, il y en a assez en Europe pour qu'on ne soit pas obligé de venir d'aussi loin pour en rencontrer.

Et comme cette boutade avait toujours le don de me dérider complètement :

— Riez tant que vous voudrez, ne manquait-il pas de me dire, j'en suis fâché pour vous qui

êtes mon ami, mais je trouve que tous ces collectionneurs de vieilles pierres, de pots cassés et de briques, sont des farceurs qui feraient mieux d'entrer dans les drogueries ou les conserves alimentaires, *au moinse*, ils serviraient à quelque chose. Hein, qu'avez-vous à répondre?... De plus en plus collé sous bande !

Content de son effet, le brave homme consentait d'ordinaire à borner là son triomphe.

Inutile de dire que notre promenade à Garpour me valut une nouvelle édition de ce monologue.

L'étroit sentier qui conduit à l'entrée des caveaux serpente au milieu d'une nature pleine de poésie, d'imprévu et de pittoresques beautés. Tantôt il court au sommet des coteaux couverts de cette luxuriante végétation tropicale, dont nulle plume ne pourrait rendre la grandeur et la magnificence; tantôt il longe le bord des précipices ou se plonge dans les sinueux méandres de vallées aux forêts séculaires.

Aux deux tiers environ de la montagne, une plate-forme creusée dans le granit, conduit à la principale entrée du monument dont les voûtes immenses sont soutenues par une série de gigantesques colonnes défiant toutes les proportions de l'architecture moderne.

Qu'on se figure une montagne de granit

toute fouillée au ciseau et dans laquelle des milliers d'ouvriers ont sculpté un temple de cent soixante-cinq pieds de long, sur cent soixante de large. Chaque colonne est fouillée de la base au sommet, chaque muraille est couverte de bas-reliefs religieux ; pas un bloc de pierre qui ne porte une allégorie, un souvenir, un symbole... C'est ainsi que les civilisations éteintes, les peuples oubliés dont la poussière est retombée depuis des milliers d'années dans le creuset commun, nous ont légué quelques pages de leur histoire.

Qui sait combien de siècles encore Éléphanta fût resté debout, enchâssé dans sa montagne de pierre, protégé par sa masse même, sans que la main du temps pût commencer son œuvre de destruction, si de stupides démolisseurs n'y avaient porté le fer et le feu?

Il semblerait que les Portugais, dans leurs courses aventureuses à travers le monde, n'aient été que les convoyeurs de l'Inquisition ; partout ces gens-là n'ont touché la terre que précédés d'un moine et d'une bannière, et partout on ne retrouve aujourd'hui, dans les pays où ils avaient installé des comptoirs, que des traces de leur folie religieuse.

Ne pouvant détruire Éléphanta par des moyens ordinaires, ils firent sauter une partie

des énormes piliers qui soutenaient la voûte par la poudre et le feu, et brisèrent à coups de fusils les sculptures et les bas-reliefs les plus merveilleux. Malgré cette rage insensée, le monument a résisté dans son ensemble, et il est là encore debout, avec ses têtes privées de corps, ses colonnes brisées, ses statues mutilées, accusant les séides de Rome d'avoir lacéré, maculé une des plus vieilles pages de l'histoire de l'humanité.

Les Anglais sont venus brocher sur le tout, et avec le marteau de minéralogiste que met en leur main leur rage de collectionneur, ils se sont mis à casser une main ou un bras ici, là une tête, un fragment de jambe ou des fleurs d'ornement, à ce point qu'on ne pourrait guère trouver aujourd'hui une seule statue qui ait échappé complètement à ce vandalisme.

Parmi les sculptures les moins endommagées, il en est deux que je remarquai et qui devraient être conservées à tout prix, car elles sont, à côté des nombreuses traditions écrites de l'Inde, une preuve de plus de l'antiquité de ces deux mythes qui forment la base de la religion brahmanique : le mythe de la trimoury ou trinité, Brahma Vischnou-Siva, et le mythe de l'avatar ou incarnation de Christna dans le sein d'une vierge.

Le premier de ces mythes est représenté par un buste colossal à trois têtes, qui fait face à

l'entrée de l'excavation principale d'Éléphanta, et le second par une belle vierge qui porte sur sa hanche, à la manière indoue, un jeune enfant dont la tête est entourée de rayons lumineux.

Ces deux sculptures, dont l'antiquité remonte aux premiers âges de l'Inde, sont un irréfutable témoignage des croyances de l'époque.

Je remarquai aussi un certain nombre d'inscriptions tellement mutilées, que je ne pus pas même en prendre l'empreinte; quant à tenter de les déchiffrer, il fallait encore moins y songer.

L'île d'Éléphanta est déserte; ses caveaux, comme ceux d'Ellora, ayant été profanés, n'inspirent plus aux Indous aucuns sentiments religieux. Cependant quelques pauvres brahmes se sont établis autour de ces ruines, pour profiter de la munificence des voyageurs.

Pendant que mon ami haussait les épaules d'un air narquois, en sifflant un de ses airs favoris, je m'installai commodément pour croquer l'entrée de ces célèbres caveaux; le frontispice était, comme tout le monument, taillé dans un seul bloc de pierre assez semblable au porphyre.

Amoudou et Tchi-Naga, que nous avions amenés avec nous, s'occupèrent des préparatifs du déjeuner, uniquement composé de conserves, et le capitaine qui, le matin même, avait acheté

à Bombay un appareil, système anglais, à produire la glace instantanément, s'installa commodément sur un tertre pour le mettre en mouvement ; cela marchait par une manivelle comme un moulin à café ; la *directieune* ou plutôt la manière de s'en servir, imprimée sur la boîte, expliquait qu'il fallait tourner la manette pendant vingt-cinq minutes, ce qui, tout d'abord, me remplit d'admiration pour l'*instantanéité* du système.

L'œil fixé sur sa montre, mon ami commença à mettre le cylindre en mouvement; en dix minutes mon croquis était terminé, et je venais me placer près du patient pour l'encourager.

— Encore un quart d'heure de travail forcé, mon cher capitaine, lui dis-je d'un ton doucereux qui pressentait une revanche.

— Vous ne seriez pas capable d'un pareil dévouement, répondit le malheureux, qui suait à grosses gouttes sous une température de quarante degrés.

— Si vous voulez me passer l'instrument ?

— Merci, il ne faut pas s'arrêter une seconde, autrement l'opération peut manquer.

— J'avoue, continuais-je traîtreusement, que vous vous livrez à une occupation beaucoup plus *utile* que celle de visiter de *vieilles pierres*, et la pensée que les pénibles efforts que vous vous

imposez, vont servir à augmenter les charmes de notre déjeuner, m'empêche de vous plaindre comme vous le mériteriez.

— Je vous passe la plaisanterie, mais je vous avertis que vous n'aurez pas de glace si vous ne faites amende honorable...

— A la machine *pas instantanée* de Thomson and Ce, Leicester-square, London? Je suis tout disposé à me mettre à genoux avec enthousiasme devant le magnifique cylindre de glace que vous n'allez pas manquer de produire.

— Plus qu'une minute, exclama le capitaine d'un ton triomphant, et il imprima un mouvement plus rapide à la mécanique; après avoir dépassé de quarante secondes, au moins, le temps indiqué, d'un mouvement habile, toujours d'après l'*instruction*, il saisit la tête plate d'une *vis* qu'il détourna de droite à gauche, l'appareil s'ouvrit et *instantanément* les deux litres d'eau que le capitaine avait introduits dans le récipient, restés parfaitement liquides, dégringolèrent sur son pantalon.

— Elle n'est pas même fraîche, fit le malheureux ahuri.

Je me retournai non moins *instantanément* du côté des caveaux d'Éléphanta, où je m'élançai de toute la vitesse dont j'étais capable; j'étouffais littéralement... A peine à l'abri, je fis

retentir les voûtes de pierre du plus formidable éclat de rire qu'elles aient peut-être entendu depuis leur édification...

Quant au capitaine, il se leva, et dans un de ces mouvements de colère que sa nature méridionale suffirait à expliquer, il fit tourner trois fois autour de sa tête, sa mécanique comme pour la briser contre un rocher voisin, mais son bras avait fait un tour de trop, la réflexion était venue, et il déposa tranquillement l'objet dans sa boîte.

— Té, dit-il philosophiquement, ça me coûte *nonante-cinque* francs, je trouverai bien le moyen de repasser l'objet à quelque Anglais de l'intérieur.

Un homme du Nord, d'un coup de pied, eût envoyé immédiatement l'appareil dans la mer..., et voilà ce qui fait son infériorité en face de son compatriote de Toulon ou de Bordeaux.

Dans toutes les circonstances de la vie, il ne sait pas faire trois tours *autour de sa tête;* il passe pour flegmatique, parce qu'il agit plus qu'il ne parle, et ne recule devant rien quand il a commencé, tant pis si le résultat se retourne contre lui ; tandis que l'homme du Midi éclate comme une bombe, crie, gesticule, on croit qu'il va tout pourfendre ; n'ayez peur, de grâce, il ne fait toute cette mise en scène que pour se don-

ner le temps de la réflexion, et soyez sûr qu'il ne brisera rien, ne cassera rien, et, pour conclure, finira toujours par prendre le seul chemin qui soit d'accord avec ses intérêts...

Au demeurant, mon capitaine était un brave homme; il ne se fâcha point de mon mouvement de gaieté, et nous déjeunâmes sans que, par contre, je me sois permis de faire la moindre allusion à sa mécanique instantanée ; comme la plupart de ses compatriotes, il aimait beaucoup les plaisanteries qu'il faisait aux autres, mais les entendait moins bien quand elles le touchaient lui-même.

Mais ces petits travers de surface ne nous empêchèrent jamais de rester les meilleurs amis du monde, et encore aujourd'hui, que de longues années nous séparent de ces excursions faites en commun, il se passe peu de mois sans que nous fassions échange de lettres et de pensées.

Nous étions de retour à Bombay dans la soirée; nous nous rendîmes immédiatement chez un parsis de nos amis qui nous donnait un dîner d'adieu, car nous repartions le lendemain pour l'intérieur; je n'aurais pas noté cette circonstance qui, par elle-même, n'avait rien d'extraordinaire si, à l'issue du repas, notre hôte ne nous eût présenté un Indou d'une soixantaine d'années environ, originaire du Bengale, nommé

Kasiprasad-Goche, et à qui tout le monde donnait le titre de babou, mot intraduisible dans notre langue, et qui s'emploie dans l'Inde à peu près comme l'ancien titre de chevalier.

Ce babou avait été, à ce qu'on nous dit, un poète célèbre, même en Angleterre, et ce qu'il y avait de rare, d'unique peut-être dans l'Inde, il n'avait jamais fait des vers qu'en anglais.

Cela me parut si étrange, si invraisemblable, que je le priai de nous dire un de ses morceaux.

Le parsi, notre ami, ne l'avait sans doute fait venir que pour cela; du reste, sous toutes les latitudes, il ne faut jamais mettre un poète au défi.

Notre homme s'exécuta avec la plus entière bonne grâce.

Voici la copie de ce morceau que je tiens de lui, et que je donne sans autre certificat d'origine.

Un Anglais seul peut savoir s'il est original. Le babou Kasiprasad prétendit devant moi avoir publié ce morceau avec une foule d'autres, à Calcutta, vers 1830, dans un recueil intitulé : « The shair. »

Shair est un mot indoustani qui signifie *ménestrel*.

" 'Tis evening — to the western heaven,
His Golden car the sun has driven;
And to the Ganges' waters bright,
Weary directs his homeward flight.

Hail, brightest ornament of day!
Resplendant gem of raby ray!
How rich vith many a glittering hue
Of gold and purple, red and blue,
Yon flaming orb of heaven doth shine
Made by thy parting ray divine!

How bright beneath thy various beam
Wander the sacred Ganges' stream
But lo! beneath the waters now
To rest from labour sinkest thou.

Bereft of thee, so famed in lays,
The lotus of the ancient days.
Upon the holy wave behold;
Begins its petals now to fold.
The pale hue of dejectedness
Its drooping head doth now express.

And darkness growing in the rear.
Bereft of thee doth eve appear;
As if, in widow hood's despair,
A maiden rushed with loosened hair "

Je traduis :

C'est le soir : vers le couchant
Le soleil fatigué dirige son char
Doré : il précipite son retour
Vers les limpides eaux du Gange.

Salut, astre brillant du jour,
Rubis resplendissant, quel
Éclat, quelle richesse de nuances!

L'or et la pourpre, le feu et l'azur
Brillent à l'envi sous cette
Voûte enflammée que forment
Tes rayons divins.

Sous ta lumière éblouissante
Que le Gange est majestueux!
Mais déjà tu plonges sous les ondes
Pour y jouir du repos.

Privé de toi l'antique lotus
Qu'ont tant célébré les poètes
Commence à fermer ses pétales;
Le voilà, la tête penchée sur
L'onde sacrée, et sa pâleur
Exprime sa tristesse.

Les ombres approchent en silence!
La belle nuit que tu délaisses
Ressemble à une jeune amante échevelée
Se livrant au désespoir de l'abandon.

Comme tout poète qui sait son métier, Kasiprasad, après avoir reçu mes louanges avec la modestie bien connue des poètes, pour nous remercier, commença immédiatement un nouveau morceau, puis un autre lui succéda, qui, lui-même, fut suivi de trois ou quatre autres encore... un vrai déluge d'hexamètres. Mais l'Inde est un admirable pays pour écouter les poètes. Après dîner, on passe sous de vastes vérandas garnies de fauteuils à palettes, de fauteuils-lits, de chaises longues et renversées, tout un système de sièges qui prennent la forme du corps,

se prêtent à tous les caprices de position que peut prendre un corps fatigué. Chacun s'installe, s'arrange... et quand la maîtresse de maison ou votre hôte vous annonce que M. un tel... *veut bien daigner consentir à nous dire quelque chose*, les trois quarts des invités ont déjà envoyé leur esprit vagabonder dans le pays du rêve... et le bon poète peut y aller de tout son recueil; il est rare qu'il n'y ait pas dans l'assistance un fanatique de cette *menuiserie* littéraire, qui, par ses bravos, suffise à tenir notre homme en haleine, et permette aux autres un repos plein de charmes.

Le capitaine Durand fut un des premiers *partis* pour la contrée des roses, ainsi que les Indous nomment le lieu où est situé l'empire du dieu du sommeil... Comme utilitaire enragé, il devait moins que tout autre goûter la poésie du digne babou.

Nous prîmes congé du parsis à une heure assez avancée dans la nuit; malgré cela nous résolûmes de quitter l'île de Bombay et de gagner au plus tôt la grande terre, car nous avions laissé nos gens et nos bêtes campés sur la côte, en face de l'île de Salcette, et comme Amoudou et Tchi-Naga nous avaient accompagnés, nous étions inquiets sur la façon dont les vindicaras avaient pu se comporter entre eux. C'était une

règle absolue pour nous en voyage de ne jamais passer une nuit entière loin de notre campement.

Comme nous cheminions en grelottant un peu dans nos légers vêtements de foulard, sous la fraîcheur et l'humidité du matin, mon compagnon me dit en riant :

— Il paraît que le poète est, dans l'Inde, un animal aussi tenace que partout ailleurs.

— Il me semble, lui répondis-je sur le même ton, que vous vous êtes affranchi assez rapidement de l'ennui de l'écouter.

— Je ne puis pas sentir les vers.

— C'est vrai, cela ne sert *à rien*.

— En effet, cela ne sert à rien ; moquez-vous tant que vous voudrez de ma formule, elle est juste cependant ; tout ce qui ne sert à rien est par cela même nuisible, la poésie est l'illusion continue, le mensonge perpétuel de l'existence, elle ne sert qu'à meubler le cerveau de la jeunesse d'idées fausses, et à faire des milliers de déclassés qui crèvent de faim et d'illusions.

— Comme vous êtes sérieux !

— Nous autres *gensses* du Midi, nous sommes pratiques, et quand nous nous faisons poètes ou romanciers, c'est pour exploiter l'art comme une boutique de charcuterie. Si Malfilatre, de Caen, et le Lorrain Gilbert avaient eu le

bonheur de naître à Agen ou à Toulouse, ils ne seraient pas morts à l'hôpital.

— De quoi vous plaignez-vous, puisque les *gensses* de chez vous réussissent même dans cette partie-là?

— C'est plus fort que moi, je ne puis entendre réciter des vers; ces petits bouts de phrase, coupés en petits morceaux, qui se défilent sur un ton monotone comme un chapelet, me font l'effet d'une poignée de fourmis qui me dégringolent dans le dos.

— Cependant, quand les belles bayadères de la pagode de Chelambrum nous développaient quelques unes de leurs mélopées dans cette langue tamoule, si douce et si sonore, vous y preniez quelque plaisir.

— Vous n'y êtes plus, mon cher ami; faites-moi réciter, même les vers du babou auxquels je n'ai rien compris, par une de ces brunes et piquantes filles dont vous venez de parler, et je vous promets de les écouter toute la nuit.

— En ce cas, contrairement au proverbe, c'est le poisson qui fera passer la sauce.

— Votre image est absolument juste; et, à propos, je dois vous conter que Bombay est, de ce point de vue, totalement dépourvu d'agrément, et qu'il me tarde de reprendre l'existence

pleine de mouvement, d'imprévu, de pittoresque que nous menons dans l'intérieur.

— Vous allez être servi à souhait, mon cher ami, car les districts d'Amhenagar, d'Ellora et d'Arungabad vers lesquels nous allons nous diriger, sont peut-être les points de l'Inde les plus curieux à visiter sous le rapport des mœurs; ses habitants y vivent dans une perpétuelle excitation des sens, et font usage des préparations du cannabis-indica (chanvre-indien) avec un abus qui est à peine comparable à celui que les Chinois font de l'opium.

— Vous m'en faites venir l'eau à la bouche.

— C'est à un point que cette partie de la province d'Arungabad fournit plus d'illuminés, de fakirs et de charmeurs que l'Inde entière, et qu'on lui donne partout le nom de Pays du Hatschisch.

Soyez heureux, nous camperons, pendant un mois au moins, dans les districts d'Ellora e d'Arungabad.

Tout le monde, bêtes et gens, dormait, quan nous arrivâmes au campement, et, comme l jour commençait à poindre à l'horizon, nou réveillâmes les vindicaras, en leur donnant l'o dre d'atteler les bufflones.

Quand tout fut prêt pour le départ, nous no glissâmes sous les bâches en nattes de bamb

tressé de nos voitures, pour réparer de notre mieux les fatigues d'une nuit sans sommeil. Nous faisions route en droite ligne sur les montagnes de Karli, dont nous devions en passant visiter les cryptes creusées dans le granit rose.

Je ne sais rien de merveilleux comme les premiers instants du jour dans l'Inde. La végétation grandiose qui vous entoure prend sous les lueurs crépusculaires de l'aurore de fantastiques aspects, mais vous n'avez pas le temps de vous arrêter à ce spectacle, mélangé de brumes, de vapeurs et d'ombres gigantesques; presqu'avec la vitesse d'un changement de décors, le soleil inonde tout à coup les montagnes, les vallées, les bois de ses rayons, et tout s'étale, se développe dans la lumière et l'or... Quel enchantement, quel mouvement, quelle vie; des milliers de petites perruches vertes au col rose, à la tête azurée comme les échappées du ciel qu'on aperçoit sous la voûte de verdure, s'envolent par bandes dans les champs de cannes à sucre et de sorgho, avec ce petit gazouillement indéfini qui fait l'effet d'une pluie de notes dans l'espace; de gros aras blancs, verts, jaunes ou multicolores, passent lourdement au sommet des tamarinières, cherchant une branche où ils pourront manger en paix la banane ou la mangue qu'ils viennent de récolter, pendant qu'une

armée de rats palmistes fait le siège des arbres et trouble, par ses cabrioles, les grands singes noirs encore endormis sous la feuillée.

Ce premier jour de marche fut presque entièrement consacré par nous au repos, et nous ne quittâmes guère nos charrettes, où nous nous étions installés commodément pour dormir, qu'aux heures des repas.

Quarante-huit heures après notre départ, nous commençâmes à monter insensiblement pour atteindre les sommets des *Gâthes* ou montagnes de Karli ; jamais je n'ai vu nature plus sauvage et plus riche à la fois. Toutes ces montagnes sont couvertes jusqu'à leur sommet de la plus luxuriante végétation ; elles sont entrecoupées de vallées profondes au fond desquelles on entend murmurer des ruisseaux, rouler des torrents, mugir des cascades, que l'on n'aperçoit que quand on les aborde, tellement ils sont cachés par un impénétrable fouillis de baobabs, de multipliants, de ficus religiosa, de tamariniers, de tulipièrs, de flamboyants aux fleurs rouges, si nombreux en ces endroits, qu'on dirait, quand on les aperçoit des hauteurs, des ondulations de feuilles de roses que le vent aurait capricieusement semées au sommet des grands arbres.

Dans toute cette partie de la chaîne de mon-

tagnes qui court le long de la côte malabare jusqu'au cap Comorin, on se trouve en présence de la véritable forêt vierge, avec ses arbres géants, ses inextricables fouillis de lianes, qui s'étendent jusqu'au fond d'impénétrables vallées, asile des tigres, des panthères et des éléphants sauvages.

Nous nous arrêtâmes dans un petit village situé à mi-côte, du nom de Kottah, pour y prendre un guide, car il nous eût été impossible, ne connaissant point la contrée, de franchir les défilés, parsemés de quelques sentiers à peine battus, qui conduisent sur l'autre versant des montagnes.

Le lendemain nous étions à Karli, lieu célèbre par les caveaux de ce nom, qui ont été creusés dans le granit de la montagne.

L'entrée d'Ek-varah, nom donné à ces caveaux, est située à plus de trois cents pieds de la base de la muraille de rocher dans laquelle elle a été pratiquée, et n'est accessible que par un sentier escarpé, raboteux, qui ressemble plutôt au lit d'un torrent qu'à un chemin praticable.

Je ne reviendrai pas sur la description détaillée que j'ai donnée de ces excavations célèbres dans mon *Voyage au pays des fakirs-charmeurs*.

Nous ne nous arrêtâmes, du reste, que quelques heures à Karli, dont je relevai le croquis, pendant que le capitaine, selon son habitude, faisait la sieste, ces blocs de pierre d'un autre âge le laissant au moins, on l'a déjà vu à Éléphanta, aussi froid que la poésie.

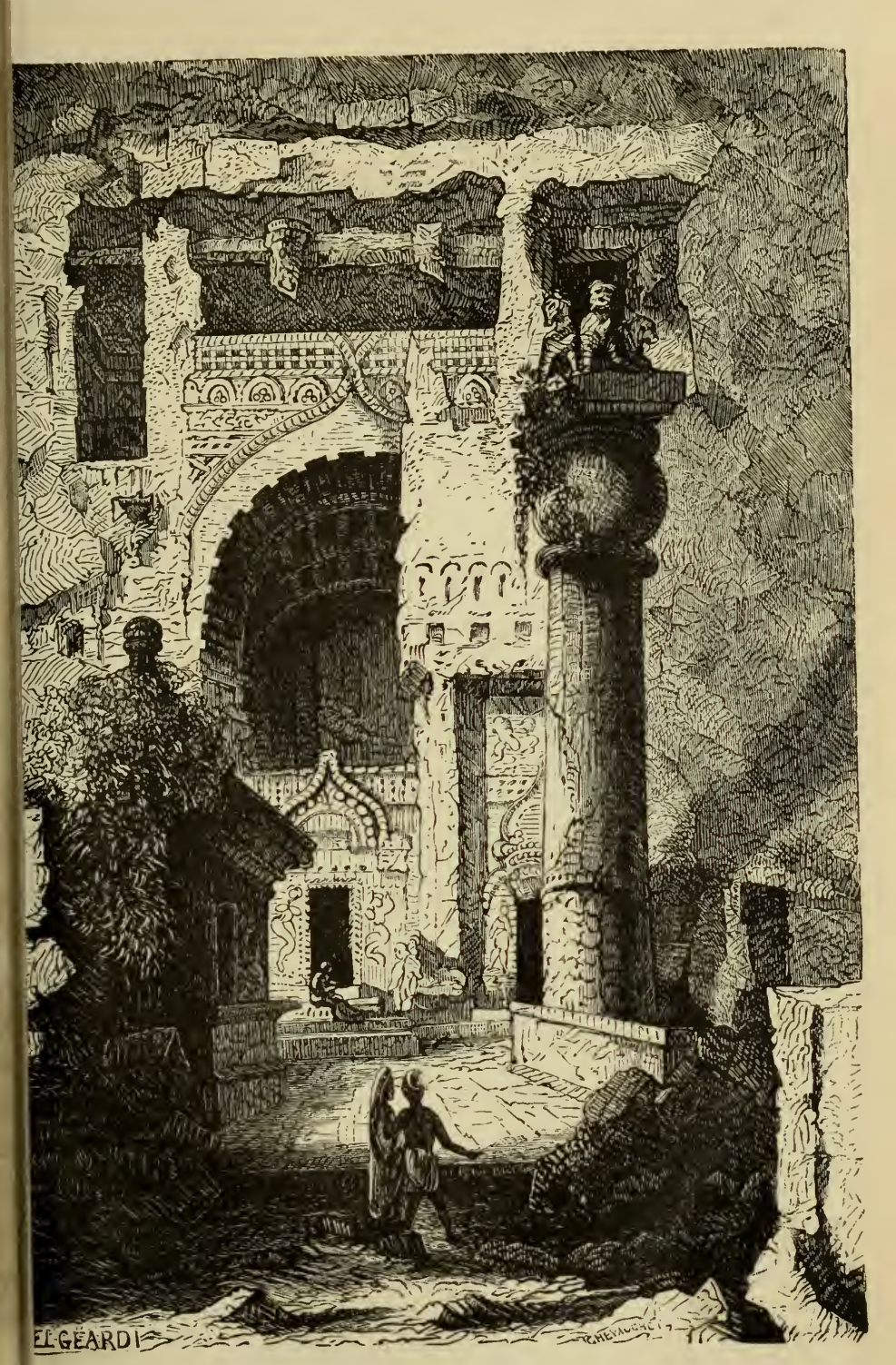
La façade est ce qu'il y a de plus remarquable dans ces excavations ; une seule statue. celle de Djeinessouera, le dieu suprême des Djeinas, se fait remarquer dans l'intérieur, qui n'offre en dehors de cela rien de bien remarquable à observer; la plupart des sculptures ont été rongées par le temps, et bon nombre de petits caveaux attenant à la caverne centrale n'ont jamais été achevés.

En dehors de ces cryptes, on rencontre quelques cases indigènes, habitées par quelques pauvres brahmes qui vivent d'aumônes, dans la contemplation de ces ruines.

J'y rencontrai un fakir du sud de l'Inde, que j'avais connu autrefois à Bénarès, où il était venu apporter les cendres d'un riche commouty (caste des marchands) ; le misérable était en train de se boucaner lui-même auprès d'un grand feu qu'il avait fait le vœu d'entretenir de ses mains jusqu'à sa mort.

Non loin de lui, un autre saint personnage, un bandeau sur la bouche pour éviter tout con-

La cour des musulmans de Kasbah d'Agadir



Entrée des excavations de Karly (Page 30).

tact impur par la respiration, ne se nourrissait que de grains séchés au soleil et d'eau filtrée à travers un linge, ses lèvres devaient s'agiter nuit et jour pour prononcer le nom de la divinité, de l'être type existant par lui-même :

Swayambhouwa.

Par un vœu solennel, il s'était interdit de se coucher, et prenait à peine une heure de sommeil appuyé sur un bâton et les jambes croisées. Un rajah du voisinage, après avoir en vain essayé d'attirer cet anachorète dans son palais, lui envoyait chaque jour sa nourriture. Il agissait de même avec une foule d'autres farceurs qui, voyant qu'on pouvait vivre là sans rien faire, étaient venus se creuser des ermitages dans la montagne.

De temps à autre, quelques-uns de ces ascètes se faisaient dévorer par les tigres, mais ils étaient immédiatement remplacés par d'autres. Il y a toujours à Karli une troupe de mendiants religieux, qui attendent ces sortes de successions.

Notre traversée des Gâthes s'opéra sans encombre, mais je dois déclarer que je ne me souviens pas, dans aucun voyage, d'avoir eu à supporter autant d'alertes. Pendant la nuit que

nous passâmes au milieu des Gâthes, le hurlement des tigres, des panthères noires, des jaguars, roulait en alternant dans les vallées, cent fois répercuté par les échos, qui semblaient ainsi augmenter le nombre des fauves dans des proportions effrayantes. Mahadéva, toujours en éveil, répondait à ces rugissements par des cris de défi et son cornac eut plusieurs fois toutes les peines du monde de l'empêcher de se lancer à la poursuite des ennemis invisibles qui nous entouraient.

On parvint cependant à le maintenir, et c'était important, car sa seule présence nous préservait de tout danger d'être attaqué; il est rare, en effet, hors les cas de poursuite, que le tigre ose se mesurer avec l'éléphant.

Notre guide nous quitta après nous avoir conduits jusqu'aux dernières pentes du versant opposé et nous avoir mis sur la route d'Amhenagar, à une journée de marche de cette ville; comme nous étions campés, sur le soir, au milieu d'un bosquet de tulipiers, nous vîmes un Indou de caste brahme s'approcher de nous, en nous faisant le salam de bienvenue.

Ce ne fut pas sans un certain étonnement que je reconnus à son costume, aux marques qu'il portait au front, et surtout à un certain air de caste, auquel on ne se trompe pas, quand on a

vécu quelques années dans l'Inde, que le nouveau venu était originaire de Travencor, dans le sud.

Lui ayant immédiatement adressé la parole en tamoul, il me répondit dans le même idiome et un éclair de joie illumina son visage.

— Salam, aya, me dit-il (salut, seigneur), mon nom est Sarvanatchariar, fils de Sinassamyatchariar, que Siva veille sur vos personnes, vos enfants et vos biens.

Je lui répondis selon la formule indoue, en lui souhaitant toutes sortes de prospérités, une mort exempte de souffrance au milieu de ses petits-enfants, et dans l'autre vie, une place de premier choix dans le paradis de Brahma.

— Quel motif t'amène auprès de nous ? lui dis-je après ce préambule.

— Je suis le gourou-pourohita du rajah de Pandya, petit-neveu du dernier rajah de Travencor, et interné par les Anglais dans cette province ; mon maître m'envoie pour t'inviter, toi et les tiens, à venir passer quelques jours dans son palais.

— Qu'est-ce qui nous vaut cette attention ?

— Votre qualité de Franguys (Français) ; le grand-père du rajah s'est battu contre les Anglais avec les armées de Dupleix et du marquis de Bussy.

Je ne pus entendre les noms de ces deux héros sacrifiés par la Pompadour et son triste amant, à l'*or* et à la rancune des Anglais, prononcés par cet Indou, sans la plus profonde émotion.

Ces deux hommes, qui nous avaient donné l'Inde, qui en avaient complètement chassé les Anglais, sont encore aujourd'hui plus populaires dans le sud de la Péninsule que dans leur patrie.

Nous acceptâmes immédiatement l'invitation du rajah, car l'envoi de son gourou-pourohita montrait, et l'importance qu'il attachait à notre visite, et le degré d'estime qu'il avait voulu nous marquer. Le brahme, qui avait laissé sa voiture à quelques pas de là, nous annonça qu'il était à notre disposition et qu'on partirait quand il nous plairait. Il nous suffisait de deux petites heures pour arriver chez le rajah.

Je répondis au gourou que j'étais trop pénétré du respect que je devais à un aussi saint personnage, pour me permettre de lui donner mes ordres et que nous nous en remettions absolument à lui du soin d'indiquer le moment du départ.

Connaissant le rang occupé par ces gens-là auprès des rajahs et des grands personnages de l'Inde, j'avais voulu dès l'abord nous faire bien venir de lui ; nous allions recevoir, j'en étais sûr

d'avance, une hospitalité royale, car ce n'était pas la première fois que j'étais reçu par les descendants des anciens rois du pays à qui les Anglais, en confisquant leur trône, ont au moins laissé leur fortune ; je savais que ces rajahs, privés de leur pouvoir, se consolaient de leur déchéance dans une vie de luxe à faire pâlir l'opulence des anciens satrapes de l'Asie ; je savais bien autre chose... qui eût fait la joie du capitaine, mais je fus réservé sur ce sujet, voulant lui laisser le plaisir de la surprise. Mais pour que rien ne troublât le plaisir que le rajah avait à nous recevoir, il ne fallait pas que le premier rapport de son gourou-pourohita sur nos personnes nous fût défavorable. Du premier coup, en le traitant comme les Européens n'ont pas la coutume d'en agir avec les Indous, j'avais, je m'en aperçus même avant notre arrivée chez le rajah, complètement gagné ses faveurs.

Pendant que nos voitures roulent paisiblement à la suite de notre brahme, il me paraît intéressant de faire connaître ce qu'est un gourou dans l'Inde et quelle est l'importance de ce personnage dans la société.

Vous pouvez insulter le père d'un Indou, il vous pardonnera peut-être..., son gourou, jamais !

Sous ce nom, on désigne les prêtres de la

caste des brahmes, cela va sans dire, puisque cette caste seule peut fournir des prêtres, qui, par leur science et leurs vertus, en ont mérité le titre. Ils sont ainsi revêtus d'un caractère sacré qui leur confère un pouvoir à la fois spirituel et politique.

Le gourou est autant au-dessus des autres prêtres que l'évêque est chez nous au-dessus des membres de son clergé.

La juridiction temporelle qui s'étend sur toute la caste consiste à y administrer la justice, la police, à veiller à ce que les lois, les usages généraux et particuliers s'observent avec exactitude, à punir ceux qui les violent, à exclure de la tribu ceux qui ont encouru une peine infamante, à prononcer les réhabilitations, et en plusieurs autres prérogatives non moins importantes.

Outre cette autorité, que personne ne leur conteste, ils exercent encore, comme guides religieux, les pouvoirs les plus étendus. Ils jouissent d'un prestige dont on pourrait difficilement se faire une idée en Europe. Le sachtanga ou prosternation des six membres (les deux pieds, les deux genoux, les deux coudes) fait devant eux, et suivi de leur *assirvadam* ou bénédiction, suffit pour obtenir la rémission de tous les péchés. La vue seule d'un gourou rencontré par hasard produit le même effet.

Leur prassadam ou don, qui consiste à don-
er à leurs disciples des choses de peu de valeur,
elles qu'une pincée de cendres de fiente de vache,
ont ils se barbouillent le front, des fruits ou
es fleurs qu'ils ont consacrés à la divinité, le
estant de leur nourriture, l'eau avec laquelle ils
e sont rincé la bouche, lavé le visage ou les
ieds, qui est conservée précieusement par ceux
ui la reçoivent, et bue par les fanatiques, enfin
out don quelconque offert par leur main sacrée,
la vertu de purifier l'âme et le corps de toutes
eurs souillures.

Mais si les effets salutaires de leur bénédiction
t de leurs petits cadeaux leur attirent tant d'ad-
iration de la part du vulgaire, leur malédic-
on, qui n'est pas moins puissante, les rend en-
ore plus redoutables que vénérés.

Les Indous sont persuadés qu'elle ne manque
mais son effet, qu'elle ait été justement ou in-
stement encourue. Leurs livres sont remplis
e fables et de récits inventés pour entretenir
peuple dans ces idées, et pour en augmenter
ncore la puissance.

Les personnes de la suite du gourou, intéres-
ses à donner du crédit au rôle que joue leur
raître, ne manquent pas de débiter à ce sujet
s contes les plus ridicules dont ils affirment
oir été les témoins oculaires; et pour que l'im-

posture ne puisse pas aisément être découverte, ils ont soin de placer les exploits dans des contrées fabuleuses où leurs auditeurs ne pourront jamais mettre les pieds.

Tantôt, c'est une personne morte subitement à l'instant où le gourou a lancé sa malédiction; tantôt, c'en est une autre qui a été saisie d'un tremblement dans tous les membres, *lequel dure encore*, et qui durera jusqu'à ce que l'anathème ait été levé; c'est une femme enceinte à qui cette malédiction a causé l'avortement; un laboureur qui, au moment qu'il l'a encourue, a vu périr subitement tout son bétail; un homme qui a été changé en pierre, un autre qui a été métamorphosé en cochon, ou mille choses de cette force, que j'ai personnellement entendu débiter le plus sérieusement du monde.

On voit qu'en tous temps et en tous lieux on emploie les mêmes moyens pour exploiter la crédulité et la bêtise humaines.

La crainte, le respect et la confiance que l'Indou éprouve pour son gourou vont jusqu'à l'extravagance; il se gardera bien de rien faire qui puisse lui déplaire, et plutôt que de s'exposer à encourir ses terribles malédictions, on a vu quelquefois des Indous réduits à la plus grande détresse, vendre leurs enfants, souvent même

leur femme afin de pouvoir se procurer de quoi apaiser la colère de leur gourou.

Chaque caste et chaque secte a son gourou particulier; il existe entre eux une sorte de hiérarchie. Outre les membres du clergé subalterne, qui sont nombreux pourtant, chaque secte a un nombre limité de gourous supérieurs, sortes de pontifes auxquels les gourous inférieurs sont subordonnés, et dont ils tiennent leur pouvoir ou leur juridiction spirituelle. Ces pontifes ont aussi le droit de les destituer et d'en mettre d'autres à leur place.

Le lieu de la résidence des gourous supérieurs est ordinairement désigné sous le nom de sinhassana, de deux mots : *sinha*, *lion* et *hassana*, *tigre*. Cette appellation doit venir de ce qu'autrefois le trône des gourous devait toujours être recouvert d'un peau de lion. Comme cet animal est aujourd'hui extrêmement rare dans l'Inde, sa peau est remplacée par celle du tigre.

On trouve quelques-uns de ces sinhassanas au séjour des grands gourous dans l'Inde supérieure; toutes les classes et toutes les castes en reconnaissent un qui leur est particulier. Ainsi, par exemple, les brahmes de la secte *smarta* en ont un différent de celui de la secte *tatouroudy*, et ceux-ci un différent de celui de la secte des *veichnavas*.

Les différentes branches des sectes de Vichnou et de Siva ont leurs pontifes et leurs gourous exclusifs. Les *sri-vactoumas*, par exemple, reconnaissent quatre *sinhassanas* et soixante-douze *pittahs* ou succursales, où résident les gourous inférieurs, qui ont sous leurs ordres les gourous subalternes.

Les grands gourous instituent les gourous du clergé inférieur. Le plus fameux sinhassana des vichnouvistes, ou adorateurs de Vichnou, est la ville sainte de Tripatty, dans le Carnatic. C'est là que réside une espèce de primat appelé brahmatma, dont la juridiction s'étend sur presque toutes les provinces de la presqu'île.

Il y a des Indous tolérants qui éprouvent la même vénération pour Brahma, Vichnou et Siva sans chercher à spécialiser leur culte ; ils ont aussi des gourous spéciaux.

Le pontife ou gourou d'une secte n'a rien à entreprendre sur une autre ; on n'y ferait aucun cas de son prassadam, de sa bénédiction ou de sa malédiction; aussi est-il rare de voir des exemples de pareils empiètements.

Les grands personnages, tels que les rois et les princes, ont un gourou spécialement attaché à leur maison et qui les accompagne partout. Ils vont chaque jour se prosterner à ses pieds

et recevoir de lui le *prassadam* ou don, et l'*assirvahdam* ou bénédiction.

Lorsqu'ils voyagent, le gourou se tient à leur côté; mais s'ils partent pour la guerre ou pour quelque entreprise périlleuse, le saint homme a soin de rester prudemment en arrière; il se contente, dans ces circonstances, de les combler de bénédictions et de leur offrir quelques petits dons sacrés : des amulettes, des reliques consistant en ossements de saint personnage et autres objets, qui, conservés précieusement, ont la vertu infaillible, à leurs yeux, de détourner tous les malheurs auxquels ils seraient exposés loin de leur guide spirituel.

Les princes affectent par ostentation de traiter splendidement leurs gourous, dont le faste dépasse le leur. Outre des présents, riches et multipliés, ils leur concèdent encore la propriété absolue de terres d'un revenu considérable.

Aussi les grands gourous ne se montrent-ils d'ordinaire en public qu'environnés de la plus grande pompe. C'est principalement lorsqu'ils font la visite de leurs districts, qu'ils se plaisent à déployer tout l'éclat de leur dignité.

Communément montés sur un éléphant richement caparaçonné, ou assis sur un superbe palanquin, plusieurs ont une escorte de cavalerie et sont entourés d'un grand nombre de

gardes à pied et à cheval, armés de piques et d'autres armes ; des bandes de divers musiciens les précèdent; autour du cortège flottent un grand nombre de drapeaux de toutes couleurs, sur lesquels sont peintes les images de leurs dieux. Leur marche est ouverte par quelques rapsodes, dont les uns chantent des vers en leur honneur, et les autres courent en avant pour avertir les passants de se ranger pour rendre au grand gourou qui s'approche l'honneur et le respect qui lui sont dus.

L'usage où sont les personnes de haut parage, gourous, rois, princes et gouverneurs de province, de se faire précéder dans leur marche par des crieurs qui chantent leurs louanges, est général dans l'Inde; ces crieurs font un long étalage de la noble origine de leur maître, de l'élévation de son rang, de son pouvoir sans bornes, de ses vertus, de ses excellentes qualités, et obligent le public à se coucher dans la poussière sur leur passage. Tout le long de leur route, l'encens et d'autres parfums brûlent, des toiles neuves de tous côtés sont étalées par terre sur leur passage; des espèces d'arcs de triomphe, appelés tornaurs, composés de feuillages d'arbres s'élèvent à des intervalles rapprochés des groupes charmants de bayadères font partie du cortège, et se relèvent les unes les autres

afin de continuer sans interruption les chansons et les danses amoureuses dont elles accompagnent le gourou.

Ce piquant spectacle, et surtout les danses lascives des charmantes prêtresses de l'amour, attirent une foule de personnes sur le passage du gourou, qui viennent se prosterner devant lui; et après lui avoir adressé leurs adorations, se joignent à l'escorte, et font retentir l'air de leurs cris d'allégresse.

Les gourous d'un rang inférieur proportionnent leur faste à leurs moyens.

Ceux de la secte de Vichnou, connus sous le nom de *vachtoumas*, vont d'ordinaire à cheval ou en palanquin, ceux de la secte de Siva affectionnent le bœuf pour monture; quant aux humbles desservants du clergé inférieur, ils sont réduits à aller à pied.

En général, la dignité de gourou est la première dans la société indoue, et ceux qui l'occupent reçoivent de tous des marques de respect et d'adoration qu'on n'adresse pas aux dieux; et il ne faudrait pas trop s'étonner de cela, car tout indou est intimement persuadé qu'il est des circonstances où ces gourous ont le pouvoir de commander aux puissances célestes, et que celles-ci sont obligées de leur obéir. D'après la croyance populaire, les gourous possèdent la

science des invocations magiques qui peuvent annuler même le pouvoir des dieux. Cette superstition est résumée dans un sorite sanscrit de la manière suivante :

Devadinam djagat sarvam ;
Mantradinam ta dêvata ;
Tau Mantram brahmanadinam,
Brahmana mama dêvata.

En voici la traduction :

Tout ce qui existe est au pouvoir des dieux ;
Les dieux sont au pouvoir des mentrams ;
Les mentrams sont au pouvoir des gourous,
Donc les gourous peuvent commander aux dieux.

Les mentrams sont les incantations et invocations magiques dont les gourous possèdent seuls le secret, et qu'ils se transmettent par affiliation.

Les grands gourous font de temps en temps la visite des districts où leurs disciples sont en plus grand nombre. On en rencontre qui poussent leur tournée à plus de deux cents lieues du lieu de leur séjour.

Inutile de dire que durant leur tournée, leur unique soin est de ramasser de l'argent.

Outre les amendes qu'ils imposent à ceux qui ont commis quelque faute, ou quelque infraction aux règlements de la caste ou de la secte

ils exigent sans pitié de leurs adhérents un tribut qui excède le plus souvent les facultés de ceux-ci.

Cet impôt est appelé pahda-dakchanay, littéralement *offrande aux pieds*. Personne, quelque misérable que l'on soit, ne peut se dispenser de le payer; il n'est pas d'affronts ou d'ignominies que les gourous ne soient disposés à faire endurer à quiconque ne peut ou ne veut pas s'y soumettre. Sourds à toute espèce de réclamation, ils font comparaître devant eux le récalcitrant, dans une posture humiliante, l'accablent en public d'injures et de reproches, lui font jeter de la boue et des excréments au visage; et lorsque ces moyens ne réussissent pas, ils le forcent à livrer un de ses enfants qui doit servir gratuitement jusqu'à ce que le tribut soit payé. On en a vu même exiger du mari qu'il donnât leur femme en compensation. Enfin, pour dernier et infaillible expédient, vient la menace de la malédiction; et telle est la crédulité du timide Indou, telle est la crainte des maux qu'il voit poindre sur lui, si le fatal anathème est prononcé, qu'à moins d'une impossibilité absolue, il s'exécute et paye.

Le revenu des gourous est encore augmenté par les taxes, connues sous le nom de gourou-dakchanay ou impôt du gourou, qui se perce-

vaient à l'occasion de la naissance, de la cérémonie du dickcha ou initiation, du mariage et du décès.

Il est évident que si ces visites pastorales étaient trop fréquentes, le malheureux troupeau serait bien vite exténué. Heureusement que celles des grands gourous ou pontifes, qui sont les plus dispendieuses, n'ont lieu que rarement; quelques-uns ne parcourent leur district que tous les cinq ans, d'autres tous les dix ans seulement; mais ils perçoivent par les gourous inférieurs un droit régulier et constant sur toutes les cérémonies du culte, et ces simples taxes deviennent souvent très onéreuses, car les prêtres savent habilement exploiter l'orgueil des fidèles pour en augmenter l'importance.

Quelques gourous sont mariés; mais la plupart restent célibataires; ils sont peu scrupuleux cependant sur l'observance de leur vœu de chasteté, ils se font d'ordinaire servir par de jeunes et jolies femmes qui leur forment un sérail choisi avec goût; ils ont du reste à leur entière disposition toutes les bayadères des pagodes, et reçoivent constamment des femmes stériles qui viennent passer huit ou dix jours sous leur toit pour faire cesser, grâce à leurs prières, un état d'infécondité qui est une note d'infamie dans l'Inde.

On voit d'ici à quel genre d'*oremus* ont recours ces bons gourous pour contenter cette partie de leur clientèle féminine. Ils ne suffisent pas à la tâche, aussi prennent-ils d'ordinaire deux ou trois suppléants jeunes et solides qui les débarrassent du plus gros de la besogne.

Les maris qui obtiennent ainsi des héritiers, par la grâce spéciale de la divinité, comblent les gourous de présents. On ne saurait être de meilleure pâte.

Les Indous intelligents ne prennent point le change, ils ferment les yeux et disent qu'il faut passer quelque chose aux faiblesses humaines; mais la foule, la grande masse des imbéciles, qui croit que ses gourous sont pétris d'un autre limon que le reste des mortels, n'est nullement scandalisée par ces cohabitations singulières, elle croit ses gourous impeccables, et leur confie sans crainte ses femmes et ses filles. Du reste, les papelards, pour abuser des pauvrettes, s'entourent d'une telle fantasmagorie religieuse, au bruit des chants et de la musique sacrée, que la plupart de leurs victimes s'en retournent chez elles persuadées qu'elles ont eu commerce avec Cama, le dieu de l'amour, lui-même. Quant à celles, bien rares en raison de l'éducation que reçoit la femme indoue, qui ne sont pas assez

naïves pour donner dans ce subterfuge, il y a longtemps qu'elles se sont rendu compte des agissements des gourous, et quand elles se rendent chez eux pour cause de stérilité, elles savent d'avance à quoi elles s'exposent.

Hors le temps de leurs visites, la plupart des gourous vivent dans la retraite et confinés dans des *mattas* ou ermitages isolés, et ne se montrent que rarement en public. C'est là en général que les femmes désireuses de faire cesser leur inféconditè vont les trouver.

D'autres habitent dans le voisinage des grandes pagodes, et là leur clientèle en tout genre est si nombreuse, qu'ils sont obligés de se faire suppléer par des *nanios* qui, quoique non encore parvenus à la dignité d'initiés, dans certains cas spéciaux comme celui que nous venons d'indiquer, s'acquittent de leurs fonctions peut-être mieux que leurs maîtres.

Quant aux grands gourous, dont l'état de maison et l'entretien journalier de leur suite entraînent des dépenses considérables, ils résident ordinairement dans de grandes *agrahras* ou villes, habitées principalement par des brahmes, et qui, pour cette raison, portent le nom de pouniastalas, c'est-à-dire lieux de vertus.

C'est là qu'ils donnent audience à leurs ouailles qui viennent parfois de fort loin pour leur faire

leurs adorations, recevoir leur assirvadam (bénédiction) et leur prassadam (objets bénits), leur offrir des présents et leur porter des plaintes contre les gourous inférieurs, ou tous autres motifs de ce genre.

En se présentant devant le grand gourou, l'Indou lui fait d'abord le sachtanga, et frappe la terre successivement avec ses deux tempes.

— Assirvadam, répond avec gravité le saint personnage.

Après cette parole, comme l'adorateur ne se relève point (c'est la règle), le gourou continue :

— Bien ! C'est ton Dieu, le créateur de tout ce qui existe, que tu viens d'adorer dans la personne de ton gourou.

Après avoir ainsi rendu au gourou ces premières marques de respect, les visiteurs versent avec solennité, en récitant des prières, de l'eau sur les pieds des gourous pour les leur laver, et reçoivent cette eau dans un vase de cuivre; ils en répandent une partie sur leur tête et leur visage et boivent le reste.

On ne se doutera jamais du degré d'*abêtissement* auquel parviennent ces imbéciles fanatisés par l'idée religieuse et la terreur des malédictions des gourous.

Voici un fait dont j'ai été bien souvent témoin dans la plupart des lieux consacrés par la pré-

sence d'un anachorète et la stupidité des fidèles.

A moins de dix milles du fort de Chinnerayapatam, dans le sud du Carnatic, est situé un ermitage connu sous le nom de Coudlou-Gondour, où un gourou de la secte de Vichnou a établi son domicile. Ce *metta* isolé, quoique de peu d'importance, est cependant fréquenté par une foule de dévots qui arrivent de tous côtés en pèlerinage pour offrir leurs cadeaux et leurs adorations au saint pénitent, et recevoir son *assirvadam* et son *prassadam*, et obtenir par là la rémission de leurs péchés.

J'ai vu quelques-uns de ces pèlerins, parmi les plus fervents, passer la nuit à la porte de l'ermitage, avec des plats et chaudrons de cuivre à la main, pour récolter les crachats dont le saint homme allait se débarrasser le gosier, en quittant son habitation pour aller faire ses ablutions au soleil levant.

Après cela, cette foule d'abrutis continuait à le suivre, recevant gracieusement l'eau dont il se rinçait la bouche et faisait ses ablutions secrètes.... et ce n'était pas tout encore; on comprendra que je ne puisse aller plus loin.

Les gourous délèguent souvent à des agents le soin de percevoir le tribut et les offrandes des fidèles, avec l'autorité d'infliger des amendes aux délinquants.

Après s'être acquittés des devoirs auxquels leur ministère les oblige envers leurs adhérents, après avoir fait leurs ablutions quotidiennes et leurs sacrifices du matin et du soir, les gourous emploient, ou au moins devraient employer, selon leur règle, le reste de leur loisir à la contemplation et à la lecture des livres sacrés.

Pour être absolument juste, il faut dire que les gaillards se retirent dans l'intérieur des appartements, où ils goûtent paisiblement toutes les jouissances qu'ils ont l'air de s'interdire. Alors ils ne se font faute ni d'user de liqueurs fortes, ni même de manger de la viande, bien qu'en public ils déclarent qu'il n'y a pas au monde de souillure plus forte.

Les deux sectes de Siva et de Vichnou possèdent, en dehors des bayadères, des femmes spécialement consacrées au culte des dieux; on les appelle prêtresses de Siva, linga-bassuys, et prêtresses de Vichnou Garoudah, en l'honneur de l'oiseau consacré à Vichnou, ou Vichnou-bassuys.

Les prêtresses de Siva portent, tatouée sur la cuisse, une image du Linguam (organe viril de Siva).

Les prêtresses de Vichnou portent, tatouée de même sur la poitrine, l'image de l'oiseau Garoudah.

Cet oiseau, qui est regardé comme la monture du dieu, n'est autre que l'aigle du Malabar.

Ces femmes passent pour les épouses des dieux auxquels elles sont consacrées; elles sont d'une classe distincte de celle des bayadères, mais servent au même but. Elles ne se recrutent pas non plus de la même façon. Quand un gourou a jeté les yeux sur une belle fille qui a eu le don de lui plaire, il va trouver ses parents et la demande en mariage pour Siva ou Vichnou. Si ceux-ci hésitent, il les endoctrine par toutes sortes de bonnes raisons... Avec un pareil gendre, ils sont assurés de voir les jours qui leur restent à vivre couler au sein de l'abondance et de toutes les félicités; quant à l'autre vie, ils auront dorénavant à ne pas s'en inquiéter, Siva ou Vichnou devant ménager à leurs beaux-pères une place de première catégorie dans les sphères célestes.

Il n'y a rien à répondre à d'aussi bonnes raisons, d'autant plus que la malédiction du dieu courroucé ne manquerait pas d'atteindre le récalcitrant.

La jeune fille est d'ordinaire livrée au frater qui l'emmène tranquillement dans quelque crypte dépendant de la pagode, et la nuit suivante, il pousse la complaisance jusqu'à venir remplacer

le dieu et consommer l'union en vertu d'une procuration sacrée.

Je viens de dire qu'il était absolument interdit à tous les brahmes de se nourrir de chair et de faire usage de liqueurs fortes. Dans les lieux où ils se trouvent réunis en grand nombre, les infractions à cette règle d'abstinence sont extrêmement rares, et jamais on n'y a vu un brahme ivre. Ils ne sont pas cependant aussi tempérants sur ce point lorsqu'ils ont des habitations isolées et hors de toute surveillance, ce qui est le cas ordinaire des gourous.

Je me souviens qu'étant dans un petit village du Tandjaour, le feu se mit à la maison d'un brahme, située à quelque distance du village, les habitants accoururent et s'empressèrent d'arracher aux flammes tout ce qu'ils purent enlever.

Parmi les effets sauvés, on trouva un grand pot de terre plein de porc salé, et un autre contenant de l'arrack ou eau-de-vie du pays. La perte de sa maison fut bien moins sensible au propriétaire que la publicité de cette découverte accablante. Devenu l'objet de la raillerie et des risées de tous les habitants d'alentour, le pauvre brahme fut obligé d'abandonner le pays et d'aller cacher sa honte au loin.

Il y a une foule de brahmes qui ne tiendraient certainement pas à ce qu'un incendie vienne

ainsi éclairer leurs manquements aux prescriptions de la religion et de la caste.

Dans les villes, ces cas doivent être très fréquents, et les brahmes ne se gênent guère pour se réunir en petit nombre chez des soudras dont ils croient pouvoir être sûrs, et qui leur préparent en secret des repas d'où ni la viande ni les boissons enivrantes ne sont exclues. Ces agapes finissent toujours par transpirer au dehors, car il est impossible que ces petites débauches puissent avoir lieu sans que les femmes des soudras ne soient mises dans la confidence. Or ce n'est pas seulement pour l'Europe que le bon La Fontaine a dit :

> Rien ne pèse tant qu'un secret,
> Le porter loin est difficile aux dames ;

c'est-à-dire que vingt-quatre heures après, toute la ville connaît l'aventure.

Cependant il faut reconnaître que la grande majorité des brahmes s'abstient entièrement de faire usage de viandes et de liqueurs fortes, ou tout au moins, par sa conduite apparente, ne prête pas à la médisance.

Ce serait un fait inouï que de rencontrer un brahme ivre dans la rue, et je ne crois pas, à part un petit nombre d'hommes tarés, qui ont mis

bas toute honte, comme on en trouve dans toutes les castes, que le fait se soit jamais présenté.

C'est aux gourous qu'est dévolu le droit de punir les infractions de ce genre. Lorsqu'il en vient une à leur connaissance pendant leurs tournées, ils ordonnent au prévenu de comparaître devant eux, et après que le résultat de l'enquête a suffisamment prouvé sa culpabilité, ils lui adressent une réprimande sévère, en lui infligeant un châtiment corporel ; assez souvent ils le soumettent à une forte amende. Enfin, si le délit est trop grave, ils prononcent l'exclusion de la caste. Il arrive cependant que le grand nombre de personnes accusées, le crédit et la considération dont jouit le délinquant, la crainte du scandale, et d'autres considérations semblables, font souvent fermer les yeux sur une foule de peccadilles.

Les gourous, qui ne sont pas toujours inaccessibles à la corruption, ne manquent point de prétextes ou d'excuses pour se dispenser de poursuivre les coupables qui ont su deviner les moyens de se les rendre favorables.

Me trouvant un jour campé dans le Carnatic au moment où le gourou faisait sa visite dans le district, je fus témoin d'un fait des plus réjouissants.

Un brahme ayant été accusé devant lui de

violer les usages religieux et de caste relativement à la boisson et à la nourriture, et de s'en moquer publiquement, le délinquant reçut l'ordre de comparaître devant son chef suprême.

Je sténographie le dialogue.

— Soupramany, fit le gourou, tu n'ignores pas le motif pour lequel je t'ai fait mander ici.

— Je l'ignore absolument, illustrissime gourou; toi qui représente le divin Vichnou sur la terre, dont le cœur est plus pur que le lotus bleu, et dont l'esprit flotte la nuit dans les espaces supérieurs habités par les dieux.

Et en prononçant ces paroles, il s'était approché du gourou, et avait par trois fois fait le sachtanga, et posé son front sur ses pieds sacrés.

— Je vais donc te faire connaître l'accusation portée contre toi.

— Mes oreilles, vénérable gourou, écoutent avec vénération les paroles qui vont sortir de ta bouche.

— On t'accuse de boire constamment du callou (jus fermenté du cocotier) et de l'arrak (eau-de-vie de riz).

— C'est parfaitement vrai, père de mon père, magnanime aïeul de mes ancêtres.

— Ce n'est pas tout.

— Ah! il y a encore quelque chose?

L'assistance entière frémit devant une pareille insolence.

— Oui, il y a encore autre chose, répondit le gourou en conservant un sang-froid plein de dignité, tu es accusé de faire ta nourriture ordinaire de viandes, de poissons et autres mets défendus, tous ces gens qui nous entourent sont prêts à en témoigner.

— Inutile, image sacrée du taravai (lys d'étang), toi qui repose sur la poitrine de Vichnou. A quoi serviraient des témoins? tout ce que tu viens de me raconter est exact.

— Quelle punition mérite cet homme? fit le gourou aux anciens du village.

— Ta malédiction, répondit l'un d'eux.

— Le bris du cordon, signe de sa dignité de brahme, et le rejet de la caste, fit un autre.

— Qu'on lui impose mille roupies d'amende, fit un troisième.

— Je demande qu'on écoute ma défense, répondit Soupramany sans se troubler devant la menace de la triple condamnation suspendue sur sa tête.

— Quelle défense peut-il bien présenter, firent les trois brahmes assesseurs en se voilant le visage, puisqu'il reconnaît la justesse de l'accusation?

— Nul accusé ne peut être condamné sans

avoir été entendu, telle est la loi de Manou, répondit simplement le délinquant.

Le gourou, qui semblait, à la tenue des brahmes, deviner la tournure qu'allait prendre la chose, eût bien voulu brusquer le dénouement ; mais il n'osait pas, en public, violer les prescriptions du divin législateur, que les Indous considèrent comme un Dieu. Aussi, quoiqu'à regret, donna-t-il la parole à Soupramany.

L'effronté coquin s'exprima de la manière suivante :

— « Vous avez donc, illustre gourou, perle de sagesse et fleur de pureté, décidé avec vos assistants de rompre mon cordon. La perte ne sera pas grande, car pour deux caches (deux liards) je pourrai m'en procurer un autre. Mais quel est le motif qui vous porte à me traiter avec tant de rigueur et vouloir ainsi me déshonorer publiquement ? C'est pour avoir mangé de la viande et bu des liqueurs fermentées ? mais alors la justice d'un gourou doit être impartiale, et sa sévérité doit s'étendre sur tous les coupables sans acception de personnes. Pourquoi suis-je donc le seul qu'on accuse, le seul qu'on punisse entre tant d'autres qui sont aussi répréhensibles que moi, et même plus ?

« Si je regarde de ce côté-là, j'y aperçois deux ou trois de mes accusateurs qui mangèrent avec

moi, il n'y a pas longtemps, leur part d'un beau gigot de mouton; si je me retourne de ce côté-ci, j'en vois d'autres qui n'ont pas dédaigné de se rendre naguère à l'invitation d'un soudras de nos amis qui nous régala d'un excellent ragoût de poule; d'autres, non moins blâmables sur ce point, n'ont point osé paraître dans cette assemblée; me permettez-vous de les nommer tous? Je suis prêt à produire des témoins et à motiver mon accusation; je pourrais même vous révéler une foule de particularités de la vie de vos trois assesseurs, qui vous étonneront fort de la part de saints personnages qui s'arrogent le droit de juger les autres... »

Le gourou, comme on le pense, fut stupéfait d'un pareil discours, prononcé avec un air de confiance et une imperturbable fermeté. Le public était muet d'étonnement, une foule de brahmes présents cherchaient à se dissimuler dans les groupes pour pouvoir quitter la place, les assesseurs eux-mêmes paraissaient inquiets... Il jugea très habilement que cette affaire allait le jeter dans une série de grands embarras, s'il s'obstinait à la poursuivre. Aussi prit-il immédiatement le meilleur parti qui s'offrait à lui pour couper court à toute difficulté.

Le brahme accusé n'avait pas terminé sa dé-

fense que le gourou s'écriait avec une rare présence d'esprit :

« Qui donc a amené ce bavard ici ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? Qu'on le chasse bien vite de cette assemblée et qu'on ne me parle plus de lui. »

En entendant ces mots, Soupramany s'élança avec joie hors de l'assemblée ; son audace et son sang-froid l'avaient sauvé. Pour racheter toutes les condamnations dont il avait été ainsi menacé, car toutes les condamnations se rachètent par des dommages-intérêts dans l'Inde, il se fût probablement ruiné, et comme on voit, il s'en tirait à bon compte. De plus, l'épithète de fou, que le gourou venait de lui donner, avait cela de bon pour lui qu'il pouvait dorénavant se livrer en paix à ses goûts, sans craindre d'être de nouveau traduit devant le gourou.

J'en ai connu un autre qui se tira également d'affaire avec non moins de sang-froid et avec une habileté d'un autre genre.

— C'est vrai, répondit-il, j'ai mangé de la viande, mais toujours en offrant le sacrifice solennel, et comme Manou ne défend pas les viandes pures quand elles ont été offertes aux dieux, je ne suis point coupable pour avoir obéi aux prescriptions du divin législateur.

L'affaire était bizarre, et comme Manou, en

ffet, ne défend point de manger la chair des nimaux purs quand elle été consacrée pendant : sacrifice, la question qui restait à vider consis- ait à savoir si un brahme a ainsi le droit de ransgresser la coutume, en se consacrant de la iande tous les jours pour tous ses repas, ce ui revenait à faire un usage constant d'aliments léfendus.

Il y eut sur ce sujet trois grands jours de dis- ussion; les uns prenaient parti pour le brahme ccusé, prétendant qu'il avait pour lui l'autorité a plus respectable du brahmanisme; les autres, u contraire, l'accusaient de tourner les prescrip- ons du vieux législateur qui, dans la nomen- lature des animaux purs qu'on pouvait man- er, n'avait eu en vue que la nourriture reli- ieuse que le prêtre prend à l'autel.

Bref, l'affaire fut renvoyée à une commission e pundits ou savants jurisconsultes.

Or, dans l'Inde comme en Europe, renvoyer ne affaire à une commission, c'est lui décerner n enterrement de première classe. La question 'est pas encore vidée.

Les gourous qui officient dans les cérémonies articulières sont des gourous libres, qui ne sont ttachés à aucune pagode. Déterminer les bons t les mauvais jours pour commencer une entre- rise ou la différer, détourner par des mentrams

ou prières efficaces l'effet des malédictions, des maléfices, de l'influence nuisible des plantes et des éléments, purifier de leurs souillures les personnes qui en ont contracté, donner un nom aux enfants nouveau-nés et tirer leur horoscope, bénir les maisons neuves, les puits, les étangs, purifier les maisons, les temples qui ont été pollués, consacrer ces derniers, animer les statues et y fixer la divinité par la force des mentrams : tout cela n'est qu'un abrégé des nombreux objets qui sont du ressort des brahmes appelés gourous-pourohitas, et pour lesquels leur intervention est absolument indispensable.

La célébration des mariages et des funérailles est la plus importante de leurs attributions. Les cérémonies en sont si multiples, si compliquées, que le simple desservant des pagodes, c'est-à-dire le simple prêtre, ne serait pas capable de s'en tirer.

Il faut un gourou.

Ce brahme doit avoir fait une étude toute particulière de ces nombreuses cérémonies ; elles sont du reste accompagnées de mentrams, prières et formules que seuls les pourohitas possèdent, et qui sont écrits dans des sortes de rituel dont ils dérobent précieusement la connaissance à tous ceux qui ne font pas partie de leur initiation.

Le père fait apprendre par cœur ces formules son fils, et elles passent ainsi, de génération n génération, dans la même famille. Ce n'est as un motif religieux qui les porte aujourd'hui être si jaloux de cette prétendue science et à e montrer sur ce point si mystérieux et si dé-ants ; la crainte seule d'une concurrence qui di-ninuerait les profits de leur commerce sacré est mobile de leur conduite.

Il en résulte que les gourous-pourohitas sont eu nombreux, et qu'il faut quelquefois les nander de fort loin lorsqu'on a besoin de leur ninistère. S'ils comptent sur une généreuse ré-ompense, ils partent en toute hâte ou bien ils nvoient un de leurs fils qu'ils ont instruit dans outes leurs conjurations, invocations et autres nomeries ; mais s'ils n'ont pas l'espérance d'une onne rétribution, les fraters font la sourde reille et ils laissent les gens se marier, naître u s'en aller dans un monde meilleur sans eux.

Il arrive alors assez ordinairement que de imples brahmes vont sur leurs brisées, surtout uand il s'agit de diriger des cérémonies chez de imples soudras qui n'y regardent pas de si rès, ou plutôt qui ne regardent qu'à la dépense.

L'intrus, qui ne connaît, bien qu'il soit de la nême caste que les pourohitas, ni les formules i les vrais mentrams, prononce à l'aventure

quelques phrases baroques et inintelligibles, mélangées de mots sanscrits, et cela est plus que suffisant, dit-il d'ordinaire, pour de stupides soudras. Mais si d'aventure les vrais pourohitas, que leur intérêt personnel tient sans cesse éveillés, viennent à découvrir ces usurpations de fonctions, il s'en suit des querelles qui le plus souvent dégénèrent en coups, et c'est plaisir de voir les pieux personnages faire pleuvoir mutuellement sur leurs épaules sacrées une grêle de coups de rotin.

Un des plus beaux privilèges des pourohitas est celui de publier l'almanach indou. La plupart d'entre eux, il faut bien le dire, ne sont pas dans le cas de le composer; ils en achètent tous les ans des copies, que leur vendent ceux de leurs confrères, plus savants en astronomie, et qui savent faire le calcul des éclipses et des révolutions de la lune.

A de rares exceptions près, ces pourohitas, étrangers aux opérations analytiques qui facilitent la supputation du mouvement des astres et ne pouvant s'aider que de tables fort anciennes, nombreuses et compliquées, il leur faut un grand fonds de patience et une attention soutenue pour qu'ils puissent mettre quelque exactitude dans leur travail.

Ce livre est indispensable à tout pourohita,

non seulement pour connaître les bonnes et les mauvaises constellations, les jours propices ou néfastes, mais encore les moments favorables de chaque jour, car ce n'est que dans ces moments-là qu'il peut commencer les cérémonies auxquelles il est chargé de présider.

Ils y puisent aussi les prédications qu'ils débitent à tout venant sur les événements heureux ou funestes de la vie. La foule qui accourt pour les consulter est nombreuse, et ce n'est pas seulement sur la populace que cette sotte superstition exerce son empire : les princes et les grands en sont, s'il est possible, plus infatués encore. Il n'en est aucun qui n'ait dans son palais un ou plusieurs pourohitas dans le genre de celui que le rajah de Pandya nous avait envoyé, qui y commandent absolument en maîtres.

Chaque matin, ils vont, avec une gravité risible, annoncer tour à tour au prince, à son éléphant de parade, puis à ses idoles, tout ce qui est écrit dans l'almanach pour ce jour-là.

Le prince veut-il aller à la chasse, à la promenade, recevoir quelque visite d'étrangers? Pour peu que la perspicacité du pourohita découvre dans le livre infaillible un inconvénient à cela, la chasse, la promenade et les visites sont remises à un autre jour.

Dans chaque temple, il y a aussi un pouro-

hita gagé exprès pour aller, tous les matins, lire aux idoles qu'il renferme les prédictions de l'almanach.

Le calendrier indou porte le nom de *Pantchagam*, qui signifie les cinq membres, parce qu'il contient cinq articles principaux, savoir :

1° Le quantième du mois lunaire ;

2° La Constellation dans laquelle se trouve la lune chaque jour ;

3° Le jour de la semaine ;

4° Les éclipses ;

5° Le lieu des planètes.

On y trouve encore marqués les bons et les mauvais jours auxquels on peut voyager, et celui des quatre points cardinaux vers lequel on peut se diriger, car qui peut aujourd'hui faire route sans danger au nord, s'exposerait à de grands malheurs s'il s'avisait d'aller au sud.

Cet almanach contient encore une foule d'autres prophéties de cette force, que je n'ai pas la prétention de vouloir détailler ici.

Le premier jour de l'année indoue, qui tombe le premier de la lune de mars, est appelé *ougahdy*. A ce moment, le pourohita rassemble les principaux habitants du lieu de sa résidence, et annonce solennellement, au bruit des instruments de musique, accompagnés de chansons et des danses de bayadères, quels seront pour

cette année-là le roi des dieux et le roi des étoiles, leurs premiers ministres et leurs généraux, quel sera le dieu des moissons, quelle espèce de grain réussira le mieux; il détermine la quantité de pluie qui doit tomber, ou si la sécheresse doit avoir lieu; il prédit si les sauterelles et autres insectes attaqueront et dévoreront les jeunes plantes ou non; s'il y aura cette année-là plus de malades que de gens en bonne santé, plus de morts que de naissances, si on aura la paix ou la guerre, de quel côté le pays sera envahi, qui remportera la victoire...

Et le farceur, dans toutes ces prédictions, a bien soin de se tenir dans un vague d'expression qui puisse lui permettre d'adapter tous les événements heureux ou malheureux à ses prédictions.

L'empire des préjugés est si grand dans l'Inde que je n'y ai pas rencontré un seul incrédule, et ce n'est pas seulement dans l'esprit des Indous que ces rêveries absurdes trouvent créance, les musulmans, les sangs-mêlés ou topas, les créoles, ne rougissent pas d'aller trouver le pourohita.

J'ai même vu des Européens qui, après un certain nombre d'années passées dans ce pays, avaient fini par aller consulter en cachette ces espèces de sorciers.

Je ne connais qu'une chose à l'acquit de ces gourous pourohitas : c'est à eux que l'on est redevable, au milieu des grandes révolutions qui ont si souvent bouleversé le pays, de la conservation de la vieille langue mère, le sanscrit, et de tous les ouvrages religieux ou scientifiques de l'Inde ancienne.

Le caractère distinctif du gourou est un égoïsme féroce, il ne vit absolument que pour lui.

Élevé dans l'idée que tout lui est dû et qu'il ne doit rien à personne, il se conforme à ce principe dans toutes les circonstances de la vie ; il sacrifierait sans hésiter l'intérêt de sa famille, de sa caste, de son village à ses propres intérêts. Trahisons, duplicités, ingratitudes, rien ne lui coûte pour accroître son bien-être.

Il se fait un devoir, non seulement de s'isoler du reste de ses compatriotes, mais encore de mépriser tous ceux que le hasard n'a pas fait naître ses égaux. Quelque soit la situation de ceux qui l'entourent, quelques services qu'il en ait reçus, il se croit dispensé de faire paraître à leur égard le moindre sentiment de commisération, de sensibilité ou de reconnaissance. S'il se montre quelquefois charitable, ce n'est jamais que vis-à-vis les membres de sa caste, les brahmes.

Quant aux autres, on lui a appris, dès sa plus

tendre enfance, à les regarder tous comme indéfiniment au-desous de lui. On lui a dit qu'il pouvait, qu'il devait même les traiter avec hauteur, mépris et dureté, comme des êtres uniquement créés pour le servir et pour subvenir à tous ses besoins, sans qu'il soit obligé de son côté au moindre retour.

« Par son origine qu'il tire du membre le plus noble, a dit Manou, parce qu'il est né le premier, parce qu'il possède la sainte écriture, le brahme est de droit seigneur de toute la création.

« Tout ce que le monde renferme est la propriété du brahme. Par sa primogéniture et sa naissance éminente, il a droit à tout ce qui existe.

« Le brahme ne mange que ce qui lui appartient, ne reçoit comme vêtements que ce qui est déjà à lui. En lui faisant des présents, il ne reçoit que ce qui lui appartient; quand il fait l'aumône avec la chose d'autrui, c'est sa propre chose qu'il donne; c'est par la générosité des brahmes que les autres hommes jouissent des biens de ce monde. »

J'ai dû m'étendre longuement sur la situation des brahmes pourohitas dans l'Inde; sans cela, on n'eût rien compris aux scènes curieuses qui vont suivre, au respect exagéré dont le gourou

pourohita qui nous servait de guide était entouré dans le palais du rajah de Pandya; on n'eût point compris pourquoi, dès les premiers instants de notre entrevue, j'avais tenu à nous faire bien venir de l'important personnage.

Pendant les deux heures que nous mîmes à atteindre la demeure du rajah, notre conversation ne roula pas du reste sur un autre sujet. Je voulais mettre mon compagnon en garde contre ses vivacités habituelles, et bien lui faire comprendre qu'il devait, quoi qu'il lui en coûtât, traiter le gourou avec la plus grande déférence, s'il tenait à se faire bien venir de notre hôte.

— Soit, me dit-il en matière de conclusion et comme s'il ne se rendait qu'à regret, on aura toutes les attentions possibles pour ce monsieur le gourou comme vous l'appelez.

— Vous y gagnerez, lui répondis-je, de savoir ce qu'est l'hospitalité d'un rajah, qui tient à se distinguer quand il reçoit des Européens, et cela en vaut la peine, je vous assure; nous en avons au moins pour quinze jours de chasses, de fêtes, de festins, avec accompagnement de nautchnys et de bayadères...

— De bayadères, exclama le capitaine en entendant prononcer le nom de ces charmantes filles auxquelles il avait voué un véritable culte,

dans ce cas, je suis capable de tout, même de laver les pieds du vieux gourou, et de l'appeler mon père.

— Bien, c'est dans ces bonnes dispositions que je voulais vous amener, car je ne dois pas vous cacher que si nous venions à indisposer le pourohita du rajah, ce dernier se bornerait à nous faire une réception européenne, et vous ne trouveriez pas la moindre différence entre son palais et une maison anglaise.

A cet instant, nous apercevons une troupe de cavaliers qui accourait à nous de toute la vitesse de leurs chevaux. Le djemadar, ou capitaine, qui les commandait, mit pied à terre dès qu'il aperçut la voiture du gourou, et vint faire devant lui la prosternation des six membres, puis il se remit à la tête de ses hommes. Sur un signe du brahme, les cavaliers entourèrent nos voitures et modérèrent l'allure de leurs montures pour les mettre à l'unisson de nos bufflones.

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée triomphale dans la cour principale du palais, garnie en ce moment d'une foule de gens des deux sexes et de toutes les conditions. Dans un coin, sous un pandal magnifiquement orné, se tenait le rajah en grande tenue, entouré de tous les gens de sa maison.

Dès qu'il nous aperçut, Pandya rajah accou-

rut au devant de nous, et nous présenta la main selon la coutume européenne. C'était un beau vieillard d'une soixantaine d'années environ, aux traits pleins de douceur et de distinction ; il ne portait que la moustache comme les castes guerrières, et, comme signe de race royale, un énorme diamant ornait le devant de son turban, tout en étoffe tissée or et soie.

Son costume était en soie brochée.

Après les saluts d'usage et les souhaits de bienvenue, le rajah nous apprit qu'on allait procéder à la cérémonie d'adoption d'un jeune parent à qui il voulait assurer sa fortune, puisqu'il ne pouvait plus léguer à personne le trône de ses ancêtres dont il avait été spolié. Ayant entendu dire que des Français voyageaient dans le district, il avait été heureux d'envoyer son gourou les inviter à venir séjourner dans son palais tout le temps qu'il leur plairait, comme aussi à honorer de leur présence la cérémonie qui allait s'accomplir.

Je lui répondis que son invitation nous était agréable autant qu'elle nous flattait, mais que ce qui en doublait, triplait, quadruplait le prix, était de voir qu'un aussi grand personnage que son gourou-pourohita avait daigné se déranger lui-même pour venir nous en faire part, et que de retour dans notre pays, nos cheveux pour-

rient blanchir, nos fronts s'incliner vers la terre, nous n'oublierions jamais un pareil honneur.

En entendant cette réponse conforme au goût indou, et tout empreinte de leur exagération habituelle, tous les assistants témoignèrent de leur satisfaction par un murmure approbatif, toutes les têtes se tournèrent les unes vers les autres avec des mouvements et des inclinaisons qui signifiaient :

— Voilà des étrangers parfaitement convenables, nous n'eussions pas mieux répondu nous-mêmes.

Quant au gourou-pourohita, malgré ses efforts pour cacher, sous une froide dignité, la satisfaction qu'il éprouvait à se voir traiter ainsi par un Européen devant tous ses compatriotes, on sentait que son orgueil n'avait plus de bornes.

Le rajah nous fit asseoir à sa droite, et, sur un signe du pourohita, les musiciens se mirent à frapper en cadence sur leurs tam-tams, accompagnant ainsi les sons du voumi et du kanora, sortes de lyre et de hautbois creusé dans un roseau, qui avaient commencé un air indou sur ce ton lent et monotone qui est le fond de toutes les mélopées orientales.

Quelques détails sur les causes et le but de la cérémonie à laquelle nous allions assister ne se-

ront pas inutiles. Je les donne tels que je les ai reçus du rajah lui-même, pendant que le pourohita, profitant des instants de loisirs que lui faisait la musique, avait été revêtir ses ornements sacerdotaux.

Le rajah de Pandya ayant perdu successivement tous ses enfants, et désirant laisser un héritier qui, d'après la coutume indoue, pût accomplir sur sa tombe les cérémonies funéraires, prit la résolution d'adopter un de ses jeunes neveux; mais ne pouvant le faire sans l'autorisation du gouvernement anglais, il s'était adressé au gouverneur de Bombay qui, après lui avoir cherché une foule de difficultés, avait fini par renvoyer sa demande au vice-roi de Calcutta.

Au bout de deux ans, on avait fini par répondre à Pandya rajah qu'on lui permettait l'adoption, et qu'il serait libre de transmettre à son fils adoptif sa fortune privée; mais que l'Angleterre ne lui reconnaîtrait point le titre de rajah et ne lui servirait pas la pension de deux lacs de roupies (500,000 francs) qu'elle s'était engagée à payer à son père détrôné par elle, ainsi qu'à tous ses descendants directs.

En supprimant tous les droits attachés par la coutume et la loi à l'adoption, les Anglais ne lui laissaient que le caractère religieux.

Ce qui fut le plus sensible au pauvre rajah

ut la stipulation contenue dans l'acte, que tous es joyaux, diamants, perles et bijoux qui avaient utrefois appartenu à la couronne du rajah de Travencor, à sa mort, feraient retour à l'Angleerre, d'après son droit de suzeraineté, héritière irecte de tous les rajahs morts sans postérité.

Il n'y avait pas à discuter ; il fallait en passer ar là ou ne pas laisser d'héritier funéraire. Or, n Indou sacrifierait toute sa fortune plutôt que e se trouver réduit à cette extrémité.

En voici les motifs purement religieux.

Le père de famille peut bien, pendant tout le ours de sa vie, racheter les fautes qu'il a pu ommettre, par la prière, la méditation, l'auône; mais, quoiqu'il ait fait du bien, que la ort le frappe subitement ou après une longue aladie, il n'a pas le temps de se purifier de ses ernières souillures; et dès lors, comme l'âme e peut retourner au séjour des bienheureux vant que la moindre tache à sa pureté ait été nlevée, le fils aîné ouvre à son père la porte e Brahma par le jeûne, les prières et les cérémonies funéraires qu'il accomplit sur sa tombe, t qui ont le don d'enlever jusqu'aux péchés les lus légers du défunt.

Ces cérémonies ne peuvent être accomplies ar une autre personne que par le fils du mort; u fait d'un parent, même le plus rapproché,

elles eussent été inefficaces. Et comme il se peut que des fautes graves, que le défunt n'a pas eu le temps de purifier, l'aient fait condamner par Brahma à une longue suite de migrations terrestres après une station plus ou moins prolongée dans les vingt et un enfers de Yama, le fils aîné doit chaque année, à l'anniversaire du décès de son père, répéter sur sa tombe ou sur l'urne qui contiennent ses cendres les mêmes cérémonies.

Celui qui ne laisse pas de fils pour le suppléer et accomplir la purification funéraire doit, s'il ne veut encourir les terribles chances de la mort sans héritier funéraire, doit suppléer à cela par l'adoption.

A cet effet, c'est ordinairement dans sa famille que l'Indou cherche de préférence l'enfant qu'il a l'intention de prendre légalement pour fils; et s'il n'en connaît point qui soit digne de fixer son choix, il s'adresse à quelque pauvre diable de sa propre caste qui en ait plusieurs à sa charge, et pour peu que l'adoptant ait quelque fortune, il est assuré de ne point trouver de refus.

Le fils adoptif renonce entièrement et pour toujours aux biens et à la succession de son père légitime, et acquiert un droit universel à l'héritage de celui qui l'adopte.

Celui-ci est obligé de l'élever, de le nourrir et e l'entretenir comme son propre fils, de lui faire a cérémonie de l'*ouppanagava* ou de la prise u triple cordon, et de le marier. L'enfant dopté, de son côté, est obligé de soigner l'adop- ant dans sa vieillesse et ses infirmités comme on propre père, et de présider à ses funérailles. Après la mort de celui-ci, il entre en possession e l'actif et du passif de sa succession; s'il laisse es biens, il en jouit; s'il laisse des dettes, il est enu de les payer.

De plus, par l'adoption, il prend rang dans e *gotram*, ou arbre généalogique, et son nom st rayé de celui de sa famille naturelle.

Dans les castes ordinaires, voici comment on procède pour accomplir la cérémonie de l'adop- ion.

On commence par choisir, comme de raison, n jour favorable; on orne la porte de la mai- on de *tornam* (guirlandes de fleurs spéciales), t on dresse devant la porte un pandal, sorte l'arc de triomphe en feuillage. La fête s'ouvre par un sacrifice à Vichnou, aux neuf planètes, t une foule d'autres petites cérémonies prépa- atoires dont il serait trop long de donner le détail.

Ensuite le père et la mère qui adoptent vien- nent se placer sur une petite estrade élevée au

milieu du pandal. La mère de l'enfant reçoit un vêtement neuf et cent à cent cinquante pièces d'argent ; ce sont les *gages de la nourrice;* puis, tenant son fils entre les bras, elle s'approche de l'adoptant, qui lui demande à haute et intelligible voix, en présence de l'assemblée, si elle lui donne son fils *pour l'élever*.

A quoi elle répond sur le même ton qu'elle le lui donne *pour l'élever*.

Ces expressions signifient que l'enfant n'est pas livré comme un esclave que l'on vend, mais pour être traité et considéré comme l'enfant de la maison où il entre. On apporte ensuite un plat rempli d'eau dans laquelle on a délayé du safran réduit en poudre. Le pourohita consacre cette eau lustrale par des mentrams et par d'autres cérémonies, telles qu'imposition des mains ; alors la mère de l'enfant remet ce plat à l'adoptant, et, prenant en même temps le feu à témoin, elle répète trois fois ces paroles :

— Je vous donne cet enfant, je n'ai plus aucun droit sur lui. L'adoptant, faisant asseoir l'adopté sur sa cuisse et adressant la parole aux parents assemblés, leur dit :

— On m'a donné cet enfant en prenant le feu à témoin du don, et moi, par cette eau de safran que je boirai, je promets de l'élever comme mon fils. Dès ce moment il entre en jouissance

e ses droits sur mes biens et en participation de
ıes charges.

Ayant dit ces paroles, lui et sa femme ver-
ent dans le creux de leur main droite un peu
'eau de safran et ils la boivent. Ils en versent
ısuite dans la main de l'adopté et la lui font
oire aussi.

Ils ajoutent alors :

— Nous avons acquis cet enfant à notre go-
am et nous l'y incorporons.

Cette dernière cérémonie est le complément
e l'adoption. A l'âge de six mois, les petits In-
ous sont pourvus du petit cordon en fil de
oton, auquel, à l'âge de six ou sept ans, on
ıspend le petit morceau d'étoffe destiné à jouer
rôle de feuille de vigne. Si l'adopté est déjà
ourvu de ce cordon, on le rompt et on lui en
tache un autre; s'il n'en a point, on procède à
en revêtir avec toutes les cérémonies d'usage.
'est par cet acte seulement qu'est consacrée
n incorporation dans le *gotram* de son père
loptif.

La fête finit, comme de coutume, par un repas
des distributions de bétel et de présents aux
nvives. L'emploi de l'eau de safran dans cette
rconstance fait que l'on donne assez commu-
iment à l'enfant d'adoption le surnom suivant,

qui n'a du reste rien de blessant, de *fils d'eau de safran* d'un tel.

Les Indous se plaisent à se donner mutuellement une foule de sobriquets, qui ne sont pas tous aussi bénins; il en est même de fort injurieux. Ils ont soin de les choisir toujours dans une défectuosité, soit d'esprit, soit de corps, ou de le tirer de quelque action peu honorable, qu'on impute à celui qu'ils veulent désigner de la sorte.

La cérémonie de l'adoption est à peu près la même pour les soudras. Seulement l'adoptant et sa femme versent d'une main l'eau de safran sur les pieds de l'adopté, la reçoivent de l'autre main et la boivent.

Le choix de l'adoptant peut porter non seulement sur un enfant en bas âge, mais même sur un adulte si cela convient mieux à ses intérêts ou à ses goûts.

Pour les personnes auxquelles leurs moyens ne permettent pas de procéder à l'adoption avec autant d'appareil, il existe un mode plus simple plus expéditif, et qui n'est pas moins valable. Il suffit que la mère de l'enfant et celui à qui elle le cède prennent le feu à témoin de leur commun accord.

Les habitants des bords du Gange peuvent se borner à prendre les eaux du fleuve sacré comme

témoin de l'adoption ; il suffit alors de répandre un peu d'eau sur la tête de l'enfant adopté.

De quelque manière que se fasse l'adoption dans les classes élevées ou inférieures, l'adopté ne conserve plus aucun droit sur les biens ni sur l'héritage de son père naturel, et il ne peut être poursuivi pour les dettes que ce dernier laisserait après sa mort.

Il est rare qu'on adopte des filles, quoique ce ne soit pas sans exemple.

Voilà pour ce point de l'adoption vulgaire; mais chez les rajahs, cela se passe avec une tout autre solennité.

D'abord non seulement les parents du rajah, ceux de l'enfant qui doit être adopté, tous les officiers, et ceux qui de près ou de loin tiennent au palais, doivent être invités à la cérémonie, mais encore tous les étrangers de distinction, même les Européens qui voyagent dans le district.

Plus il y aura de témoins, mieux cela vaudra ; c'est le seul cas, je crois, où la coutume recommande d'inviter les étrangers à une cérémonie qui est une pure fête de famille, et c'est peut-être grâce à cela et pour obéir à l'usage que le rajah nous avait fait inviter par son gourou.

Dans tous les cas, si cette circonstance fut la seule cause de notre présence, je dois dire qu'il

n'y parut pas, et qu'au lieu de nous laisser partir dès que la cérémonie fut terminée, le rajah insista de telle sorte, s'ingénia tellement à faire naître pour ainsi dire chaque jour et chaque soir de nouveaux plaisirs sous nos pas, qu'il parvint à nous garder pendant deux mois, soit à Amhenagar, soit à Ellora, et encore ne voulait-il point nous laisser partir.

— Pourquoi ne resteriez-vous pas ici jusqu'à la fin de vos jours? nous disait le brave homme avec une naïve franchise; si vous saviez comme je m'ennuie, votre présence m'aiderait à passer un peu plus gaiement les dernières années que j'ai encore à habiter sur cette terre.

Pour un peu, le capitaine se serait laissé tenter... et je le conçois : si nous eussions été sans famille, il est certain que nous eussions planté là notre tente pendant plusieurs années.

Le temps que nous passâmes chez le rajah de Pandya s'écoula au milieu d'une série d'enchantements... Mais nous ne faisons encore que d'arriver, et la cérémonie de l'adoption n'est pas encore accomplie.

Le brave pourohita qui était venu nous chercher, se livra à un nombre incalculable de cérémonies de son culte qu'il serait sans grand intérêt de relater ici ; il me suffit de signaler, pour donner une idée du pittoresque de la situation,

u'il était assisté par plus de deux cents brah-
nes venus de tous les côtés du territoire, et
u'en outre des bayadères que le rajah entrete-
ait à sa cour, les brahmes avaient amené toutes
elles de leurs pagodes pour prendre part à la
ête.

Toute la cour d'honneur était garnie de ten-
ures de feuillages et de fleurs; de tous côtés, des
rûle-parfums laissaient se dégager les senteurs
e l'encens et de la myrrhe, et d'énormes boules
e poussière de sandal brûlaient sur des trépieds
'argent.

Tout au fond, dans un espace réservé, une
oule de fakirs, et autres saints personnages qui
vaient fait le pèlerinage du Gange, étaient assis
onchalamment appuyés chacun sur un fauve,
ont ils avaient fait leur compagnon de voyage.
'un était à demi-couché sur un ours brun de
Hymalaya; un autre caressait un énorme tigre
u'il avait pris tout petit dans les saunderbounds
u Gange; ici c'était un éléphant, là un jaguar
u une panthère noire; et de temps à autre,
oique supérieurement dressées et préparées
our la circonstance, ces terribles bêtes faisaient
tendre de sourds grognements.

Quand ils doivent les conduire à des fêtes où
es se trouveront mêlées les unes aux autres,
s jongleurs les abrutissent trois ou quatre jours

d'avance en mêlant de l'opium avec leurs aliments.

Cette précaution, inutile pour l'éléphant, n'était pas à dédaigner pour les autres animaux.

Quand l'instant fixé pour l'adoption arriva, la mère du jeune enfant, sur un signe du pourohita, le prit dans ses bras et vint le déposer aux pieds du rajah, qui, sans quitter son trône, mit la main sur la tête de l'enfant, et prononça les paroles suivantes :

« Narayana ! je t'adopte afin d'avoir un fils qui puisse accomplir sur ma tombe les cérémonies funéraires, perpétuer ma race, et, en transmettant mon nom par une chaîne non interrompue de descendants, lui conférer en quelque sorte l'immortalité.

« Je t'adopte, ô Narayana ! parce que je n'ai pas de descendants mâles, et par cela tu deviens mon fils ; et que la chaîne que tu vas renouer puisse se réjouir, et n'offrir aux ancêtres que des hommes vertueux, courageux et forts, car ils seront de race royale. »

Ces paroles prononcées, on fit faire le shacktanya devant son père au petit Narayana, qui était à peine âgé de six ans, puis le rajah, l'ayant relevé, lui donna l'accolade sur les deux joues, et lui attacha le triple cordon autour des hanches.

La cérémonie était terminée pour la partie

La Nautchuy ou bayadère musulmane (Page 85).

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Fig. 1. Mammoth in the Siberian museum at St. Petersburg.

religieuse; la véritable fête allait commencer.

Le soleil s'inclinait à l'horizon, et la nuit, presque sans précurseurs crépusculaires, avant peu allait augmenter l'étrange poésie de la situation en venant lui prêter son concours. Au moment même où la lumière passait en moins d'une minute, en se dégradant, de l'or et de la pourpre étincelante à d'épaisses ténèbres, avec la vitesse d'un changement de décor à vue, des centaines de domestiques illuminèrent la cour et le palais. Toutes les bayadères se mirent alors à mimer une scène en l'honneur du jeune Narayana, accompagnées, dans leurs mouvements pleins de mollesse et de langueur, par le roulement des tam-tams que les musiciens faisaient résonner en sourdine, imitant à la perfection le vague murmure d'une brise légère dans le feuillage des grands bois.

La chaste danse de ces deux cents jeunes filles dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, au milieu des nuages produits par les brûle-parfums, de la population bigarrée qui les entourait et des hurlements des fauves énervés par les flots de lumière, avait quelque chose d'enivrant que la plume est impuissante à rendre.

— Je donnerais ma part de paradis et toutes les houris qui l'habitent si j'étais musulman, pour voir ces deux cents bayadères danser pour

nous, dans quelque salle de marbre du palais, la véritable danse d'amour, celle des bayadères de Chelambrum.

— Tranquillisez-vous, répondis-je à mon compagnon, ce ne sont ni les bayadères ni les danses d'amour qui vont nous manquer ce soir, prenez simplement patience.

Je connaissais assez les habitudes de l'Inde pour faire cette promesse à mon ami, sans trop me hasarder.

La danse finie, on nous annonça qu'une troupe de comédiens, engagés spécialement par le rajah, allait nous donner la tragédie de *Saranga*.

Il n'y a pas de fête dans l'Indoustan sans une représentation théâtrale.

Le rajah nous annonça gracieusement qu'une heure ou deux, selon nos désirs, étaient mises à notre disposition pour nous donner le temps de prendre un bain et de dîner; les acteurs et le public devaient profiter de ce répit pour prendre également leur repas et se préparer.

On ne dîne jamais dans l'Inde sans avoir pris un bain réparateur. Nous expédiâmes rapidement ablutions et repas, pour ne pas trop faire attendre les acteurs et surtout la foule, impatiente d'assister à un des spectacles qui ont pour elle le plus d'attraits.

Je plaignais de tout mon cœur mon pauvre capitaine qui ne comprenait pas le tamoul; mais qu'y faire? Il n'y avait pas moyen pour lui de se soustraire à cette corvée, sous peine de mécontenter le rajah et toute sa suite.

Au surplus, je l'assurai, en l'engageant à la patience, que nous ne nous trouvions pas en face d'une de ces tragédies interminables, et qui, malgré leurs sublimes beautés, semblent faites exprès pour énerver la patience d'un Européen. J'en ai entendu qui duraient cinq jours, ce qui est du reste dans la tradition. Tous les peuples de l'extrême Orient possèdent de ces pièces-là, pendant lesquelles on mange et dort sur place, sans que jamais aucun spectateur ait la moindre velléité de se plaindre de la longueur des péripéties.

Saranga est l'abréviation en tamoul de la vieille tragédie sanscrite d'Avany, ancêtre et inspiratrice de *Phèdre*, de même que la *Phèdre* grecque a été l'ancêtre et l'inspiratrice de la *Phèdre* de Racine. De siècle en siècle, les nations procèdent les unes des autres, et l'antiquité grecque est fille de l'antiquité indoue.

C'est une loi absolue dans l'humanité qu'il ne se perd pas plus une idée qu'un grain de sable ne s'anéantit. Tout se transforme, mais procède du passé. Il y a trente mille ans et plus que

l'homme a activé le tour de son cerveau, trente mille ans et plus qu'il n'a pas inventé une idée. Dans le domaine de la science, ses conquêtes iront à l'infini ; dans le domaine des idées, nous vivons et vivrons constamment sur le même champ, tourné et retourné de fond en comble depuis des siècles.

Tous les poètes ont chanté la passion, l'amour avec la même note, et ceux de l'avenir, si tant il est que le poète puisse vivre dans l'air de l'électricité et de la vapeur, imprimeront leurs pas dans les mêmes traces.

J'ai traduit spécialement pour mes lecteurs cette tragédie de *Saranga*, qui, je le répète, n'est qu'une imitation de la tragédie classique d'Avany. Comme elle n'impose pas un sacrifice trop grand à l'attention, je suis heureux de pouvoir la donner ici, persuadé, en dehors de la question d'art, qu'elle offrira des côtés très curieux de mœurs et de coutumes locales, dont on n'a nulle idée en Europe. C'est surtout par son théâtre qu'on apprend bien à connaître un peuple. On permet à la scène, il est vrai, l'exagération des caractères, mais on tient à la réalité des types.

De plus, tout ce qui touche aux usages, aux coutumes, aux mœurs, doit être fidèlement copié. Le livre, sur ce point, peut se contenter de

fictions; le théâtre ne peut, lui, vivre que de peintures exactes.

Le théâtre indou est absolument naturaliste, et s'il pousse jusqu'à l'héroïsme la description de certains caractères, il excelle à les placer dans un milieu vrai, à les entourer de comparses et d'aventures, qui font dire à chacun : Ceci aurait pu se passer dans mon village.

Il y a là un grand attrait et une grande force, celle de la vérité, qui arrive, sans effort, à des effets d'autant plus saisissants, qu'ils ne sont point cherchés.

C'est ce qui fait, je crois, qu'avec tout notre art scénique moderne, nos trucs, nos habiletés, nos *clous*, pour parler le langage des hommes du métier, nous sommes fort inférieurs dans la science d'émouvoir, par la parole et l'action, qui est tout le fond de l'art théâtral, que ne l'étaient les Grecs anciens et les Indous nos ancêtres communs.

Que de fois, perdu dans quelque petit village du Travencar ou du Malayalum, dans le sud de l'Inde, n'ai-je pas assisté à la représentation de quelque petit drame intime, où l'acteur, un pauvre nomade jouant pour six caches la soirée, me remplissait les yeux de larmes et me gonflait le cœur d'émotion!

Soirées charmantes, sous les grands baobabs,

avec la voûte du ciel pour tente et les bosquets de palmiers pour décors, sur un tapis de verdure et de mousse, que de fois n'avez-vous pas abrité cette éternelle scène d'amour qui seule ! à tous les âges, rajeunit le cœur et la pensée !... Soirées charmantes, quand l'éléphant sacré, ramené par le Padial, saluait sur le gong sonore de la pagode, prêté pour la circonstance, l'entrée de la belle qui se mourait d'amour, quand toutes les jeunes kanyas qui m'entouraient pleuraient sur les malheurs de la pauvre abandonnée, et que leurs larmes tombaient comme des perles d'argent sur leurs seins nus et fermes comme le fruit du papayer..., soirées charmantes, qu'êtes-vous devenues ?...

Hélas ! je n'ai plus qu'une joie, celle de me recueillir dans mes souvenirs, de vous revoir par la pensée et de vous conter aux autres... heureux si je puis leur inspirer un peu de cet amour ardent que j'ai toujours éprouvé pour l'Inde, ce berceau de nos ancêtres, de la civilisation et des arts...

Voici cette traduction de *Saranga*... Excusez-moi, lecteur, un peu plus de distraction à travers le passé, et j'allais l'oublier.

Chaque province a tenu à imiter à sa façon la tragédie d'Avany ; je connais jusqu'à quatre

drames tamouls du nom de *Saranga*, les uns en trois, les autres en quatre actes.

Un seul, celui que je publie dans ce voyage, est en cinq actes.

Le fond en est le même, bien que les développements de détails et le style en soient fort différents.

La tragédie-mère, celle d'Avany, eût été, au point de la grande littérature, plus intéressante peut-être à étudier; mais celle-ci est plus pittoresque au point de vue des mœurs et des détails.

SARANGA

DRAME INDOU EN CINQ PARTIES

Traduit du Tamoul

PERSONNAGES

SARANGA, seize ans, fils du rajah Narindra.
TCHITRANGUY, seize ans, seconde femme du rajah.
NARINDRA, rajah.
RATNANGUY, mère de Saranga.
SINGAPAL, capitaine des gardres de Narindra.
LATCHOUMY, nourrice de Tchitranguy.
ANNIAMA, confidente de Ratnanguy.
UN BRAHME PANDARON.
ARDJOUNA, camarade de Saranga.
L'ORACLE.
LE BOURREAU et ses aides.

PREMIÈRE PARTIE

e palais de Tchitranguy, grande salle ornée de colonnes.

SCÈNE PREMIÈRE

SARANGA, ARDJOUNA.

ARDJOUNA.

N'entrons pas ici, c'est le palais de la reine chitranguy.

SARANGA.

Ne faut-il pas que je réclame mon pigeon qui t venu s'y réfugier ?

ARDJOUNA.

Je vais appeler quelqu'un, car tu ne le peux ıs, ô Saranga !

SARANGA.

Qui donc peut empêcher un fils d'aller parler sa mère ?

ARDJOUNA.

C'est la reine Ratnanguy qui est ta mère !

SARANGA.

La reine Tchitranguy n'est-elle point la seconde femme de mon père ?

ARDJOUNA.

C'est vrai ; mais tu viens d'avoir seize ans, et tu ne peux plus pénétrer dans l'appartement des femmes.

SARANGA.

Tu veux rire, Ardjouna : si Ratnanguy m'a donné le jour, Tchitranguy est aussi ma mère, et je vais de ce pas lui conter que notre beau pigeon dédié à Vichnou s'est enfui vers son palais.

ARDJOUNA.

Redoute la colère de ton père, ô Saranga !

SARANGA.

Je ne redoute rien !

ARDJOUNA.

Ne crois pas, fils du puissant Narindra, que je veuille te tromper ; mais je viens de voir le pigeon sacré que nous cherchons passer dans cette cour.

SARANGA.

Courons vite nous emparer de lui, Ardjouna, s'il en est encore temps.

SCÈNE II

LATCHOUMY, TCHITRANGUY.

LATCHOUMY.

Il était là il n'y a qu'un instant, et sans doute v revenir. Il est si beau que Cama, le dieu d'amour, pâlirait devant lui.

TCHITRANGUY.

Eh quoi ! tu m'annonces la venue de Saranga, de ce jeune héros à la fière démarche ; j'accours, et déjà il n'est plus ici.

LATCHOUMY.

On n'aurait pas eu le temps d'effeuiller une fleur entre le moment où je vous ai prévenue de sa arrivée et l'instant de son départ ; mais il ne peut tarder à paraître de nouveau.

TCHITRANGUY.

Ne cherches-tu pas à me tromper ?

LATCHOUMY.

Il a perdu le pigeon sacré que ses jeunes mains se plaisaient à élever en l'honneur de Vichnou, et ne s'en ira pas sans l'avoir retrouvé.

TCHITRANGUY.

Je tremble, ô Latchoumy! ne m'abuse pas. S'il allait ne pas reparaître! Songe que mon époux est à la chasse et que je ne retrouverai plus une occasion aussi favorable.

LATCHOUMY.

Les dieux nous sont favorables... le voici.

TCHITRANGUY.

Hâte-toi d'apporter ici un fauteuil pour ce jeune lion, et retire-toi un instant.

LATCHOUMY.

Ardjouna le quitte, voilà qui est bien; il n'oso pénétrer dans ton palais. Mais il vient sans crainte, lui, le beau Saranga. Quel air de candeur et d'innocence!

TCHITRANGUY.

N'augmente pas mon tourment, ne souffle pas sur le feu qui me dévore; hâte-toi d'apporter ici le fauteuil que je t'ai demandé.

LATCHOUMY.

Reine à la voix plus douce que le chant des palumbes, reine aux beaux yeux noirs, j'vais ici apporter deux sièges, afin que le beau Saranga puisse s'asseoir près de toi et que tes vœux soient comblés.

SCÈNE III

SARANGA, TCHITRANGUY.

SARANGA.

O mère vénérée pour vos vertus, je me prosterne à vos pieds plus frais et plus roses que les feuilles de la fleur du lotus.

TCHITRANGUY.

Enfin, je possède donc le bien le plus rare qui se puisse rencontrer sur cette terre que l'Océan baige de ses flots. Quelle ivresse c'est pour moi de te contempler, ô Saranga! mes vœux les plus ardents sont exaucés... Mais ne reste point debout devant moi, perle de l'univers! Pourquoi faire souffrir ces pieds délicats? Viens goûter un doux repos sur ce trône qui va me rendre jalouse en supportant le poids de ton beau corps.

SARANGA.

O mère! je ne puis m'asseoir devant vous; par Covinda (un des noms de Vichnou), je vous en conjure, faites-moi rendre le pigeon sacré qui s'est réfugié sous votre toit, et laissez-moi aller jouer avec mon cher compagnon Ardjouna.

TCHITRANGUY.

O mon doux Saranga! pourquoi parles-tu de me quitter? Viens, que j'orne ton cou de ces guirlandes de fleurs; laisse-moi, ô mon héros! te parer de ces boucles d'oreilles, de ces bagues, de ces bracelets d'or pur, de ces somptueux vêtements; laisse-moi te couvrir de parfums, accepte tous ces présents et aime-moi!

SARANGA.

Quand un fils vient chez sa mère vénérée, elle ne doit lui offrir ni les bijoux ni la pourpre réservés à son père. C'est là, ô ma mère, une réception que je ne puis accepter.

TCHITRANGUY.

Pourquoi m'appeler ta mère? tu sais bien que je ne la suis pas.

SARANGA.

Femme de mon père, vous êtes pour moi plus qu'une mère, et je vous vénère à l'égal de celle qui m'a porté dans son sein.

TCHITRANGUY.

Ne me confonds pas avec ta mère; je brûle pour toi d'un amour violent, ta vue seule me jette dans des langueurs mortelles. O Saranga

on héros, toi que j'ai paré de perles et de rubis, ens me satisfaire sur ce lit de fleurs! Crains-tu onc les embrassements d'une femme?

SARANGA.

Est-ce vous, ô ma mère, qui me parlez ainsi ?

TCHITRANGUY.

Dévorée par l'inépuisable soif d'amour, je ûle, ô Saranga, de m'unir à toi, de te presser ıtre mes bras, comme la belle Latchcumy esse le dieu Vichnou sur la mer de lait. Non, ne te laisserai point partir que tu n'aies pressé es seins nus sur ta poitrine, que tu ne m'aies ılacée de tes bras nerveux, que tu n'aies éteint s ardeurs qui me consument.

SARANGA.

O cruelle destinée! quel sort est le mien! Je ai pas écouté les conseils de mon ami;... je oyais vraiment rencontrer ici une mère. O rtu! de pareils crimes sont-ils possibles? Et foudre du ciel n'est pas tombée sur la tête de nfâme!

TCHITRANGUY.

Qui donc sur la terre a vu le crime et la rtu?... Ne prononce donc pas d'inutiles pa-les; vois, j'ai fait garnir cette natte de fleurs

fraîchement coupées. Viens, mon beau Saranga, t'unir à moi au milieu de ces parfums délicieux.

SARANGA.

Eh quoi! ne voyez-vous pas qu'un acte aussi infâme nous poursuivrait pendant mille vies humaines, et que la pluie céleste tomberait sur nous pendant mille migrations sans laver la souillure ?

TCHITRANGUY.

L'amour ne connaît pas de loi, l'amour n'engendre pas de souillure, vois si les dieux ne cèdent pas à son empire.

SARANGA.

Si une mère s'éprend de son fils, que restera-t-il de grand et de sacré dans cet univers?

TCHITRANGUY.

Ta mère! Comment t'aurais-je porté dans mon sein? je suis du même âge que toi. Sans plus tarder, laisse ces paroles, et viens dans mes bras, Saranga.

SARANGA.

Songe, toi qui me parles d'amour, à mon père, à Narindra, ton époux, la gloire de la dynastie lunaire.

TCHITRANGUY.

Que m'importe ? j'ai soif de tes caresses, ne ais pas attendre ces fleurs qui aspirent à être oulées par toi.

SARANGA.

Laisse-moi partir ; que veux-tu que je réponde ces paroles criminelles, et n'est-ce pas inouï u'un fils puisse les entendre ?

TCHITRANGUY.

Nul ne peut sortir d'ici sans mon ordre. 'iens, de grâce ! viens, Saranga, t'unir à moi ! iens poser tes lèvres sur mes seins parfumés e sandal.

SARANGA.

Quoi ! c'est là le langage d'une mère à son s ! moi qui venais ici plein d'affection et de spect !

TCHITRANGUY.

Veux-tu la sagesse, la gloire, la beauté, la rce, le courage et le bonheur ? viens dans mes as, c'est l'amour qui donne tous ces biens.

SARANGA.

Toutes ces vertus ne s'acquièrent pas par l'inste ; l'enfer attend le fils dénaturé qui céderait es supplications.

TCHITRANGUY.

Je te jure, Saranga, qu'il n'y a pas d'inceste où n'existent pas les liens du sang ; c'est Ratnanguy qui t'a donné le jour.

SARANGA.

Hélas ! hélas ! quelle destinée est la mienne ! Moi qui ne voyais en toi qu'une mère vénérée !

TCHITRANGUY.

N'espère pas m'échapper, après avoir ravi toutes les flèches du dieu de l'amour pour m'en percer le cœur. Viens ! te dis-je.

SARANGA.

J'ai peur, ne sois pas cruelle.

TCHITRANGUY.

Saranga, cher Saranga ! l'heure est propice, viens assouvir la soif d'amour qui me dévore ; viens presser de tes mains mes seins aussi fermes que le fruit doré du manguier.

SARANGA.

Hélas ! comment fuir ?

TCHITRANGUY.

Vois ces flancs polis comme de l'ivoire ; ils n'ont jamais conçu. Là est la coupe du plaisir, viens t'y abreuver, Saranga.

SARANGA.

Je me meurs.

TCHITRANGUY.

Viens, ô lion! viens me faire goûter les plai-
sirs de l'amour. Crains-tu d'épuiser mes forces!

SARANGA.

O sort misérable! c'est la destinée qui me
poursuit.

TCHITRANGUY.

Laisse là le sort! laisse là la destinée! Je ne
suis pas ta mère, ô Saranga! ne m'abuse pas
par de trompeuses paroles. Je me montre à toi
sans voiles.

Vois si tant de beautés méritent tant de re-
us. Je te conjure, je t'implore à genoux; cesse,
esse de feindre, ô Saranga!

Quand la vierge amoureuse tressaille, quand
lle se tord sur son lit parfumé, est-ce que l'a-
nant s'enfuit au moment du plaisir? Se fait-on
prier pour boire le jus doré de la canne? Ton
œur est-il de pierre, ô Saranga! Oserais-tu
braver ma vengeance! Est-ce un mauvais dé-
mon qui t'inspire? Crois-tu que le miel et le lait
nt l'amertume du vatou?

De grâce! ne me refuse plus, Saranga!

Quand la jeunesse est passée, il reste au moins le souvenir. Cesse de te contraindre, ô mon héros !

Regarde bondir ce sein plein d'amour. Ton refus serait un crime odieux. Je languis... je meurs, Saranga. Viens verser la vie dans mes flancs altérés.

SARANGA.

Plutôt mille morts !

(Il se sauve au dehors, par la vérandah du palais, mais dans sa précipitation, il laisse tomber sa ceinture et la princesse s'en empare).

TCHITRANGUY.

Fuis, perfide ! Voilà, je le jure, qui me vengera de toi. Puisse mon âme renaître dans le ventre d'un vautour immonde, si je ne te fais couper les poignets et les pieds !

DEUXIÈME PARTIE

La cour qui sépare le palais du roi du palais de Tchitranguy

SCÈNE PREMIÈRE

SARANGA.

O Vichnou! dieu protecteur de ceux qui souffrent et qui vous implorent, venez à mon secours! Oh! combien je suis coupable de n'avoir pas suivi les sages avis de mon cher ami Ardouna!... Mais voici mon père; il ne faut pas que je me trouve en ce moment en sa présence; il verrait mon trouble, et je ne pourrais lui en dire la cause.

UN BRAHME PANDARON.

Divin fils de Narindra, écoute la prière d'un pauvre pèlerin qui revient des rives sacrées du Gange.

SARANGA.

Suis-moi, je vais te remettre mon offrande.

SCÈNE II

NARINDRA entre suivi de toute sa cour et de ses ministres

CHŒUR.

Laissons ce roi vaillant et brave entre tous à la guerre, se diriger vers les appartements des femmes, qu'il aille se reposer de ses fatigues, ce héros, digne descendant des rois de la race lunaire, que l'eau pure coule dans les aiguières d'or pour rafraîchir ses membres, que les parfums les plus suaves soient répandus sur lui pour le préparer aux doux travaux de l'amour.

Le roi reste seul avec Singapal, son confident.

NARINDRA.

Pourquoi Tchitranguy, ma bien-aimée, au visage aussi doux que la fleur du lotus, n'accourt-elle pas près de moi? pourquoi ne vient-elle pas m'adresser les douces paroles avec lesquelles elle a coutume de me recevoir? Qu'a donc ma bien-aimée, ô mon serviteur, qu'elle n'est pas là avec la guirlande de fleurs qu'elle m'offre chaque jour ?

SINGAPAL.

La reine aurait-elle quelque sujet de se chagriner? Je ne puis deviner ce qui cause son ennui

LATCHOUMY, sortant du palais de Tchitranguy.

O roi des rois, fils des dieux, je me prosterne à vos pieds et suis sans voix dans la douleur qui m'accable.

NARINDRA.

Que se passe-t-il, Latchoumy?

LATCHOUMY.

O mortelle souffrance !

NARINDRA.

Parle sans plus tarder.

LATCHOUMY.

Que Vichnou m'assiste pour vous apprendre la terrible nouvelle !

NARINDRA.

Ne me fais pas languir, Latchoumy.

LATCHOUMY.

La reine Tchitranguy, les cheveux épars, noyée dans les larmes, est plongée dans la plus affreuse douleur ; elle est couchée sur son lit en cet état, et appelle la mort comme le seul terme à ses maux.

NARINDRA.

Que m'apprends-tu là ? Mon cœur se remplit

de trouble et d'affliction, je tremble, et mon sang se glace. Que dois-je redouter ? Parle, nourrice ; dis-moi vite ce qui cause la peine de ma chère Tchitranguy !

LATCHOUMY.

Grand roi, fils des dieux, sublime héros, si je vous dévoilais ce qui a mis la reine dans ce triste état, quels irréparables malheurs n'en résulteraient pas !

NARINDRA.

Je te l'ordonne.

LATCHOUMY.

Je ne puis ; quel blâme n'encourrais-je pas !

NARINDRA.

Femme, ne te joue pas plus longtemps de moi !

LATCHOUMY.

Non, je ne parlerai pas, je ne veux pas causer une peine mortelle à cette fleur délicate qu'on nomme la reine Ratnanguy. Sont-ce sa tendresse, ses faiblesses pour son fils qui ont causé tout le mal ?... Jamais perfide ne tenta une aussi méchante action ; j'en suis encore tout étourdie et n'ai jamais, ô roi magnanime, entendu parler d'un pareil forfait.

NARINDRA.

Quelle est la cause de telles souffrances?... ɔurquoi Tchitranguy appelle-t-elle la mort? ɔurquoi est-elle étendue sur son lit les cheveux ars?... Mais que vois-je? d'où vient le désor- e que je remarque sous la verandah de ce pa- s, qui ce matin était ornée de fleurs et parée ec tant de soin? Il me tarde de connaître le méraire...

LATCHOUMY.

Plutôt la mort!

NARINDRA.

Que crains-tu?

LATCHOUMY.

Le saint Mouni Sandama a trouvé la mort s la côte de Coromandel, pour n'avoir point s observer le précepte : « Ne parle jamais de c que tu as pu voir. » Grand roi! je vous en p e, écoutez de la bouche de la reine, de la aste Tchitranguy aux longs cheveux noirs, le it de ses malheurs.

(Paraît Tchitranguy.)

NARINDRA, la soutenant.

O ma bien-aimée, pourquoi as-tu changé ton li de fleurs en un lit de souffrance, pourquoi

ton doux et beau visage n'a-t-il plus la couleur du lotus, pourquoi t'es-tu frappé la poitrine contre la terre, pourquoi ces bracelets brisés et ces bijoux dont les débris jonchent le sol, pourquoi ces gémissements et ces cheveux épars, pourquoi es-tu dépouillée du voile d'or qui cachait ton beau sein, chef-d'œuvre des dieux, créé pour l'amour? Dis-moi la cause de ta douleur.

TCHITRANGUY.

Hélas!

NARINDRA.

O la plus belle entre les femmes, lumière de mes jours, étoile de mes nuits, quel est le nom de l'audacieux agresseur qui t'a réduite en ce triste état? Parle sans crainte, que je lui perce à l'instant le cœur de mon épée... Ne vois-tu pas que ton silence cause mon tourment?

TCHITRANGUY.

Hélas!

NARINDRA.

O doux oiseau sacré, à la voix mélodieuse qu gazouille dans son nid d'amour, chaste beauté plus belle que Lakmy quand elle sortit du sei des ondes, toi plus douce que l'aucrita qu donne aux dieux l'immortalité, reine des fleu devant qui pâlit le lotus, rayon qui brilles comm

n reflet du dieu d'amour, toi que les dieux pla-
raient avec orgueil au swarga (ciel) pour en
ire l'ornement, que t'est-il donc arrivé pen-
ant que mon ardeur m'entraînait au loin à la
ursuite des animaux féroces ? O ma bien ai-
ée, dénonce-moi de suite celui qui a causé ton
urment.

TCHITRANGUY.

Sire, mon doux seigneur et maître, ne me for-
z pas d'accuser personne.

NARINDRA.

Veux-tu me voir mourir de jalousie et de co-
re ?

TCHITRANGUY.

Sans doute quelque faute commise dans mes
es antérieures m'a valu cette cruelle punition ;
accusons que Brahma qui a voulu châtier ta
èle compagne. Ma destinée n'était-elle pas
rite sur mon front dès ma naissance ?

NARINDRA.

Sans plus tarder, nomme-moi l'infâme qui t'a
tragée, j'irai le poursuivre jusque dans le ciel
ndra, s'il s'y est réfugié, et je l'étranglerai de
s propres mains.

TCHITRANGUY.

Hélas! vous le voulez? Que faire? ma langue se refuse à raconter un pareil forfait... la pensée seule de l'outrage que j'ai subi remplit mon cœur de désespoir.

Sire, pourquoi vous causer cette amère douleur? Quelque dieu jaloux a pris soin de ternir mon honneur.

Hélas! étais-je donc née pour devenir ainsi la victime d'un irrévocable destin?

Par quelle parole vous exprimer ce que j'ai souffert, et pourrai-je survivre à la douleur de vous raconter mon déshonneur? Je n'ai plus de voix, les sanglots oppressent mon cœur, et ce n'est rien encore que mon malheur, si je ne pensais à la terrible souffrance que vont vous causer mes paroles.

Hélas! pourquoi votre malheureuse Tchitranguy est-elle née? Le bûcher ne pourra effacer ma souillure, mes cendres mêmes ne pourront être purifiées par aucuns mentrams.

NARINDRA.

Ma bien-aimée aux paroles de miel, va, ne crains pas de me nommer le monstre; que cette épée, en lui traversant le cœur à l'instant, puisse calmer ta douleur dans le sang de l'infâme!

TCHITRANGUY.

Que t'apprendre, hélas ! J'étais dans mon pa-
ıis, attendant ton retour et préparant ces cou-
onnes de fleurs que tu affectionnes, quand ton
ls s'approche de moi. Il veut me caresser
omme un époux plein de feu et d'amour. Je le
epousse ; il m'étreint par force, couvre de con-
ısions mes seins qu'il a violemment mis à nu.
e m'évanouis, et il me viole sur ce lit de fleurs
ue j'avais préparé pour toi.

Et maintenant, grand prince, tu sais tout ;
isse-moi mourir, car je suis aujourd'hui et ta
mme et ta bru.

NARINDRA.

Qu'ai-je entendu ! Quoi ! mon fils a pénétré
omme un voleur dans ce palais, il a osé porter
ır toi sa main criminelle !... Dis-moi tout, fais-
oi connaître la grandeur de son crime, que je
e le punisse pas en vain.

TCHITRANGUY.

Le perfide est arrivé ici, feignant d'avoir perdu
n pigeon.

— Holà ! Tchitranguy, me dit-il, mon pigeon
est-il réfugié chez toi ?

— Oui, mon fils, lui répondis-je ; je vais te le

faire rendre par ma suivante, et tu pourras l'emporter.

Mais, hélas ! ce n'était qu'un leurre.

— Laisse là ce pigeon, me dit-il, et ne vois-tu pas que je ne l'ai laissé partir que pour me procurer l'occasion d'entrer ici, et ne devines-tu pas, ma bien-aimée, le but de ma présence ? Il faut que tu soulages mon délire d'amour !

— Sors d'ici, lui répondis-je, scélérat ! c'est déjà trop d'écouter tes paroles.

Et lui plaisantant :

— Tu éprouves donc de l'amour pour ce vieillard à cheveux blancs ? Tu ne me feras jamais croire cela, gracieuse princesse, charmante Tchitranguy ! Viens, et pendant que ce vieillard décrépit est absent, jouissons des plaisirs de l'amour.

Je cherchai à m'échapper, saisie d'épouvante et d'horreur. Il me poursuivit, m'atteignit au fond de ma chambre, et m'enlaçant de ses bras téméraires, il me meurtrit les membres et me jeta inanimée sur le sol. Il se hâta de consommer son forfait et de s'enfuir ; mais, dans sa précipitation, il oubliait de rattacher sa ceinture dont il s'était débarrassé. Je m'en suis emparée pour te la montrer. Je n'ai prolongé mes jours que pour te faire part de mon malheur ; maintenant je vais mourir.

NARINDRA.

O toi qui m'es précieuse comme la lumière st précieuse aux yeux, consens à vivre, car tu eras vengée. O ciel! comment ce fils dénaturé -t-il osé souiller sa mère?

TCHITRANGUY.

Hélas! je le lui ai dit.

Et il m'a répondu :

— Cesse de feindre, Tchitranguy. Comment ourrais-tu être ma mère? comment pourrais-tu 'avoir porté dans ton sein? Je suis du même ge que toi. Viens sans plus tarder goûter l'a-our dans mes bras.

— O mon fils, lui ai-je dit, ne commets pas n crime aussi audacieux...

Il ne m'a pas laissée achever, et tu connais n crime... Tiens, vois comme ma poitrine est eurtrie, comme mon sein est déchiré.

NARINDRA.

O ma chaste et fidèle épouse, tu seras vengée, n atteste les dieux! Il n'est pas de supplice i égale un pareil forfait.

TROISIÈME PARTIE

Salle du conseil royal.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI ET SES QUATRE MINISTRES.

NARINDRA.

Ecoutez, mes ministres, et donnez-moi vos conseils salutaires. Un grand forfait a été commis dans ce palais, jamais la mémoire des hommes n'en enregistra de pareil, et mon esprit épouvanté recule d'horreur quand il s'agit de vous en faire part.

PREMIER MINISTRE.

O roi toujours victorieux, sublime descendant de la dynastie lunaire, vous qui n'avez pas d'égal en ce monde, daignez vous calmer et nous dire la cause de votre émoi.

NARINDRA.

Vertueux soutiens de ma puissance, sages mi-
istres dont mes peuples vénèrent la justice,
coutez donc : Ce jour même, pendant que nous
oursuivions les fauves avec ardeur à la chasse,
ion fils Saranga, sous le plus audacieux des
rétextes, a pénétré dans le palais de la reine
Tchitranguy, et après l'avoir effrayée, meurtrie
isqu'à faire couler son sang, l'a violée brutale-
ient.

PREMIER MINISTRE.

O prince dont la gloire dépasse toutes les
loires, que nous apprends-tu ? Est-il sur la
erre un mortel qui puisse se rendre coupable
'un tel crime ? Est-ce que le vaste Océan ne se-
ait pas tari dans ses sources? Est-ce que les
aches célestes du ciel d'Indra ne refuseraient
as d'envoyer à la terre une pluie bienfaisante,
une action aussi infâme pouvait être com-
ise,... et n'est-ce pas être criminel soi-même
ue d'oser y penser ?

DEUXIÈME MINISTRE.

Sublime lumière des lumières, toi dont Vich-
ou admire la sagesse, grand roi, descendant
lustre des princes de la race lunaire, il n'est
as sans doute de forfait pareil à celui que tu

viens de nous conter. Mais comment croire que Saranga, ce fils que le ciel a fini par accorder aux ardentes prières de Ratnanguy, la gracieuse reine, ait pu s'en rendre coupable ?

NARINDRA.

Je tiens le fait de Tchitranguy elle-même et de sa nourrice Latchoumy.

DEUXIÈME MINISTRE.

Sire, je vous en conjure, remarquez combien les femmes sont trompeuses et perfides. A vous de peser dans la balance de votre justice les paroles de la reine Tchitranguy ; quant aux paroles de la vieille Latchoumy, elles ne valent pas les grains de poussière impalpable que le vent transporte en se jouant.

NARINDRA.

J'ai vu moi-même la poitrine ensanglantée de la reine.

PREMIER MINISTRE.

Grand roi, rappelez-vous le triste sort auquel fut réduit le saint Mouni Tarpana, pour avoir voulu écouter les plaintes de la belle Madagny C'est écrire sur le sable mouvant que de se fie aux paroles des femmes.

TROISIÈME MINISTRE.

O roi vainqueur de tous tes ennemis, œil du sage Brahma qui dispense la justice sur la terre, ne crois pas aux accusations portées contre ton fils, le doux Saranga. Jamais pareil crime peut-il avoir été conçu et exécuté dans un âge aussi tendre? Crains les mensonges des femmes artificieuses; si tu condamnes Saranga sur les accusations de Tchitranguy, la justice disparaîtra de la terre.

QUATRIÈME MINISTRE.

O glorieux monarque, je n'ai jamais, dans le cours de ma longue existence, entendu parler d'un pareil crime. Quel chagrin vous causez dans nos cœurs bouleversés! Tout ceci doit être relégué dans les fables que les perfides Rakcbasas suscitent aux mortels pendant leur sommeil pour les torturer.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE.

O grand roi, dont je connais le courage et les exploits sans nombre, écoute ton vieux compagnon des batailles que tu as gagnées sur tes ennemis. Je ne crois pas aux paroles de Tchitranguy qui se dit violée par le jeune et valeureux Saranga. Ce fils ne t'a-t-il pas été donné par les

dieux pour perpétuer la descendance des magnanimes souverains issus de la race lunaire? Ce que dit Tchitranguy n'est pas vrai, c'est une fausse accusation portée par une marâtre contre le fils de sa rivale dont elle veut se venger.

NARINDRA.

Eh quoi! la pauvre Tchitranguy gémit, se tourmente sur son lit de douleur; elle est décidée à mourir si je ne venge son honneur outragé, et vous croyez que je ne punirai pas le cruel affront que m'a fait l'infâme!

PREMIER MINISTRE.

O roi magnanime, toi pour qui rien n'est caché, souviens-toi du vaillant Sourapana qui, d'après les conseils pervers de sa sœur Acamougny, fit enfermer ses meilleurs amis dans une affreuse prison. Ne sais-tu pas que pour ce fait détestable il tomba sous la flèche que lui décocha le divin Sempramauyar, et que d'un seul coup il perdit la couronne et la vie?

DEUXIÈME MINISTRE.

O roi! ne sais-tu pas que le brave Ravana, roi de Lauka, à l'instigation de la méchante Sourpanaguy, plongea la belle Sita dans la plus dure des captivités, et que, pour ce fait, lui et

ous ses guerriers périrent par les flèches du di-
vin Rama et de ses courageux compagnons ?

TROISIÈME MINISTRE.

O glorieux monarque, ignores-tu donc que
'est en cédant aux prières de sa bien-aimée
Sita, que le magnanime Rama avait poursuivi
un cerf à la ramure d'or qu'elle voulait posséder,
t que c'est en rentrant après une course infruc-
ueuse qu'il ne trouva plus Sita que Ravana lui
vait ravie. Que de peines inouïes n'a-til pas
ues pour vaincre le ravisseur et venger son
nonneur ! — Qui donc peut se fier à la parole
les femmes ?

QUATRIÈME MINISTRE.

Souviens-toi que le roi Daçaratha, pour avoir
xilé son fils, sur les prières de sa femme bien-
imée Kartegy, mourut de douleur le lende-
nain du départ de son fils.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE.

Écoute, ô roi ! il est facile de conjurer la co-
ère des dieux, de vaincre l'ennemi qui vient ra-
ager tes provinces, de tuer le tigre qui s'élance
ur vous en rugissant, de se défaire des serpents
es plus venimeux, de déjouer les machinations
es plus sourdes, de changer même le cours des

inflexibles destins arrêtés par Brahma, le maître des dieux et des hommes; mais il est impossible de savoir jusqu'où peut aller la perfidie d'une femme. Voilà la vérité.

PREMIER MINISTRE.

Oui, grand roi, cela est la vérité. On peut éloigner la foudre qui gronde sur nos têtes, échapper à un éléphant en rut, dissiper les plus épaisses ténèbres et échapper au feu du ciel, mais il est impossible d'ajouter la moindre foi aux paroles d'une femme. Sire, ceci est la vérité.

DEUXIÈME MINISTRE.

On peut calculer la profondeur des eaux de l'Océan, mais la profondeur de la méchanceté d'une femme... jamais.

TROISIÈME MINISTRE.

On peut mesurer la hauteur incommensurable des cieux, mais la méchanceté d'une femme, jamais.

QUATRIÈME MINISTRE.

On peut compter l'innombrable quantité des sables de la mer, mais toutes les faces que peut revêtir la méchanceté d'une femme, jamais.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE.

On peut d'un seul trait percer mille ennemis, omme l'a fait le divin Vichnou; mille traits ne raverseraient pas la méchanceté d'une femme. Grand roi, c'est la vérité qui s'est adressée à toi ar ma bouche et celle de mes compagnons.

NARINDRA.

Oui, je sais que le cœur d'une femme est inondable, mais comment voulez-vous qu'une ère, dans son courroux, en vienne jusqu'à accuser calomnieusement son fils!

PREMIER MINISTRE.

La belle Tchitranguy n'est pas la mère du eau Saranga.

NARINDRA.

Hélas! quel est donc mon destin? Et si les auvais génies avaient soufflé dans l'âme de chitranguy une action aussi détestable, comment pourrais-je connaître la vérité?... Venez, ue nous allions implorer les dieux, puis nous viendrons ici dire la sentence qu'ils nous auont inspirée.

SCÈNE II

LATCHOUMY, TCHITRANGUY.

LATCHOUMY, sortant de derrière une cabane et appelant Tchitranguy.

O reine aux yeux noirs, plus brillants que ceux de la gazelle, plus doux que ceux de l'oiseau Garauda, venez que je vous dise ce qui s'est passé. Le roi et ses ministres viennent d'aller interroger les auspices, et, par Siva, le chef des sacrifices est gagné, et les auspices seront favorables et après cela le roi et ses ministres reviendront pour prononcer leur arrêt.

TCHITRANGUY.

Je n'ai que faire ici, les ministres sont intelligents, ils pourraient me presser de questions, et qu'arriverait-il si j'allais me troubler ?

LATCHOUMY.

O reine, vos beaux yeux quand ils pleurent ne trouvent pas de cœur assez dur pour leur résister, donc il ne faudra pas répondre ni au roi ni aux ministres, ma belle reine ; comme une colombe blessée, il faudra vous jeter par terre, gémir, tendre ces beaux bras de désespoir, et

moi je vous relèverai, et tâcherai de vous consoler, mais il ne faudra rien entendre, ni mes paroles ni celles du roi, il faudra nous repousser tous, et par Siva l'affaire ira bien ; souvenez-vous de tomber dans un tel désespoir qu'on n'osera pas vous interroger, pleurez, gémissez ; les voici.

SCÈNE III

Les Mêmes, LE ROI ET SES MINISTRES.

TCHITRANGUY.

O grand Dieu qu'adorent tous les dieux, terrible destin, comment avez-vous pu permettre un pareil attentat à mon honneur... pourquoi ce malheur inouï devait-il tomber sur moi, et quelle vengeance l'infaillible Brahma avait donc à exercer contre ma race !

LATCHOUMY.

O reine infortunée !

TCHITRANGUY.

Tous ceux qui connaîtront mes malheurs ne gémiront-ils pas !

LATCHOUMY.

Peut-on éviter ce qui est écrit !

TCHITRANGUY.

Ou donc est la justice sur la terre, et qui est donc cette noble race des rois de la dynastie lunaire, n'est-ce donc qu'une race d'animaux, que l'un d'eux a voulu s'unir par force avec sa mère ?

LATCHOUMY.

Cessez, madame, cessez de pleurer.

TCHITRANGUY.

Hélas ! ma bouche peut-elle assez déplorer mon malheur !

LATCHOUMY.

O chère princesse, songeons plutôt à calmer la douleur du roi, de ce cher époux à qui notre malheur peut donner le coup fatal, calmez-vous.

TCHITRANGUY.

Ah ! quoi que tu dises, comment puis-je me consoler, n'ai-je pas subi le dernier outrage qui puisse atteindre une femme ? Mon cœur se serre en songeant à l'attentat dont j'ai été la victime ; vois mes seins meurtris, et dis-moi, si je puis oublier ; oh ! cruelle destinée !

LATCHOUMY.

Hélas ! je connais vos souffrances, et quel dé-
espoir est le mien de n'être arrivée à votre se-
ours qu'au moment où le lâche achevait de con-
ommer son crime ; vous étiez évanouie et j'ai
eté sur votre beau corps nu et ensanglanté le
agne qui entourait vos hanches... mais que
agnerez-vous à crier, à vous lamenter ?

TCHITRANGUY.

Oh ! malheureuse que je suis, la mort ne
iendra donc pas me débarrasser de cette
ruelle existence... violée par Saranga ? Ne plus
tre qu'un objet d'horreur et de pitié ! Qu'on
n'arrache le taly, signe du mariage, un être
ouillé comme moi ne peut plus le porter ; oh ! si
e pouvais le tenir impuissant, mon lâche ravis-
eur, de mes faibles mains je voudrais pouvoir
ui déchirer la poitrine et boire le sang qui jail-
rait de la blessure, lui arracher le ventre, et
ter ses entrailles aux chacals puants et aux
êtes immondes !

LATCHOUMY.

Calmez-vous, de grâce, ne voyez-vous pas que
e roi vous écoute depuis quelques instants, avec
es sages ministres ?

TCHITRANGUY.

Ah! sire, vous m'avez entendue, eh bien! prenez pitié de ma douleur! Non je ne puis pas survivre à mon déshonneur, je ne veux plus conserver ce corps devenu indigne de vous. Comment pourrais-je me montrer devant les autres femmes? je vais m'ôter la vie, puis vous pourrez vivre heureux et tranquille avec votre fils Saranga, et votre heureuse épouse Ratnanguy.

NARINDRA.

O mon épouse chérie, Tchitranguy au beau col de cygne, toi la plus gracieuse des reines, et la plus belle des femmes, toi dont la fraîcheur a vaincu celle du nénuphar, redis à mes ministres pour les convaincre l'infâme attentat dont tu as été la victime.

TCHITRANGUY.

Oh! c'en est trop! Quoi! tu veux que ma langue se souille de nouveau du récit de ces infâmies? tu veux déshonorer une seconde fois ton épouse, en la forçant d'étaler sa honte devant tes ministres, et ce n'est pas assez de ce que tu as vu et entendu ce matin!... Va, laisse moi seule avec mon malheur, va-t'en, et sache que la mort avant peu te débarrassera de ma triste personne.

NARINDRA.

Pourquoi me parles-tu avec colère, que crains-u? Mes ministres sont des hommes justes, et je veux qu'ils connaissent la grandeur du crime pour y proportionner la punition.

TCHITRANGUY.

Ah ! je reconnais bien là les coups de la perde Ratnanguy, elle est capable de tout pour sauver son fils. Allons, soyez tous heureux ! Que Ratnanguy se pare de ses plus beaux atours, que les Bayadères entonnent le chant de la joie et que Saranga, le beau Saranga, hérite du trône et de la gloire de son père, mais que les oiseaux de la mort entonnent leur chant lugubre... Tchitranguy va mourir.

NARINDRA.

Cruelle ! pourquoi me torturer ainsi ?

TCHITRANGUY.

Laisse-moi me percer de ton épée, ô mon cher époux que j'ai tant aimé, laisse-moi me donner la mort avec cette arme que tu as rendue célèbre dans les combats, ce me sera une douce jouissance, à mon heure dernière, de devoir la mort à une chose qui t'a appartenu.

NARINDRA.

O reine incomparable, océan de perfection!

TCHITRANGUY.

O destin misérable !

NARINDRA.

Douce fleur du lotus aimé de Vichnou !

TCHITRANGUY.

O cruelle destinée !

NARINDRA.

Cesse d'implorer la mort, ô ma bien aimée !

TCHITRANGUY.

O terrible vengeance des cieux, et quelle horrible action, commise dans une vie antérieure, a donc pu me valoir un pareil sort!

NARINDRA.

Je te jure que le misérable expiera son crime dans les supplices.

TCHITRANGUY.

Écoute, ô Narindra, avant de me réfugier dans la mort pour purifier ma souillure, je veux te dire une parole qui m'est, je le sens, inspirée par les dieux : pardonne à ton fils, l'espoir de la dynastie lunaire, et laisse-moi, pauvre misé-

ale, supporter seule tout le coup de la des-
ire... je me sauve en mon palais ; c'est dans les
iex qui ont vu l'outrage que je veux expier ma
ıcte.

LATCHOUMY.

la chère princesse !

TCHITRANGUY.

ais-toi, et suis-moi, sans plus tarder. Si tu
'céis pas à mes ordres, je te jure que je te
rape de ma sandale au visage, comme une
mıre et vile fariah.

NARINDRA.

atchoumy, veille sur elle ; tu me réponds de
esours. Eh bien ! fidèles compagnons de mes
raıux et de ma gloire, le crime de l'infâme est-
ssez prouvé, et pensez-vous qu'il puisse
chpper à la juste vengeance que je dois tirer
e i!... Quoi ! vous ne répondez rien ? parlez, je
oıonne, quelle peine a méritée Saranga ?

LE PREMIER MINISTRE

Jıne souillerai ni ma langue, ni ma bouche,
i ta voix en prononçant une condamnation
onre le jeune et innocent Saranga. Tchi-
rauuy est une habile comédienne. Voilà ma
épıse, ô roi qui commandes à la terre.

DEUXIÈME MINISTRE.

N'avez-vous pas vu, ô grand prince, à qui rien ne peut être caché ! que les yeux de Tchitranguy étaient secs malgré ses cris, que les coups qu'elle se frappait au visage ne meurtrissaient pas son beau teint. Non certes je ne souillerai ni ma langue, ni ma bouche, ni ma voix en prononçant une condamnation contre le jeune et beau Saranga, l'honneur de votre race. Tchitranguy est habile dans l'art de déguiser sa pensée et ses sentiments, voilà la vérité.

TROISIÈME MINISTRE.

Nous avons vu là une scène très bien composée par la reine Tchitranguy, et sa vieille Latchoumy, qui parmi toutes les femmes est bien la plus perfide que je connaisse; aussi je ne souillerai ni ma langue, ni ma bouche, ni ma voix en prononçant une condamnation contre le jeune et innocent Saranga, l'honneur de la dynastie lunaire. O roi magnanime, voilà la vérité !

QUATRIÈME MINISTRE.

Je ne crois pas, par Vichnou! qu'il soit possible de pousser l'audace plus loin, et Latchoumy est assurément la plus perverse des femmes, cependant Tchitranguy en est la plus astucieuse; les cou-

ls sont celles qui viennent de fuir nos regards, 'est pour cela que je ne souillerai ni ma langue, ni ma bouche, ni ma voix en prononçant une condamnation contre le beau Saranga, que je trouve innocent du crime épouvantable dont on l'accuse.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE.

Non, je n'aurai pas versé mon sang dans vingt batailles pour la gloire de ta dynastie et la grandeur de ton trône, souverain magnanime, pour ensuite contribuer à faire couler le sang de cette race sacrée de rois qui, depuis deux millions d'années, gouverne ce pays par la permission des dieux ! je ne souillerai donc ni ma langue ni ma bouche, ni ma voix en prononçant une condamnation contre le beau Saranga, que je trouve innocent du crime épouvantable dont on l'accuse.

NARINDRA.

Ainsi vous tous que j'ai toujours vus disposés à soutenir la gloire de ma maison, et à faire triompher la justice, vous m'abandonnez ?

PREMIER MINISTRE.

C'est précisément pour la gloire de ta maison et le triomphe de la justice que je refuse de sauver un coupable d'un innocent.

DEUXIÈME MINISTRE.

Grand roi ! où donc serait la justice dans ton royaume, et la gloire de la dynastie lunaire, si nous n'avions, nous, tes ministres, le courage de résister à ta volonté ?

TROISIÈME MINISTRE.

Ne nous as-tu point fait jurer, quand tu nous as choisis, de ne considérer en toute chose que l'honneur de ton trône, le bonheur de tes sujets et l'amour de la vérité ?

QUATRIÈME MINISTRE.

Qu'il me juge donc, celui qui pourrait croire que je suis coupable de manquer à mon serment, je préfère la mort à une méchante action.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE.

Sublime monarque ! regarde mes yeux, c'est u vieux soldat qui pleure, et qui te supplie d'épar gner à ta race la tache du déshonneur, et à Sa ranga qui est innocent les horreurs du supplic

NARINDRA.

C'est bien, retirez-vous, j'assume sur moi se par devant les dieux la responsabilité de la co damnation. J'ordonne que Saranga ait le p gnet droit et la jambe gauche coupés, et soit

site abandonné dans un lieu désert en pâture aux fauves; telle est la punition que le divin Manou inflige au fils qui a souillé la couche de son père.

(Sort. — Tchitranguy et Latchoumy paraissent sous le portique.)

TCHITRANGUY.

Tu l'as entendu, Latchoumy, nous sommes sauvées, et malgré ses ministres le roi vient de condamner son fils unique au supplice.

LATCHOUMY.

O ma reine aux yeux noirs! doux cygne amoureux, belle entre les belles, votre parole et votre jeune visage ont eu plus de puissance que toutes ces barbes grises; nous pouvons maintenant rentrer en paix dans ton palais et y savourer les délices de la vengeance.

QUATRIÈME PARTIE

Une salle du palais du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

NARINDRA, SARANGA. Saranga est encore chargé de chaînes.

NARINDRA.

Te voilà donc, monstre perfide, mille fois plus impur que les vampires qui rongent les cadavres des morts! Mais, après avoir été frappé par ma justice, fasse le ciel que dans l'autre vie une punition plus terrible encore te soit réservée!

SARANGA.

Mon père...

NARINDRA.

Cesse de me donner ce titre. De même que l'oiseau Ridjeba glisse ses œufs dans le nid d ramier, pour les lui faire couver, un mauva

génie, pour se venger de ma race, parmi tant de héros fameux, a fait naître un chacal.

SARANGA.

Illustre souverain, ne cherchez point la cause de tant de maux, sans doute les dieux ont voulu me faire expier en cette vie de grandes fautes commises dans mes vies antérieures, que leur volonté s'accomplisse... Avez-vous prononcé votre sentence, qu'on l'exécute, je ne me plaindrai pas.

NARINDRA.

C'est trop d'audace! Qu'on l'emmène sur-le-champ! Singapal, dans quelques instants, ira vous porter mes ordres.

SCÈNE II.

NARINDRA, RATNANGUY.

RATNANGUY.

O rois des rois! je me prosterne à vos pieds, agréez l'hommage de mon respect, et prêtez l'oreille à mes plaintes! Eh quoi! ce fils, que tant de prières et de bonnes œuvres ont fini par nous obtenir, vous l'avez condamné à périr d'une mort ignominieuse? Quelle faute avait-il donc commise?

NARINDRA.

O ma chère épouse! modèle de toutes les vertus, sache que l'enfant qui faisait notre joie s'est rendu coupable d'une faute sans précédent dans le monde.

RATNANGUY.

Quelle faute si grave a-t-il donc pu commettre ?

NARINDRA.

Il a souillé la couche paternelle.

RATNANGUY.

Lui, un enfant plus frais et plus pur que les premiers rayons de l'aurore... n'en croyez rien, sire.

Hélas ! je fus longtemps stérile, et mon cœur était triste.

Je me désolais et l'ennui rongeait mon âme.

Un jour la pensée me vint d'implorer Vichnou, et alors l'espérance rentra en moi, et je fus constamment en prières et en pénitence.

Que n'ai-je pas fait pour obtenir ce fils ?

J'ai fait bâtir de superbes temples et de nombreux caravansérails pour les voyageurs, planter des bois sacrés, des bosquets pour servir d'abri aux cultivateurs, j'ai fondé des monastères et fait creuser des puits et d'admirables étangs.

Je m'occupais de tous ces lieux de charité publique, et les voyageurs qui les fréquentaient adressaient pour moi d'ardentes prières au ciel.

Alors Vichnou, Dieu conservateur du monde, daigna jeter sur moi un regard de bonté et exauça mes vœux.

Il me rendit mère d'un fils doué des plus rares qualités. Mon enfant, d'une rare beauté, est bien digne de régner sur cette terre qu'entoure l'Océan.

Dès l'âge le plus tendre il sut posséder tous les arts et toutes les sciences.

Une vaste intelligence, un cœur plein de candeur et d'innocence, un abord plein de charmes, le distinguaient de tous ses compagnons, qu'il surpassait encore en sagesse et en science.

C'était un fils glorieux, puissant dans l'art de combattre, et capable de diriger une armée. Hélas ! un jour que Saranga s'amusait avec son confident Ardjouna (certaines versions lui donnent le nom de Soumanta) à lancer de beaux pigeons dans l'air, celui de mon fils remporta la victoire puis, tout en volant, il descendit sur le faîte du palais de la perfide Tchitranguy.

Mon fils s'empressa d'aller le réclamer chez elle ; ce fut un grand malheur.

Car s'armant de ses beaux bijoux et se parfumant, Tchitranguy vint l'agacer de mille manié-

res et avec art, et l'invite, par des paroles infâmes, à satisfaire à ses désirs criminels.

Alors mon pauvre fils se trouble, sa langue s'embarrasse, et sa bouche vermeille balbutie ces mots :

« — Ah ! si une mère s'éprend de son fils, que restera-t-il de grand et de sacré sur la terre !... Eh quoi! ne vois-tu pas qu'un acte aussi infâme nous poursuivrait pendant mille vies humaines, et que la pluie céleste tomberait sur nous pendant mille migrations sans laver la souillure... Songe, toi qui oses me parler d'amour, à mon père Narindra, ton époux, la gloire de la dynastie lunaire... cesse tes paroles criminelles, et n'est-ce pas inouï qu'un fils ait pu les entendre ? »

Puis-il s'est enfui :

Alors cette femme, ne pouvant assouvir sa passion, poursuivit mon fils dans sa fureur amoureuse, atteignit la ceinture d'or qu'il portait : « Arrête, lui dit-elle, je ne te laisserai point partir. »

En disant ces mots, elle n'a pu que lui arracher la ceinture dans sa fuite précipitée.

L'enfant est venu en pleurant se jeter dans mes bras, et il m'a tout conté.

Je me suis tu à votre retour de la chasse pour ne pas vous causer de mortelles douleurs.

Mais la perfide Tchitranguy, exaspérée de n'avoir pas réussi à l'arrêter, et frémissant de rage, jura de s'en venger, et vint auprès de vous accuser notre pauvre fils du crime audacieux et inouï qu'elle a voulu commettre...

Ah ! sire, comment avez-vous eu le courage de condamner à une mort terrible ce fils, cher objet de nos vœux et de notre tendre amour ; comment avez vous pu permettre que ses membres délicats fussent torturés par d'indignes liens !

Où donc avez-vous trouvé la force d'ordonner à vos bourreaux de le conduire dans la jungle et de lui couper le poignet et la jambe, et de l'abandonner sanglant à la voracité des fauves ?

Vous ne voyez donc pas qu'il y a là une accusation aussi impossible qu'absurde... ce que je vous dis est la vérité, je suis sûre de l'innocence de mon fils, comme je suis sûre que vous allez commettre le plus noir des forfaits en faisant mourir ignominieusement notre enfant.

Eh quoi ! vous ne répondez rien... rien de père, rien d'humain ne tressaille donc en vous ?

NARINDRA.

Crois-tu donc que j'aie agi sans sentir mes entrailles déchirées par la douleur ? Je n'ai con-

damné qu'après une minutieuse enquête, il ne te reste plus, ô mon épouse chérie, qu'à te consoler.

RATNANGUY.

Une mère va perdre son fils, et vous osez lui parler de consolation !

NARINDRA.

Je ne puis revenir sur ma sentence ; un roi qui ne fait pas fleurir la justice égale pour tous dans son royaume est maudit par les dieux, et puis nul ne peut échapper à son destin.

RATNANGUY.

La justice ne consiste pas à punir un innocent sire ; ne voyez-vous pas que la perfide Tchitranguy cherchait depuis longtemps à perdre le fils d'une rivale dont elle est jalouse à l'excès? Elle a tendu un piège à Saranga, et ourdi cette trame odieuse pour le faire périr. Réfléchissez encore, sire, c'est une mère qui vous en conjure, avant de souiller notre race et l'honneur de notre famille.

NARINDRA.

J'ai mûrement refléchi à tout, nul ne peut se soustraire à l'arrêt de Brahma ; quand la vérité a parlé, un roi doit obéir ; j'ai fait taire mon

amour paternel en face de mon devoir, Saranga nourra.

RATNANGUY.

Songe, ô roi impitoyable, ô père que rien n'peut fléchir, au grand nombre de gens qui se sont perdus pour avoir écouté les femmes. Quel est le père qui peut espérer d'être loué dans cet univers pour avoir sacrifié son fils sur la dénonciation d'une femme?... C'est donc là le résultat de nos vœux, de nos invocations, de nos bonnes œuvres, et des pénitences sans nombre que nous avons accomplies, pour obtenir un fils!

NARINDRA.

Oui, nous avons prié longtemps les dieux pour avoir un fils qui pût soutenir l'honneur de notre race et régner sur cette terre; mais qu'y faire, et pourquoi le dieu qui repose dans le sein de la fleur du lotus (Brahma), après nous l'avoir donné, a-t-il permis qu'il se souillât d'un crime aussi abominable! Ah! comprends donc combien je souffre d'être forcé d'exécuter l'arrêt du destin.

RATNANGUY.

Je ne vous force à sacrifier votre enfant.

NARINDRA.

Si un tel forfait devait rester impuni, les dieux détourneraient leur face de cette terre.

RATNANGUY

Le forfait, sire, consiste à immoler son enfant aux caprices et aux mensonges de Tchitranguy.

NARINDRA.

Femme, la douleur t'aveugle, et j'écoute tes paroles injustes, par la pensée qu'une mère ne peut en effet supporter sans perdre la raison une aussi cruelle épreuve.

RATNANGUY.

Ah ! toi que j'ai tant aimé, tu me fais horreur de me parler ainsi.

NARINDRA.

Sache que Vichnou, si la condamnatio était injuste, arrêterait le bras du bourreau plutôt que de permettre qu'une pareille erreu soit commise par un père.

RATNANGUY.

Tu n'as que ce fils, et tu persistes à l'immole Sire, ayez pitié de lui, de moi, de vous-même Considérez que vous terminez ainsi cette long

uite de rois brillants qui ont illustré la race
naire.

NARINDRA.

Femme, ma patience commence à se lasser,
c'est trop discuter la plus équitable des sen-
nces ; oublie ton fils, c'est tout ce que je puis te
re, et que Brahma t'inspire les moyens d'a-
uiser ta douleur.

RATNANGUY.

Ah ! sire, encore une prière, je vous prie d'y
êter l'oreille.

NARINDRA.

Parle vite, les exécuteurs attendent.

RATNANGUY.

Faites-moi l'aumône de la vie de mon fils,
nus partirons tous deux à pied comme des pèle-
ns, et nous irons si loin que tu n'entendras plus
pler de nous, et alors Tchitranguy, la perfide,
sa heureuse, elle régnera sans partage, et elle
pourra se réjouir dans son cœur, en songeant
que sa rivale s'en va par les chemins, deman-
dant le feu et le riz aux portes des chaumières
comme le pandaron ; je veux mon fils, il est à
moi, qu'on me le rende, j'embrasse vos pieds
sacrés.

NARINDRA.

Holà, qu'on accoure!... Femmes, emmenez votre maîtresse dans l'intérieur de son palais.

RATNANGUY, au moment où les femmes l'entraînent.

Monstre barbare, rien ne peut donc t'émouvoir? Aie donc le courage de me faire mourir avec mon fils! Que maudit soit le jour qui t'a vu naître, que maudit soit le jour où tu es venu me chercher dans le palais de mon père, le roi magnanime de Cosala, que maudit soit le jour ou j'entrai vierge dans ta demeure, que maudit soit le jour où je partageai ta couche, que maudit soit le jour où j'ai conçu de toi, que ton âme renaisse pendant mille et mille générations dans le corps de chacals puants, et pour que les effets de ma malédiction s'étendent sur toi, sur Tchitranguy, et sur toute ta race, je me voue aux dieux infernaux!

(Les femmes l'emmènent.)

NARINDRA.

Elle a osé prononcer le serment terrible, et rappeler le malheur sur moi et ma maison, mais un châtiment plus épouvantable encore attein ceux qui n'exécutent pas la loi... serait-c donc en vain que les dieux m'auraient prépos sur cette terre à la garde de la justice?

Allons, pas de faiblesse, Saranga doit mourir.

Prière :

O Vichnou, dieu au doux visage, tu vois ma ouleur et ma misère, ô toi qu'on invoque dans joie et dans le malheur, toi qui conserves sur tte terre la vertu et tout ce qu'il y a de grand de généreux, éclaire-moi, et si Saranga est nocent, ne permets pas qu'un si grand forfait accomplisse, et qu'un père puisse devenir le urreau de son enfant !

CINQUIÈME PARTIE

L'exécution. — Une clairière dans une épaisse forêt.

SCÈNE PREMIÈRE

SINGAPAL.

Holà ! ici, vous autres, Cokoumoukin, dépouille le prince de ses insignes royaux, son diadème, sa robe de drap d'or, ses colliers et sa ceinture enrichie de pierreries, ses perles précieuses et les diamants de ses oreilles, ne lui laisse rien autre que son manteau.

PREMIER BOURREAU.

J'ai déjà dépouillé le prince de tout ce qu'il portait, et j'en ai fait un bon paquet que voici, veuillez le prendre, vos ordres sont exécutés.

SINGAPAL.

O Saranga, héros illustre, plein de douceur et de sagesse, écoutez nos paroles, voyez notre embarras, nous n'osons pas vous tuer.

Fuyez dans la forêt, et conservez vos pré-
ieux jours, nous ferons au roi votre père un
aux rapport sur votre mort... fuyez, prince,
uyez dans la forêt.

SARANGA.

Merci, Singapal, de ta pitié, mais mon triste
ort ne doit point t'attendrir, au point de com-
nettre une grande faute, en désobéissant à mon
ère qui gouverne la terre. Le jour où on n'o-
éirait plus aux rois, l'univers, ce monde, l'O-
éan, les Védas sublimes seraient détruits, les
acrifices n'auraient plus d'efficacité, les prières
e monteraient plus aux cieux. — Allons,
ois calme, du sang-froid, exerce sur moi tes ri-
ueurs, sois sans pitié.

SINGAPAL.

Puisque tu le veux nous exécuterons les or-
res du roi ton père. Allons, Cokoumoukin, et toi,
ouraugoutima, à l'œuvre, et montrez votre ha-
lleté. Renversez le prince par terre, et coupez-
li sans trembler le poignet et la jambe.

COKOUMOUKIN.

Tiens le poignet serré, Couraugoutima, je te
laisse amputer ; examine bien les nerfs et
cupe habilement aux jointures du coude, re-

garde-moi, tiens, d'un seul coup, voilà le genoux coupé.

COKOUMOUKIN.

Et moi, d'un seul coup, voilà le poignet séparé.

SINGAPAL.

Bravos, mes compères, je vous fais mes compliments et voilà deux coups de couteau qui certainement vous feront honneur... Allons de ce pas faire connaître au roi ce qui s'est passé... mais voici ce sublime monarque qui s'avance, cachons-nous dans ces broussailles, nous verrons s'il est content de notre ouvrage.

SARANGA.

Etre suprême qu'on adore dans l'immensité, souverain maître des dieux, toi qui portes les mondes, les mers et l'infini, par le seul effort de ta volonté, vois, je me roule sur la terre dans de terribles douleurs, oh ! apaise ta colère, fais cesser les souffrances que j'endure ! Hélas ! grand Dieu, ne sais-tu pas que je suis innocent, que la perfide Tchitranguy ne m'a accusé que par vengeance? Hélas! daigne ne point prolonger mes tortures, ou bien envoie-moi la mort pour terminer mes maux ?

L'ORACLE.

O mon fils ! c'est vrai, je connais ton innocence, et la perfide Tchitranguy a trompé le roi Narindra ton père, j'admire ton courage et ta résignation, mais cesse de te plaindre, car tes épreuves sont finies, les fautes que tu avais commises dans tes vies antérieures sont expiées, le divin Vichnou te rend tes poignets et ta jambe, lève-toi, et marche, tu n'éprouveras plus de douleur.

SARANGA.

O ciel! je suis guéri, je n'éprouve plus aucun mal! Mais dis-moi, messager de Vichnou, quelles sont donc les grandes fautes commises dans mes vies antérieures que j'ai été obligé d'expier ainsi?

L'ORACLE.

Ecoute, ô mon fils ! je veux bien te renseigner sur ce point :

Sur cette terre qui a l'Océan pour ceinture, et dans la ville de Cossomapour, régnait le puissant roi Tavalam avec sa vertueuse épouse Pouvany, qu'il aimait tendrement, et dont le visage était beau comme la lune. Nidimau et Soumaugan étaient ses deux ministres dignes d'éloges.

Par leurs sages conseils, conformes aux préceptes du grand Manou, le monarque et son peuple vivaient heureux, le règne de Tavalam était glorieux.

Un jour le roi admirant dans Soumaugan l'homme le plus juste et le plus fidèle de son royaume le revêtit de brillants insignes, et lui donna de grandes richesses pour récompenser ses services, il lui décerna en outre le titre de premier ministre et de conseiller du roi.

Le ministre Nidimau, jaloux de la préférence accordée à son collègue, résolut de le perdre par trahison; il gagna par des présents magnifiques et de perfides paroles la dame d'honneur qui était dans l'intimité de la reine Pouvany, et il lui conseilla de cacher les sandales du ministre Soumaugan sous le lit du roi et de la reine.

La perfide Taguymy accepta cette proposition et l'exécuta sans retard.

Quand le roi et la reine, pleins d'amour, se furent unis le soir dans des transports de joie, sur le lit parfumé de fleurs, le roi aperçut les sandales de son ministre Soumaugan, sous le lit. A cette vue, déconcerté, il s'emporte contre Pouvany qui était encore dans le trouble de son amour, et il lui dit que la présence de ces sandales prouve la souillure du lit conjugal; la colère du roi ne peut être apaisée par les

ives protestations et les serments de Pouvany, ous ses efforts sont impuissants à dissiper les oupçons du roi et à lui prouver son innoence. Tavalam, sans revenir de son erreur, fi ouper la tête à sa femme, ensuite il livra le dèle Soumaugan aux bourreaux, qui reçurent ordre de le conduire dans la jungle, et de l'y bandonner en pâture aux fauves, après lui voir coupé le poignet et la jambe, ce qui fut xécuté.

Or, sache, mon fils ! que de là sont venus tous s maux que tu supportes aujourd'hui.

Apprends, en effet, que Soumaugan à sa mort assa dans le corps de Narindra ton père, et que perfide Nidimau passa dans le tien. La belle 'ouvany dans celui de Ratnanguy, ta mère ; infâme Taguymy dans celui de la cruelle 'chitranguy.

Les pigeons que tu as lancés figurent les ndales cachées sous le lit.

Ainsi tu vois, mon cher Saranga, la cause des rribles épreuves dont tu es la victime, tu comends les motifs de ton amputation et des morlles douleurs dont Tchitranguy a été le funeste teur; maintenant les crimes que tu avais comis sous le nom de Nidimau sont réparés, puisl'étant innocent tu as enduré aujourd'hui les êmes tortures que si tu eusses été coupable, tu

vas pouvoir maintenant mener une vie heureuse et honorée sur la terre,et tu obtiendras sûrement le bonheur suprême dans l'autre vie.

SARANGA.

Sois béni, ô Vichnou, dieu sublime qui conserves la nature entière,sois béni pour avoir fait cesser mes douleurs, et, pour reconnaître tes bienfaits, je ne retournerai plus vivre dans ce monde trompeur et méchant, je fais le serment de me vouer à ton culte dans le plus profond des forêts, et de vivre jusqu'à mon heure dernière dans la contemplation de tes perfections !

NARINDRA, paraissant.

Pardonne, ô mon fils! à ton père qui fut sans le vouloir l'exécuteur des terribles arrêts du destin !

SARANGA.

Vous l'avez entendu, ô mon père! nous avons tous expié les crimes que nous avions commis dans une autre existence, nul ne doit murmurer contre les desseins éternels de Brahma !

NARINDRA.

Et maintenant hâte-toi, ô mon fils ! de revenir dans mon palais, y occuper la place qui t'est

lue, viens rassurer ta mère qui se meurt de douleur !

RATNANGUY.

O mon doux Saranga ! réjouis-toi, je t'avais uivi jusqu'au lieu du supplice pour venir te porer secours, et j'ai tout entendu.

NARINDRA.

Rentrons vite au palais, il est une autre œuvre de justice à accomplir.

SARANGA.

Vous avez entendu, mon père, je ne quitterai lus cette forêt, où je me suis consacré au culte e Vichnou.

NARINDRA.

C'est vrai, mon fils, je ne chercherai pas à te étourner de ton vœu, malheur à celui qui lutte vec les dieux, mais c'est la fin de la dynastie inaire.

RATNANGUY.

C'est la punition que tu as méritée en conamnant au supplice ton fils innocent.

NARINDRA.

C'est vrai, mais il faut que tout le monde aurd'hui reçoive le châtiment de ses crimes. olà, Singapal !

SINGAPAL.

Sire, me voici.

NARINDRA.

Rassemble tes hommes, empare-toi de la perfide Tchitranguy, attache-la sur un bûcher arrosé de beurre liquide, et qu'une épaisse fumée s'élève dans les airs avant même que je sois rentré dans mon palais.

SINGAPAL.

J'ai compris, voici : mes hommes vont construire le bûcher, nous y attacherons la perfide Tchitranguy et la fumée s'élèvera dans les airs avant que tu sois parvenu sur le seuil de ton palais.

DEUXIÈME PARTIE

E PAYS DU HATSCHISCH. ROZAH-ELLORA

DEUXIÈME PARTIE

LE PAYS DU HATSCHISCH. ROZAH-ELLORA

lœurs et caractère général des indigènes. — L'hospitalité d'un rajah. — Amoubagar. — Rozah-Ellora. — Hounils du Godavéry. — Le bayadères pendant le hatschisch. — Danse de l'amour. Une nuit dans les jungles.

La fin de la tragédie de Saranga fut accueillie ar la foule d'Indous de tout âge, de toute caste, t de toute condition qui composaient l'assistance, vec les marques de la plus vive approbation. l était facile de lire, sur leurs visages expressifs t mobiles, les diverses impressions que le jeu es acteurs avait excitées en eux, et sans la pré-ence du rajah, ils eussent, avec cette exagération es sensations qui est la caractéristique des euples de l'Orient, couvert des plus grossières ıjures les femmes qui jouaient les rôles de atchoumy et de Tchitranguy, et il n'eût pas ıllu beaucoup les pousser pour leur faire mettre es bourreaux en pièces... Quant à la vertu du

jeune Saranga, elle était universellement admirée... mais tout cela dura bien cinq minutes, et avec une mobilité d'impressions qui étonne au plus haut point l'Européen qui observe ces peuples pour la première fois, les appréciations les plus contradictoires et les plus bizarres circulèrent bientôt dans la foule.

En effet, après la danse des bayadères, danse purement religieuse qui suivit la représentation de la tragédie, le rajah ayant annoncé que des distributions de riz, de fruits et de callou allaient être faites au dehors, il donna l'ordre de faire évacuer la cour du palais; je me mêlai aux divers groupes qui allaient profiter de sa munificence pour faire mon profit des pittoresques conversations que je n'allais pas manquer d'entendre.

En moins de dix minutes, quelques verres de callou aidant, la plupart des assistants des deux sexes se livrèrent aux plaisanteries les plus grossières, tirées de la pièce même qu'ils venaient d'entendre.

— Tchitranguy n'aurait pas eu la peine de m'arracher ma ceinture, disait l'un.

— Je l'aurais moi-même déposée au pied du lit de fleurs, où elle m'eût convié aux travaux amoureux.

— A-t-on jamais vu un garçon plus niais que

[illegible] de l'Alsace [illegible]

[illegible] Supposez que cela soit universellement [illegible] pour cela dans mon cœur [illegible] avec une mobilité d'hommes [illegible] plus haut point l'Europe qui observe [illegible] peuples pour la première fois, les apprécie [illegible] les plus contradictoires et les plus bizarres [illegible] cancans [illegible] dans la haute.

Ainsi, [illegible] dans des [illegible] [illegible] [illegible]

La salle d'adoption de Pandya rajah (Page 162).

Saranga ? articulait un troisième, il dédaigne ne belle femme qui lui tend les bras, et il se lisse couper le poignet et la jambe au lieu de enfuir dans la forêt.

Et tout cela était accueilli par les rires approtifs de la foule.

— Je vais vous dire la vérité de tout ceci, fit des assistants, qui avait écouté en silence les olibets de tous ses camarades : sa vertu est rtainement une chose des plus louables, mais est si difficile de rencontrer la chasteté, la stice, la franchise et le courage sur la terre, 'on est obligé, *pour n'en pas perdre l'odeur* (j traduis textuellement) de fabriquer des pièces théâtre où l'on fait manœuvrer des gens qui nt jamais existé, et à qui on prête des vertus q'ils n'ont jamais eues. De cette façon les mmes conservent l'illusion du bien, dont sans a ils n'auraient pas la moindre idée, car ils ne rencontrent qu'au théâtre.

En Europe nous eussions eu au moins la deur de prendre ces réflexions pour un paradxe ; toute l'assistance indoue fut sérieusement vis que ces sages paroles terminaient le débat ne façon fort satisfaisante, que la vertu devait e en effet reléguée au théâtre, et que nul tait tenu de lui rendre un culte au-dessus de s forces.

Ce qui faisait surtout attaquer Saranga unanimement par toute l'assistance, c'était sa franchise chevaleresque.

— Pourquoi, disait-on, s'il ne voulait pas souiller le lit paternel, ne pas amuser Tchitranguy par des mensonges, feindre de partager ses ardeurs, mais en remettre la satisfaction à un autre moment, et prévenir Narindra qui, en se cachant, aurait pu surprendre sa femme infidèle, et Saranga se fût ainsi sauvé? A quoi lui ont servi ses grands sentiments?

Tout cela est de la morale courante dans l'Inde; la dissimulation et la duplicité doivent être placées au premier rang des vices des Indous. Lire dans la pensée, croire à la parole de qui vous parle, est dans l'Inde chose plus impossible que partout ailleurs, et fou qui se fierait à leurs promesses, à leurs serments les plus solennels; chaque fois que leur intérêt est en jeu les Indous mentent, même pour les choses en apparence les moins importantes, tellement ils ont l'habitude de ne jamais dire la vérité.

Mentir, en tout et pour tout, est du reste un des traits les plus distinctifs du caractère de tous les peuples de l'Orient.

Pour la plupart de ces peuples, et surtout pour les Indous, cela doit venir de l'état dans lequel ils ont toujours vécu. Soumis dès la très haute

ıtiquité à des maîtres qui avaient recours à ›utes sortes d'artifices pour les opprimer et les :xer de mille manières, les timides Indous ne ouvèrent d'autres expédients, afin d'en atténuer s effets, que celui d'opposer la ruse à la force, dissimulation à la fourberie, et l'usage prongé de ces armes du faible quand il veut résisr à l'oppression, a fini par devenir chez les ıdous une habitude insurmontable.

Puisque je me trouve tout naturellement porté ır ce sujet, je vais achever d'esquisser à grands aits un portrait du caractère et du tempérament ès Indous. Leur fausseté n'a d'égal que leur éfaut de probité, une propension presque invinble au vol se fait remarquer parmi eux, chaque is qu'ils trouvent l'occasion de commettre un rcin sans être surpris.

Pour eux, je le répète, il n'y a ni vices, ni ertus, tout est subordonné à leur intérêt pernnel.

Tout cela commence dès le bas âge, et la preière faute en revient à qui ne sait pas les élever.

L'affection envers les parents, ce premier nneau de toute chaîne sociale, n'exerce qu'un ès faible empire sur les enfants, et les signes attachement et de respect qu'ils font paraître en ublic à leur égard ne sont que de pure conveance, et ne partent nullement du cœur.

Les enfants encore en bas âge ne sont soumis à leur père que quand celui-ci a la force de les châtier ; quant à leur mère, d'ordinaire douce, timide, et faible comme toutes les femmes indoues, ils l'accablent d'invectives et d'injures grossières à toute occasion, ils vont même jusqu'à la frapper, si elle ne cède pas à leurs caprices.

Parvenus à l'adolescence, ils ne respectent pas le père lui-même, et il arrive le plus communément qu'il est forcé de céder aux exigences de ses fils qui s'établissent en maîtres à la maison.

Nulle part cependant, les parents ne montrent plus d'amitié pour leurs enfants que ne le font les Indous, mais cette excessive affection, par cela même, dégénère en faiblesse.

Si les enfants font bien, ils les louent outre mesure ; s'ils font mal, on est habile à leur trouver des excuses, et la plus complète mollesse préside toujours aux corrections qu'on leur inflige, quand leur indocilité et leurs vices naissants exigeraient au contraire une main de fer.

A force de remontrances timides qui comme de juste ne servent à rien, on finit par les abandonner à leurs mauvais penchants.

Quant à la culture morale, il n'est pas rare de voir des enfants des deux sexes se livrer à de

›récoces accouplements dès l'âge de sept à huit ıns.

Leurs sens sont excités de bonne heure par les liscours licencieux qu'ils entendent sans cesse; es chansons obscènes qu'on se plaît à leur ensei- ;ner dès qu'ils commencent à bégayer, les repré- entations théâtrales de la plus grande indécence ıuxquelles on les habitue, représentations pen- lant lesquelles il n'est pas rare de voir les acteurs ıccomplir publiquement l'œuvre de la généra- ion, les expressions ordurières qu'on leur pprend et qu'on leur fait répéter comme des entillesses, telles sont les bases de la première ducation qu'ils reçoivent.

A mesure qu'ils avancent en âge, il est inutile e dire qu'une aussi belle culture porte ses fruits, t ce qu'ils voient et entendent dans l'adoles- ence n'est pas fait pour corriger les vices de éducation première.

La plupart des institutions civiles et religieuses e l'Inde ne paraissent en effet inventées que our allumer et entretenir le feu des passions moureuses, l'histoire de leurs dieux, remplie es anecdotes les plus piquantes et les plus contre ature, à ce point que celle de l'Olympe grec en evient morale, la multiplicité des fêtes qui ccasionnent au moins trois et souvent quatre ›urs de chômage par semaine, les allégories

religieuses qui sont représentées dans les temples, les danses de bayadères, les sculptures religieuses et autres qui ne représentent leurs dieux et leurs héros que dans des postures amoureuses, les sakty-poudja ou fêtes de la fécondation universelle, pendant lesquelles tout est permis, l'usage de toutes les viandes, de toutes les liqueurs et de toutes les femmes; ces dernières doivent, en effet, en l'honneur de la fécondité de la nature, se prostituer au moins une fois à tous ceux qui les demandent, à l'époque des sakty-poudja.

C'est ainsi que les Assyriennes devaient s'offrir une fois l'an aux voyageurs, sur les marches du temple de la déesse Mylitta.

Il faut ajouter à cela le nombre incalculable de veuves, de matrones, et de bayadères sur le retour, qui tiennent boutique d'amour, et offrent à tout venant de belles filles parfumées au safran, et les cheveux tressés avec des fleurs, que l'on a gorgées d'avance de hatschisch, et qui se livrent à vous au milieu des transports de leurs sens exaltés jusqu'à la folie, et l'on reconnaîtra que tout semble combiné dans ces contrées brûlantes pour enflammer l'imagination des habitants, et les pousser avec excès vers les plaisirs des sens.

La loi et la coutume ont beau faire un devoir aux parents de marier leurs enfants jeunes, cela

sert qu'à une chose : les pousser plus tôt vers
us des jouissances physiques.

u bout de quelques mois, le mari ne s'oc-
ue qu'à satisfaire ses goûts indépendants, et
emme, qu'à s'entourer secrètement de deux
rois jeunes amants, qui ne sont nullement
ux les uns des autres, pourvu que rien ne se
e en public. Que des deux côtés toutes les
autions soient prises pour n'être point vu,
importe que cela soit de notoriété publique,
eslehors sont sauvegardés, c'est tout ce que la
été indoue demande.

viens de dire qu'une foule de veuves fai-
t le métier de matrone, il ne saurait en être
ement : le mariage des veuves étant abso-
nt interdit par la religion et la caste, il s'en-
que les jeunes ne sont que plus faciles à céder
séductions auxquelles elles sont en butte.
ose extraordinaire, la faute d'une veuve est
dérée dans les mœurs comme peut-être
grave que celle de la femme mariée. Aussi
unes veuves redoutent-elles par-dessus tout
vulgation de leurs amours. Lorsque les re-
s qu'elles entretiennent ne sont point fé-
s, elles n'ont rien à redouter de la mali-
publique, qui s'accommode très bien de tout
je viens de le dire, pourvu que les appa-
s soient sauvées ; mais si par malheur elles

deviennent enceintes, alors sans scrupule, sans remords, elles ont recours à l'avortement.

Il n'en est aucune qui ne connaisse les drogues propres à se le procurer, et cette odieuse action est, aux yeux des Indous, une chose absolument sans conséquence ; selon eux la destruction d'un être qui n'a point encore vu le jour, est de moindre importance que le déshonneur d'une femme. Néanmoins une foule de ces malheureuses ne restent pas impunies, il en est un grand nombre qui succombent à la violence des remèdes.

Là est le seul châtiment qu'elles aient à craindre même dans les pays qui sont sous la domination anglaise ou française ; il est impossible aux magistrats d'arriver à connaître ces crimes et par conséquent d'en poursuivre les auteurs, tellement ces derniers sont protégés par le préjugé universel de la société et de la caste.

Quand j'étais chef du parquet à Pondichéry, il m'arrivait souvent de recevoir des dénonciations anonymes contre telle ou telle jeune veuve et même contre des jeunes filles dont on me signalait toutes les circonstances de temps et de lieu où s'était accompli l'avortement. Eh bien, il ne m'est jamais arrivé de pouvoir procéder à la manifestation de la vérité.

J'étais arrêté dès les premiers pas de l'instr-

in : d'abord impossibilité absolue de retrouver a moindre trace du délit, pas un indigène, nme celui qui en secret avait lancé la dénon-ciation, n'aurait osé déposer contre la prévenue. Le chef du village, la police indigène du district, où les habitants auraient assisté à l'avortement, qu pas un seul ne consentirait à l'avouer. Quant à la visite de l'inculpée, c'est une chose à aquelle il ne faut pas songer dans l'Inde, jamais un femme, et qu'on note bien ceci, même une prostituée, ne consentira à se laisser visiter par un médecin européen ou natif.

Je me souviens qu'un matin un Indou pénètre dans mon cabinet avec sa fille âgée d'environ quinze ans; il me raconte que cette dernière avait été violée le matin même par un habitant de son aldée qu'il me désigne, et il dépose au parquet es linges ensanglantés de la jeune fille.

Je fais comparaître séance tenante l'habitant de aldée qui me répond que l'accusation est une pure calomnie, et n'a d'autre objet que de le forcer à donner une grosse somme d'argent à a fille.

Dans ces circonstances je proposai aux deux parties de se laisser visiter par un médecin du service de santé ; l'accusé y consentit séance tenante ; quant à la jeune fille, à ma proposition elle poussa de grands cris et prit la fuite.

Il me fut donc impossible de poursuivre, ne pouvant parvenir à établir un commencement de preuves.

Il était fort probable qu'il n'y avait là qu'une simple tentative de chantage, toutes les circonstances de la cause tendaient à le démontrer.

Le prétendu viol n'avait pas eu de témoin, on n'avait pu me citer une seule personne ayant entendu le moindre cri, de plus les Indous ont peu l'habitude quand cela arrive à leurs filles d'aller conter la chose aux magistrats européens. tout homme de bonne caste croirait, en agissant ainsi, déshonorer doublement sa fille. D'ordinaire cela reste une affaire entre les chefs d castes qui s'arrangent pour étouffer la chose pa un mariage, quand l'agresseur et la victime son de la même caste, et par des dommages-intérêt assez forts quoique proportionnés aux situation respectives, quand cette solution n'est pas possible.

Quand les jeunes veuves ne parviennent p à cacher leur état, elles annoncent dans le publ qu'elles se proposent d'aller faire un pèlerina à Kassy, lieu de dévotion très estimé des Indou et après s'être choisi une compagne discrè qu'elles ont mise dans la confidence, elles mettent en route, mais le prétendu pèlerina s'arrête dans quelque lieu voisin, chez une p

nte ou une amie qui leur facilite le moyen de vre cachées jusqu'à ce qu'elles soient débarssées de leur fardeau. Ce fruit de leur dérègement est remis à quelque personne qui veut en s'en charger, et elles retournent dans leur famille.

Outre ces sources de corruption communes à tutes les castes, il en existe encore un grand nmbre d'autres plus particulières aux brahmes. Plusieurs d'entre eux possèdent des livres, sortes de codes de l'orgie et de la débauche, où les pratiques de la luxure sont enseignées par principe et avec méthode. L'art de varier les plisirs sensuels, la composition des breuvages propres à enflammer le sang, ou à faire renaître la vigueur épuisée, sont aussi les matières qu'on y voit traitées.

Ils contiennent encore des recettes de philtres qui ont la vertu d'inspirer l'amour. Les courtisanes du pays y ont souvent recours pour exalter et énerver les sens des vieux libertins, qui fréquentent leurs demeures. Tout commerce avec une courtisane ou des femmes non mariées n'est pour les brahmes rien de contraire à la morale, tout ce qui touche à la satisfaction des sens étant regardé par eux comme une chose naturelle, et ils ne se cachent pas pour avouer que les bayadères, prêtresses et danseuses des

temples, n'ont été créées à l'origine que pour fournir aux brahmes-prêtres un sérail de choix... On entend souvent sortir de leurs bouches ce dicton qui leur est familier :

Viachy daroussanam pouniam papa nachanam.

« Le commerce avec une bayadère est une vertu qui purifie de toutes les fautes. »

Pour les brahmes le mariage n'est qu'un moyen d'avoir des héritiers directs et de leur sang, à part cela ils n'ont pas cette jalousie féroce qu'on a coutume de prêter aux Orientaux, et l'adultère n'est point sévèrement puni, chez la femme, cela s'entend, car le mari a parfaitement le droit d'entretenir des concubines même dans sa maison.

Si l'adultère est secret, ils ne s'en occupent guère, c'est la publicité seule qui les inquiète, et dans ce cas les maris sont les premiers à contredire les bruits qui circulent sur l'honneur de leurs moitiés afin de prévenir les suites d'un éclat.

Cependant le déshonneur, qui est toujours la conséquence des fautes de ce genre, quand elles sont rendues publiques, et qui rejaillit non seulement sur les maris des coupables, mais encore sur toute la famille, sert de frein à un grand nombre, et leur impose une retenue qui n'est ni de leurs mœurs, ni de leur tempérament.

Il est un fait d'absolue vérité, c'est que toute emme indoue, quels que soient son âge, sa caste, a situation de fortune, se donnera au premier omme qui lui plaira, indigène ou européen, et lutôt encore à l'Européen, pourvu qu'elle soit x minutes seule avec lui, et assurée de n'être is vue.

J'entends d'ici les touristes des paquebots et s bons voyageurs qui prétendent connaître nde parce qu'ils l'ont traversée à la vapeur, lon leur louable habitude, m'accuser d'exagé-tion, d'invention même parce que je signale s traits de mœurs qu'ils n'ont pas été à même relever.

Il est même de mode pour tout voyageur qui touché par hasard à un coin quelconque de nde, et qui fait la relation de ce qu'il a aperçu c une vitesse de *douze milles à l'heure*, de iter mes récits de voyages et mes études d'*œu-s romanesques*.

A toutes ces plaisanteries de touristes qui se ient les uns les autres, je n'ai qu'une chose à ondre. J'ai occupé successivement dans l'Inde les fonctions de juge, juge d'instruction, conseiller à la Cour, chef du parquet de Pondi-chry, et président du tribunal de Chandernagor. Eh bien, je demande à tout esprit non prévenu, à tout lecteur impartial, s'il est possible

à des voyageurs qui ne font que traverser le pays avec plus ou moins de hâte, à des voyageurs qui ignorent la langue des gens qu'ils visitent, qui ne comprennent rien à leurs mœurs, à leurs croyances, au symbolisme de leurs cérémonies, qui sur toutes ces choses sont réduits à se fier à des cicerone tous pariahs, c'est-à-dire appartenant à une race que tous les Indous repoussent de leurs demeures comme impurs, à des voyageurs en un mot que tout concourt à égarer et à tromper, de venir traiter d'œuvres d'imagination pure les écrits d'un homme qui, pendant de longues années, a été mêlé, par ses fonctions à la vie intime et religieuse des Indous, qui leur a rendu la justice avec le code des lois de Manou pour toutes les affaires de caste, qui parlait leur langue et qui pouvait pénétrer à toute heure du jour et de la nuit dans les demeures indoues impitoyablement fermées à tout autre Européen qu'un magistrat, fût-ce même le gouverneur de la colonie. Tel est le respect des Indous pour la justice, que les portières des gynécées et les barrières des harems s'écartent devant le Pundib-Saëb ou seigneur de la justice, c'est sous cette appellation que les Indous désignent tous les magistrats.

Un trait va marquer cette influence du magistrat dans l'Inde, il est bien connu de tous

:eux de mes collègues qui se trouvaient à Pon-
lichéry en 1865, et notamment de M. Aubenas,
notre procureur général.

Un jeune magistrat nous arrive un jour. Au
bout de quelque temps de séjour, il donne cer-
ains signes d'exaltation singulière qui nous
rouvent à tous qu'il n'avait pas la tête assez so-
de pour le climat; il fallut enfin l'embarquer
n congé de santé.

Voici ce qu'il avait fait :

Chassant aux environs du lac Oussandou, il
:ait entré dans une demeure indigène où tout
: monde s'était mis à ses ordres en s'inclinant
evant lui. Avisant le chef de la maison, qui
ait couché en proie à une légère indisposition,
s'était écrié, les yeux hagards : Cet homme a
peste, il va la donner à tout le village, il
ut l'enterrer de suite pour arrêter le fléau.

Les parents s'étaient mis en devoir d'obéir,
fosse était creusée et le malade couché dans
fond allait être recouvert de terre, quand par
bnheur un autre magistrat, qui chassait au
ême lieu, inquiet de ne plus voir son jeune
llègue, se mit à sa recherche et arriva à temps
pur empêcher l'exécution du dernier acte du
came.

Si un de ces bons touristes qui voient tout,
epliquent tout, s'avisait, dans un accès de

fièvre chaude, de vouloir faire exécuter un pareil ordre, il se ferait couper la gorge et jeter dans la jungle.

Il est donc plus que naïf de se demander : Qui a mieux vu, qui doit être plutôt cru, du magistrat à qui ses fonctions donnent un pareil prestige, du magistrat qui vit constamment avec l'Indou, est le confident de ses affaires de caste les plus délicates, parle sa langue, est reçu dans son gynécée, ou du voyageur qui parle d'un pays, l'Inde, qui, comme la sensitive qui se replie sur elle-même, se ferme devant le pied de l'étranger qui le foule.

Ce qui irrite messieurs les touristes, c'est qu'ils ne rencontrent pas ce que nous avons vu, décrit, *révélé* sur l'Inde, c'est le contraire qui serait étonnant !

Comment, voilà un pays dont lord Bentik a dit : « Le résultat de mes observations, pendant ma résidence dans l'Inde, est qu'en général les Européens, malgré un long séjour, ne savent rien ou du moins peu de chose des coutumes et des mœurs des Indous. Nous connaissons tous à la vérité quelques traits saillants, quelques particularités remarquables que chacun peut saisir en passant, mais nous manquons de documents exacts sur leur manière de penser, leurs cérémonies et leurs habitudes domestiques, enfin

ır ce qui constitue la véritable physionomie 'un peuple.

« Nous entendons très imparfaitement leur ıngage, peut-être le nôtre leur est-il plus fa-ıilier, mais leur instruction sur ce point n'est as assez étendue pour qu'ils puissent exprimer ;s idées que les mots isolés des langues euro-éennes dont ils font habituellement usage ne :présentent que difficilement.

« Nous n'avons et nous ne pouvons avoir ıcun commerce suivi avec les naturels, nous ı: les voyons point *chez eux*, au *sein de leurs ymilles,* la chaleur nous force de vivre confinés ıns nos demeures : ne pouvant pourvoir à nos l:soins, ni conduire nos affaires par nous-mêmes. ı qui établirait entre nous et les indigènes des l.isons plus fréquentes, nous sommes obligés de ;arger d'autres personnes de ces soins et nous smmes par le fait étrangers dans le pays. »

... Et vous voulez, messieurs, après six mois c courses en paquebots, sur les côtes, en che-r.n de fer dans l'intérieur, avec quelques-unes cs excursions obligées aux ruines célèbres, rieux connaître l'Inde que lord Bentik qui l'a guvernée dix ans sans la comprendre !..... dix as pour constater que l'Inde est un livre fermé, qe bien peu ont eu les loisirs et la patience de feilleter... et vous vous permettez de traiter de

romans les œuvres de ceux qui ont vécu de longues années dans cette intimité des Indous que le gouverneur général nous montre si difficile à conquérir !..... Ne voyez-vous donc pas que c'est moi au contraire qui ai le droit de vous dire avec mille bonnes raisons que vos livres écrits à la course sur l'Inde, ne sont même pas des romans, car le roman, sous une forme de convention, doit au fond donner la réalité des mœurs, mais d'ineptes et ridicules élucubrations qui s'appliqueraient tout aussi bien à la Patagonie qu'à l'Indoustan.

En reprenant le fil de mon récit, j'affirme de nouveau que la femme indoue est une femme passionnée à l'excès, que l'éducation qu'elle reçoit n'est pas faite pour calmer son tempérament, et que plus elle est séquestrée, plus elle appartient à une caste élevée qui ne lui permet point de sortir seule, et plus elle a un goût prononcé pour l'Européen,..... c'est l'éternelle histoire du fruit défendu.

Seulement je dois prévenir les touristes naïfs, qu'il ne leur suffira pas pour exciter une passion indoue, d'étaler leurs personnes pendant quelques jours dans une ville quelconque de l'Inde. Cela ne leur arrivera pas plus que cela ne leur arrive en Europe. Pour cesser d'être un objet de crainte, l'étranger doit habiter une ville,

installer complètement, s'indianiser pour
i dire, conquérir droit de cité auprès des
gènes. Alors seulement, si le hasard le fait
nguer par une femme de l'Inde, il saura ce
c'est qu'une passion indoue, et ce que sont
femmes nées entre le tropique et l'équa-
.

est étrange de voir quelles ressources et
le fertilité d'expédients déploient ces fem-
e si parfaitement renfermées et surveillées
ucuns de leurs actes, même les plus indif-
ts, ne peuvent passer inaperçus, pour arri-
ependant à satisfaire un de leurs caprices,
amour tel qu'on le conçoit dans nos bru-
ses contrées n'a rien de commun avec le
ment qu'éprouve la belle et brune fille de
ent.

inze jours, quand elle peut posséder son
t à satiété, deux ou trois mois au plus,
d les difficultés ne permettent de le voir
de rares intervalles, telle est la durée d'une
on indigène..... Quinze jours ! un peu
que la vie d'une rose épanouie, et le démon
auté et d'ardeurs inassouvies, qui a versé
dans vos veines, qui vous a pris toute
âme dans un baiser,.....vous quitte, une
uit, parfumée, souriante, ivre encore de
s partagés....., et vous ne la revoyez plus.

Vous n'avez été qu'un nuage dans son ciel bleu, un souffle dans sa chevelure embaumée, une curiosité dans sa vie, et elle vous a à peine quitté que déjà vous êtes oublié. Ah! sirène au doux langage, belle fille aux flancs polis comme l'ivoire, à la taille souple et large qu'aucun corset n'est venu étrangler, à la poitrine aussi ferme que les fruits de tes manguiers, ah! voleuse d'amour, comme tu sais aimer avec ivresse. quelle ardeur dans tes soupirs, puis quand tu as vaincu, assouvi ton amant, puis quand il ne voit plus que toi sous ce ciel de Dieu, tu le brises ainsi que fait un enfant d'un jouet qui plus ne l'amuse.

Dix fois, vingt fois, je t'ai vue, aussi folle d'amour, aussi légère et aussi cruelle.

Parmi toutes les aventures dans lesquelles tu t'es complu à ravir le cœur des jeunes hommes des pays du Nord, il en est une que je conterai, celle de Nourmah la musulmane, car nul autre ne peut mieux faire connaître ce qu'est cette bacchante aux yeux de velours, cette fure au regard de vierge, mélange de sauvagerie et de douceur, qui s'appelle la femme de l'Inde.

Elle mérite une place spéciale que je lui consacrerai bientôt.

Je m'aperçois à temps de la longue éco

sonnière que le vagabondage des idées vient
ne faire faire, et j'achève à grands traits
uisse du caractère et du tempérament des
ous que j'ai commencée.

bus les Indous et surtout les brahmes sont
e rare dépravation, mais les vices contre na-
sont très rares chez eux, et l'on chercherait
ement, dans l'Inde entière, de ces maisons
euses élevées en l'honneur du vice sémi-
, que les gouvernements chinois et japonais
ent chez eux.

J i entendu dire que les musulmans s'y
onaient en cachette, mais je ne crois pas, à
ontre de leurs confrères de l'Europe et de
pte, qu'un seul osât l'avouer.

L facilité qu'ont les Indous de satisfaire
passions par l'union naturelle des sexes,
un pays où les femmes de bonne volonté
dent, car il n'en est guère qui soient capa-
l'un refus pour peu que l'amant leur plaise,
ar ainsi dire complètement exclu des
ers le détestable penchant si fort en hon-
en Arabie.

Ntrairement à ce qu'ont prétendu certains
eurs, les brahmes repoussent avec une
ation qui n'est point feinte, l'imputation
pareil vice. On ne saurait nier que par
ducation, la manière de vivre, cette caste

ne soit fort au-dessus du commun des Indous, qu'elle ne considère du reste que comme des êtres à peine dignes de la servir.

Elevé dans l'idée que tout lui est dû, et qu'il ne doit rien à personne, le brahme se conforme à ce principe dans toutes les circonstances de la vie.

Il sacrifierait sans hésiter l'intérêt public à ses propres intérêts, et il est le premier entre toutes les castes qui se soit, moyennant de grosses rétributions, mis au service des Anglais, qui profitent de son influence et de sa corruption.

Rien ne coûte à un brahme, ingratitude, trahison, pour accroître son bien-être, il considère comme un privilège de naissance de tenir ses inférieurs à distance, de les mépriser, et d'avoir dans ses rapports avec eux le moindre sentiment de reconnaissance, de commisération, de sensibilité.

Il ne se montre jamais charitable qu'avec les gens de sa caste, et le mépris dans lequel il tient tous les autres Indous n'est que la conséquence de l'éducation qu'il a reçue.

On peut voir en lisant les *slocas* suivants quel place Manou, le législateur vénéré, assigne au brahme dans le monde :

« La naissance du brahme est l'incarnation éternelle de la justice ; car le brahme est n

l'exécution de la justice, il est destiné à ntifier avec Brahma.

*
* *

Le brahme en venant au monde est placé remier rang sur cette terre ; souverain sei- r de tous les êtres, il doit veiller à la con- ation du trésor des lois civiles et religieu-

*
* *

«Tout ce que ce monde renferme est la pro- iété du brahme ; par sa primogéniture, et a naissance éminente, il a droit à tout ce iste.

*
* *

«Le brahme ne mange que sa propre nour- u, ne porte que ses propres vêtements, ne ne que son avoir ; c'est par la générosité du alne que les autres hommes jouissent des en de ce monde, car tous les biens de ce monde ptiennent aux brahmes. »

Il est certain que de pareilles prescriptions ne ont pas faites pour diminuer l'orgueil des rahmes. Maîtres et seigneurs des créatures est n om qu'on leur donne fréquemment dans Inde. On ne saurait nier qu'une pareille situa-

tion les a fort maintenus au-dessus des autres Indous, comme pureté de type, beauté de race, et distinction des manières.

Il est aisé de reconnaître un brahme entre tous les Indous : d'abord il est presque blanc, la plupart sont beaucoup moins bronzés que les Portugais, puis il a je ne sais quoi de plus dégagé, de plus libre dans le maintien sans qu'il paraisse y mettre la moindre affectation. Son ton et ses manières démontrent assez qu'il sent la supériorité que lui donnent sa naissance, son rang et son éducation.

Les brahmes se distinguent aussi par leur manière de s'énoncer et de converser. Leur langage, dépourvu de ces expressions basses et triviales, connues parmi les autres tribus, est généralement plus concis, plus pur, plus élégant et plus enrichi de sanscrit, ils ont même des tours de phrases choisis dont les autres castes n'oseraient se servir.

Leur conversation est entremêlée de sentences proverbiales et allégoriques d'une grande précision ; comme leurs expressions sont abondantes et fort variées, il arrive souvent que quoique connaissant leur langue, on ne comprend qu'avec beaucoup de peine une conversation qu'ils soutiennent entre eux, surtout s'ils font quelque effort pour ne pas être saisis d

ers auditeurs. Ils emploient en conversant
tlans leurs lettres mille formules flatteuses et
ies, dont ils savent user à propos mais avec
ès.

Leurs compliments sont toujours outrés et hy-
boliques, inutile de dire qu'ils n'en pensent
un mot. Il ne se font nulle faute d'élever
me au-dessus de leurs dieux les personnes
ils veulent flatter, et c'est même l'exorde le
s ordinaire de leurs harangues, le commen-
ement habituel de leurs lettres.

Au seigneur... (suit le nom de la personne
ui la lettre est adressée) dont l'œil est plus
çant que celui de Brahma, la sagesse plus
fonde que celle de Vichnou, et le courage
s grand que celui de Siva.

Moi... un tel... qui ne suis rien en présence
a grandeur, je m'adresse à toi en embras-
t tes pieds plus parfumés que la fleur du
s... »

près ce préambule, le brahme expose le vé-
ble but de sa lettre.

'il débutait autrement, il passerait pour
mme le plus mal élevé du monde.

ais si les brahmes sont riches en termes de
ité et de flagornerie, ils le sont bien davan-
en locutions outrageantes et en invectives
i grossières qu'indécentes.

Ces hommes, qui se piquent d'urbanité et de savoir-vivre, n'ont rien, quand ils sont en colère, qui les distingue des plus effrontés pariahs ; les paroles les plus ordurières et les plus obscènes s'échappent alors de leur bouche avec une volubilité et une profusion vraiment inconcevables.

Les Indous ont plusieurs manières de saluer. Dans quelques contrées de l'ouest, et à la côte malabare le salut se fait en portant la main droite sur le cœur, dans d'autres en l'étendant simplement vers la personne connue que l'on voit passer, car jamais on ne doit saluer une personne que l'on ne connaît pas, à moins que ce ne soit un grand personnage. Lorsque deux Indous qui se connaissent viennent à se rencontrer, ils s'adressent amicalement deux ou trois paroles insignifiantes comme celles-ci :

— Toi, un tel, te voilà.

— Oui ! et te voilà pareillement.

— C'est bon.

— Que la pluie tombe sur tes rizières.

— Que le vent de la mer souffle sur tes cocotiers.

Et chacun continue son chemin.

Ils ont emprunté le salam des Arabes, mais ne s'en servent d'ordinaire qu'avec les étrangers.

Le salam consiste à porter la main droite au front, en s'inclinant en même temps plus ou moins profondément selon la dignité de la personne qu'on salue.

Lorsque celle-ci est d'un rang élevé, l'Indou touche la terre avec les deux mains, et les porte ensuite au front, ou bien il s'approche d'elle, et lui touche trois fois les pieds avec son front.

Les Indous qui n'appartiennent pas à la caste des brahmes saluent ceux-ci en leur faisant le *Namaskara* qui consiste à joindre les mains et à les porter ensuite au front ou au-dessus de la tête.

Cette espèce de salut qui suppose une grande supériorité dans celui à qui il s'adresse, est accompagné de ces deux mots : Saranai-Aya !

C'est-à-dire :

— Salut respectueux, seigneur !

A quoi le brahme étendant la main droite à demi ouverte, répond gravement par ce seul mot :

— Ashirvadam.

Qui correspond à notre : Dieu vous bénisse.

C'est une expression mystérieuse composée de mots fatidiques qui renferment d'heureux souhaits.

Les brahmes et les gourous seuls peuvent prononcer ce mot sacré, sur les personnes qui

les traitent avec respect, ou qui leur font des présents.

L'Indou de grande condition, de la caste des xchatrias ou guerriers, par exemple, se borne pour saluer un brahme à élever les mains jointes jusqu'à la poitrine.

Une autre manière employée par les Indous, pour saluer fort respectueusement, consiste à étendre les deux mains vers les pieds de celui qu'on veut honorer, ou même de les saisir en se jetant à ses genoux.

Un fils en agit souvent ainsi envers son père, ou un frère cadet envers son aîné, lorsqu'ils se revoient après une longue séparation... on s'humilie encore de cette manière pour obtenir le pardon d'une offense ou quelque grâce ; et l'on ne lâche les pieds de celui qu'on implore qu'après avoir obtenu l'objet de sa demande; cependant de tous les saluts le plus solennel est *sachtanga* ou prosternation des six membres ; il consiste à se coucher le visage contre terre et les bras étendus au delà de la tête, de façon que les pieds, les genoux, le ventre, l'estomac, le front et les bras touchent la terre.

Les Indous se prosternent ainsi devant les grands personnages, les rois, les gourous, et les magistrats de l'ordre judiciaire. Souvent les rois, au moment d'engager la bataille, ont fait ai

le sachtanga au dieu de la guerre devant leurs troupes assemblées, pour leur rendre Siva favorable.

Lorsque les Indous font des visites de cérémonie à des personnes de leur famille qui habitent un lieu éloigné, ils s'arrêtent à proximité de ce lieu, et envoient avertir leurs parents. Aussitôt ceux-ci viennent les chercher et les conduisent chez eux avec pompe, au son des instruments de musique.

Ce n'est point la coutume dans ces entrevues ni de se serrer la main, ni de s'embrasser.

Un homme qui embrasserait en public une femme, fût-ce même la sienne, commettrait la plus grossière des inconvenances.

Un frère avec sa sœur, un fils avec sa mère ne peuvent même se permettre de pareilles privautés. Il n'y a que dans les visites de deuil, où la personne qui fait la visite de condoléance reçoit un baiser, mais encore n'est-ce qu'un simulacre, les visages ne se rapprochent point, et malgré cela une semblable salutation n'est permise qu'entre gens du même sexe.

Les femmes saluent respectueusement les hommes sans rien leur dire et sans les regarder; les enfants saluent leurs pères de la même manière et se tiennent debout devant eux, les bras croisés sur la poitrine.

Lorsque de proches parents ou des amis intimes se revoient après une longue absence, ils se serrent les uns près des autres, se prennent le menton et versent des larmes de joie.

Les Indous, qui se visitent ou se rencontrent après être restés quelque temps sans se voir, ont comme nous de ces phrases banales, que faute de mieux on s'adresse réciproquement en pareil cas, mais presque toujours les idées qu'elles expriment sont diamétralement opposées aux nôtres.

Ainsi par exemple lorsque nous abordons un ami, nous croyons lui faire plaisir en le félicitant sur l'excellence de sa santé, sur l'embonpoint qu'il a acquis, sur la fraîcheur de son teint, etc... Si l'air de son visage dénote quelque altération physique, nous évitons de lui donner à entendre que nous nous en sommes aperçus de peur qu'il n'en soit désagréablement affecté, nous ne lui faisons pas, selon l'expression reçue, un mauvais compliment.

Un Indou, au contraire, qui en rencontre un autre, celui-ci offrît-il les indices visibles de la plus vigoureuse santé, ne manque jamais de lui adresser le compliment que voici :

— Que je te trouve changé depuis que je t'ai vu, comme te voilà maigre et abattu ! tu as donc été bien malade ?

Et autres choses aussi consolantes.

Dire à une personne de premier abord qu'on la trouve bien portante, ce serait l'offenser; le malavisé, qui se permettrait une remarque aussi inconvenante, serait infailliblement soupçonné d'être mû par un sentiment de jalousie et de ne voir au fond, qu'avec regret, ces signes de santé qui ont été l'objet de ses indiscrètes remarques.

Mais cela ne serait rien encore si la croyance populaire n'était abolument enracinée, que la louange soit sur la santé, soit sur un événement heureux qui arrive, interrompt immédiatement le cours de cette prospérité.

Il est donc absolument interdit dans l'Inde de féliciter quelqu'un sur les faveurs que la fortune lui accorde, de lui dire par exemple qu'il a de jolis enfants, de belles maisons, de beaux troupeaux, que tout ce qu'il entreprend réussit bien, qu'il est heureux.

Ce serait absolument jeter un sort sur le bonheur de la personne qu'on féliciterait ainsi et mettre un terme à sa félicité.

Dans les premiers temps de mon séjour dans l'Inde, n'étant pas encore bien au courant de toutes ces susceptibilités de la politesse indoue, je me trouvais un jour à chasser sur les bords du Godavéry; une famille de pêcheurs y jetait

ses filets, je m'approchai d'eux et comme chaque fois ils ramenaient une grande quantité de magnifiques poissons, je rassemblai tout ce que je connaissais alors de tamoul et je leur tournai du mieux que je pus un compliment de circonstance; cette politesse eut un effet auquel je ne me m'attendais guère, je l'avoue.

Ces braves gens, me regardant de travers avec tous les signes de la plus profonde indignation, ramassèrent à la hâte leurs filets et leurs poissons et se retirèrent en murmurant entre leurs dents :

— Qui donc a envoyé ici ce belatti (étranger) pour nous troubler dans notre travail et nous jeter un sort ?

Qu'on juge de mon étonnement.

Un de mes domestiques indigènes présent à la scène, mais qui s'était bien gardé de m'avertir de l'impair que je commettais, car, hors les choses de son service, le serviteur dans l'Inde ne doit jamais prendre la parole devant son maître sans y être invité, sur ma demande me donna l'explication du fait.

Je dus quitter le village et porter mon campement ailleurs, car tous les habitants qui d'abord m'avaient fort bien accueilli, à partir de ce jour ne me regardaient plus qu'avec défiance, et pas un seul d'entre eux, j'en suis certain, n'eût con-

senti à jeter ses filets dans le fleuve pendant tout le temps que j'eusse prolongé mon séjour chez eux.

De même que nous, mais contrairement à l'usage espagnol et portugais, les Indous cèdent le pas aux personnes qu'ils reconduisent, et comme ce serait un manque à tous les usages que de se tourner le dos réciproquement, la personne reconduite marche de côté jusqu'à ce qu'elle ait dépassé le seuil de la porte.

En prenant congé d'un prince ou d'un personnage influent, l'Indou marche toujours à reculons jusqu'à ce qu'il soit hors de sa présence.

Quand un domestique accompagne son maître, que celui-ci soit à pied ou à cheval, il ne marche jamais devant lui.

Il faut tenir beaucoup à cette étiquette quand on voyage dans l'Inde.

Souvent il est arrivé que des voyageurs, à la faute d'avoir pris des domestiques pariahs ajoutaient celle au moins aussi grande de les laisser marcher devant eux; il s'ensuivait que, de propos délibéré, pour tous les Indous qu'ils rencontraient, pour tous les villages qu'ils traversaient, ils s'étaient eux-mêmes placés comme considération au-dessous des pariahs; il arrivait alors que tout ce dont ils avaient besoin, que tout ce qu'ils demandaient leur était

impitoyablement refusé, ils ne parvenaient ni à acheter une livre de riz, ni à se procurer un gîte.

Il est du dernier bon ton dans l'Inde de se moucher avec les doigts, et tous nos raisonnements ne parviendront pas à persuader les habitants de cette contrée que notre habitude sur ce point est plus propre que la leur. Ils nous répondent invariablement avec une apparence de raison :

— Comment! vous mettez de pareilles impuretés dans un morceau d'étoffe et vous gardez précieusement le tout dans une de vos poches!

J'avoue que personnellement, je n'ai jamais su quelle réponse faire à un pareil argument.

Je n'en dirais pas autant de la facilité avec laquelle les Indous se débarrassent avec bruit des flatuosités qui gênent l'estomac.

Cependant, pour eux, de pareilles habitudes n'ont rien qui choque la bienséance.

Les Indous, des conditions même les plus élevées, se plaisent à la suite de leurs repas à se procurer ce soulagement qui, suivant eux, est l'indice d'une bonne digestion. C'est un tableau assez dégoûtant pour un Européen, nouveau débarqué, quand le hasard le fait assister à la suite d'un repas de brahmes chez un rajah, car au repas lui-même il ne saurait y être invité, aucun

brahme ne consentirait à manger devant lui. Tous font en quelque sorte assaut à qui fera sortir de sa bouche les éructations les plus sonores, et de temps à autre on les entend s'écrier avec une gravité comique : Narayana! Narayana! comme pour remercier le dieu Vichnou, dont c'est une des appellations, de la faveur qu'il leur accorde en leur procurant une digestion facile.

Après avoir éternué, un Indou ne manque jamais de s'écrier : Rama! Rama! les personnes présentes en font autant pour appeler sur lui la bénédiction du dieu.

J'ai vainement cherché dans l'Inde même l'explication de cette coutume que l'on retrouve chez tous les peuples de l'antiquité, et qui s'est conservée chez nous avec les formules : « A vos souhaits! » « Dieu vous bénisse! » Rien de ce que les brahmes m'ont conté à ce sujet ne mérite d'être retenu.

C'est une marque de respect de la part des femmes de tourner le dos aux hommes pour lesquels elles ont de la considération, elles doivent au moins détourner le visage ou se le cacher avec leur voile.

En général, quand elles sortent de leur maison, la bienséance exige qu'elles ne paraissent point faire attention aux passants.

A la vue d'un homme, elles doivent baisser la tête et porter leurs regards du côté opposé, ce n'est pas à dire qu'elles soient aussi modestes, et en général elles n'accomplissent cette formalité que quand elles ont contenté leur curiosité.

Tout Indou, qui voit venir de son côté une personne d'un haut rang, doit, s'il est à pied, se ranger hors du chemin pour lui laisser la route entièrement libre, et s'il est à cheval ou en palanquin, il doit en descendre et attendre pour y remonter que cette personne soit passée et même qu'elle soit éloignée à une certaine distance. Lorsqu'il parle à un supérieur, l'Indou doit se voiler la figure avec la main droite pour empêcher que l'haleine ou la salive ne parvienne jusqu'à lui, ce qui le souillerait ; si on le rencontre dehors, il faut, en le saluant, toujours ôter sa chaussure. Au reste, on n'entre jamais dans la maison de quelqu'un, ni même dans la sienne, avec une chaussure de cuir aux pieds.

Dans le Travencor, le Malayalum et dans la province de Trivanderam, les Indous de la caste des soudras ont l'habitude d'ôter la toile qui leur couvre le haut du corps pour s'en faire une ceinture et de se tenir les bras croisés sur la poitrine lorsqu'ils parlent à une personne à qui ils doivent du respect.

Les femmes en font de même en présence de

urs maris ou de tout autre homme qu'elles
eulent honorer; la décence veut qu'elles se
ontrent à eux nues jusqu'à la ceinture, s'en
spenser serait donner une marque de mau-
ise éducation ou de mépris pour les personnes
résentes.

Lorsque les brahmes s'entretiennent avec un
omme d'une autre caste ou avec un Européen
ont ils n'ont rien à attendre ni à craindre, ils
nt l'habitude de se tenir les mains derrière le
os, contenance qui est une marque de dédain
u un ton de supériorité qu'ils sont bien aises
e faire sentir à un interlocuteur.

S'ils rendent visite à quelqu'un, quel que
it son rang ou sa dignité, ils n'attendent pas
u'on leur dise de s'asseoir, c'est la première
ose qu'ils font en entrant; mais dans toutes
s castes, quand on visite un supérieur, il faut
tendre pour se retirer que ce dernier vous
ngédie.

Il y a des visites d'étiquette indispensables,
les que celles du deuil, du pongol ou fête des-
tée à célébrer le passage d'un signe du zodia-
que dans l'autre.

Le jour du pongol et les suivants sont célé-
brés en grande partie par des présents que les
proches parents se font entre eux, et qui consis-
tent en vases de terre neufs sur lesquels cer-

taines figures sont tracées avec de la chaux, en riz pilé, fruits, sucre, safran, etc... Ces présents sont portés avec solennité au son des instruments de musique.

Cette attention est de rigueur à l'égard de certaines personnes; une mère, par exemple, ne pourrait s'en dispenser à l'égard de sa fille mariée sans encourir la haine inextinguible de la belle-mère de celle-ci.

Les visites de deuil ne peuvent être suppléées, comme on le fait chez nous, par des lettres de condoléance. Il faut que quelqu'un de la famille aille personnellement pleurer et faire les autres simagrées d'usage en pareil cas, quoique le voyage auquel cette démarche l'oblige soit quelquefois de cinquante lieues et plus.

Quand les Indous visitent pour la première fois une personne de distinction, ils ont soin de se munir de quelques cadeaux qu'ils lui offrent en témoignage de leur respect ou pour montrer qu'ils viennent dans des dispositions amicales.

En général, c'est manquer à la politesse que de se présenter les mains vides devant quelqu'un qui a droit à des égards ou de qui on attend quelques grâces.

Les visiteurs, à qui leurs moyens ne permettent pas d'apporter des objets de grande valeur, doivent au moins faire don de sucre, de

ananes, de cocos, de bétel ou d'autres choses.

Quand un Indou se présente dans la maison un Européen, pour n'y pas entrer les mains des, il porte toujours un citron doux qu'il dépose sur le coin de quelque meuble.

Tous les Indous portent des boucles d'oreilles; ls pénitents eux-mêmes, qui se sont retirés ans les forêts pour macérer leur corps et vivre ans la contemplation idéale des nombreuses rfections de Brahma, ne se privent pas de cet nement.

Mais ces sannyassis qui sont censés avoir rencé aux trois choses qui, en ce monde, excitnt le plus les convoitises des hommes : les honurs, les richesses, les femmes, portent par hmilité cette parure en cuivre. En général, pur tous les Indous, ces bijoux sont en or et de fme ovale et forment un cerceau ; ils sont souvnt d'une telle grandeur qu'on pourrait aisénnt passer le poing à travers. Il y en a qui nsistent en un fil de cuivre, autour duquel on eroule un autre fil en or de façon à le recouvrir nplètement.

Les gens aisés font incruster au milieu une gsse perle ou une pierre précieuse.

Quelquefois ces pendants se composent, nme en Europe, d'un seul diamant monté, svant la fortune et l'orgueil de ceux qui les

portent; ces diamants acquièrent alors des grosseurs invraisemblables.

J'ai vu le rajah de Bordwan, un peu au-dessus du territoire de Chandernagor, porter à chaque oreille des diamants estimés chacun quatre lacs de roupies, soit un million.

L'habitude de ces ornements remonte à la plus haute antiquité, et témoigne de l'invariable attachement des Indous pour les habitudes des ancêtres; ainsi ils ont les oreilles percées en trois endroits, aux deux extrémités inférieures et supérieures et au milieu, et suivant les fêtes et cérémonies auxquelles ils assistent, ils se mettent une, deux ou trois paires de boucles d'oreilles.

Sur toute la côte de Coromandel et dans une partie des provinces de l'intérieur, les femmes ont la cloison du nez percée et y portent un grand anneau d'or.

Chez d'autres, c'est une des ailes du nez, soit à droite, soit à gauche, qui reçoit cet anneau.

Les gens des mêmes castes, qui n'ont pas les moyens de se procurer des pendants de haut prix, portent aux oreilles de petites boucles de mince valeur, mais toujours en or. Il est absolument contraire à toute convenance de laisser cette partie du corps sans ornement.

Les pariahs eux-mêmes, bien qu'ils soient en dehors de toute coutume et de toute obligation,

ussi bien sociale que religieuse, se garnissent
:s oreilles, pour singer les gens de castes, avec
es bijoux de bronze ou d'argent.

Les Indous des hautes castes portent, en
utre, au cou des chaînes d'or, des chapelets de
erles avec de grandes médailles entourées d'or-
ements qui descendent jusqu'à la poitrine; ils
: parent aussi de bagues en or entourées de
ierres précieuses du plus haut prix.

Souvent ils ont autour des reins une ceinture
: fils d'or ou d'argent tressés avec beaucoup de
oût, et aux bras de gros bracelets d'or massif
ui pèsent jusqu'à une livre chacun.

Les hommes et les femmes mariés portent,
n outre, deux anneaux d'or ou d'argent aux
oigts des pieds, et la plupart s'attachent au-
ssus des coudes des tubes de ces mêmes mé-
tux où sont incrustés des memtrams magiques,
erte de talismans qu'ils regardent comme
ant la vertu de les préserver de tous les ma-
lices.

Ces memtrams sont en général de simples
rases sanscrites, et même des mots gravés
sr la pellicule d'une feuille de palmier que les
Idous achètent aux brahmes et principalement
ax vanaprasthas, c'est-à-dire aux anachorètes.
L. plupart du temps ces inscriptions ne contien-
nnt que le nom d'un dieu.

Ils possèdent encore un grand nombre d'autres colifichets ; car je ne crois pas qu'il existe au monde une autre nation qui soit plus possédée de l'amour du clinquant et des brillantes parures. Il n'est pas jusqu'aux parties sexuelles des petits enfants qui n'aient aussi leur ornement. C'est une sorte de plaque en or ou en argent, en verre chez les pauvres gens, affectant chez les petites filles la forme d'un cœur et chez les garçons une image plus indécente.

Il est une coutume bien singulière, dont on retrouve des traces nombreuses chez la plupart des nations de l'antiquité, c'est celle de s'imprimer sur le front et sur certaines autres parties du corps des emblèmes de forme et de couleur variées.

Le plus simple et le plus commun est celui qu'ils appellent *pottou*, et qui consiste en une petite marque circulaire d'environ un pouce de diamètre, tracée au milieu du front, tantôt en jaune, tantôt en noir ou en rouge.

On incorpore la couleur avec une pâte odoriférante que l'on se procure en frottant fortement un morceau de bois de santal sur une pierre mouillée.

Au lieu du *pottou*, les uns se tracent sur le front avec la même matière deux ou trois lignes horizontales, et les autres une ligne perpendicu-

e qui va du sommet du front à la racine nez.

Les brahmes et les Indous du nord s'appli-nt avec une certaine recherche cette pâte ériyée très finement avec un peu de safran sur oues, la poitrine, le ventre, les bras, en des-nt sur ces membres des figures magiques inées à bien rendre les dieux propices et à sser les esprits malins.

en est qui, dans le but louable de ne laisser ri aux mauvais génies sur aucune partie eur corps, se barbouillent en entier avec ti composition.

Ls vichnouvistes, ou sectateurs deVichnou, pignent sur le front l'emblème du Naha-ai, qui n'est autre que l'image de l'appareil xuel de la femme, à l'aide de laquelle les ndus représentent et symbolisent la faculté éarice et l'universelle fécondité du dieu ichou.

Ls plus dévots de cette secte portent la iên figure sur les épaules, les bras, la poitrine le ventre.

L rahiraguys, sorte de pénitents, qui vont ut fait nus, se la dessinent sur les parties atuelles.

Ls sectateurs de Siva, dieu de la transforma-on cessante de tout ce qui existe par la mort,

dieu qui préside à la vie pour la décomposition... se couvrent le front et d'autres parties du corps avec de la cendre de bouse de vache ou de la cendre prise sur les lieux où l'on brûle les cadavres.

Quelques-uns en ont le corps tout blanchi depuis la tête jusqu'aux pieds ; d'autres se contentent de s'en mettre de larges bandes aux bras, à la poitrine, au ventre.

Beaucoup d'Indous, qui n'appartiennent à aucune secte, se frottent aussi le front avec ces cendres.

Les brahmes en général ne suivent point ces habitudes avec la même exagération; seulement le matin, après avoir fait leurs ablutions habituelles, ils se font avec un peu de cette cendre une petite raie horizontale sur le front, qui suffit à faire connaître leur qualité de sectateur de Siva.

Les Indous ont encore un grand nombre d'autres signes ou emblèmes de différentes formes et couleurs qui varient selon les contrées, les castes et les sectes religieuses. Il serait à peu près impossible d'expliquer l'origine et le sens symbolique de la plupart de ces figures; la plupart de ceux qui s'en servent n'ont pas la moindre notion du sens mystique qu'il faut attacher, car il est hors de doute que tous ces

gnes ont leur sens spécial connu des brahmes ui les ont institués ; on m'a même affirmé qu'il istait des traités explicatifs de ces emblèmes, ue les prêtres se gardent bien de mettre aux ains des étrangers.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la plu-rt des Indous n'ont aucune idée des motifs, us d'ordre religieux, qui ont présidé à la crée-n de ces signes symboliques. Pour eux, le ttou, par exemple, n'est qu'un ornement.

Les cendres de bouse de vache passent pour u emblème d'humilité et de purification.

Un brahme sivaïste de ma connaissance, que oriai un jour de vouloir bien me donner quel-es renseignements sur cette coutume, me ré-ndit :

— Nous employons cette cendre en mémoire la longue pénitence que Siva fut obligé de ir faire sur cette terre, quand il excita la co-è du maître des dieux, Brahma.

e n'en pus tirer autre chose, et de fait je ne ai pas que le sujet valût la peine d'une plus nde insistance.

Quoi qu'il en soit, toutes ces coutumes sont s à connaître pour qui veut être bien ren-seiné sur les choses de l'Inde, et surtout pour celi qui peut avoir l'intention d'y voyager; elles lui vitent bien des bévues, bien des mécomptes,

bien des atteintes involontaires à la civilité du pays.

Dans l'Inde comme dans tout l'Orient, du reste, c'est à ces coutumes puériles, à ces formes extérieures de leur civilisation propre que les peuples tiennent le plus; moins la coutume a d'importance en apparence et plus il faut la respecter; il n'y a rien de difficile à déraciner et à détruire comme un acte, une habitude qui n'a plus de sens, moins cet acte et cette habitude sont compris, et plus la tradition, la superstition et le respect de tout ce qui vient des ancêtres le protège.

Se doute-t-on pourquoi, depuis des siècles, des milliers d'années même, la mère européenne défend à son enfant l'usage de la main gauche pour certains usages ?

Ne salue pas de la main gauche, mon enfant.

Ne mange pas de la main gauche.

Ne trinque pas de la main gauche.

N'offre pas la main gauche.

Tout cela, qui revient à rendre *gauche* et inhabile une main qui devrait vous rendre les mêmes services que la droite, est-il assez bête, je le demande à tout esprit impartial ?

Pourquoi cette anomalie ?

Pourquoi cette proscription de la main gauche

Qui me répondra ?

Personne !

Et les mères continueront, en élevant leurs nfants, à développer leur main droite aux dé-ens de leur main gauche, sans autre motif que s phrases banales :

Cela se fait ainsi chez les gens bien élevés !

C'est plus comme il faut.

D'autres vous disent naïvement :

Il faut bien qu'il y ait une raison à cela, uisque tout le monde le fait et que cela s'est ujours fait.

Eh bien, oui, madame, il y a une raison que us ne connaissez pas, une raison qui se perd ns la nuit des temps et dont vous ne vous utez guère, et c'est précisément parce que us ne la connaissez pas que vous continuez à pecter une coutume qui n'a plus sa raison tre.

Vous savez que toutes nos langues euro-nnes sont issues du sanscrit; et comme nos mes d'origine indoue ne sont pas venus ls sur notre sol, il est clair qu'ils ont été portés par des émigrations : ceci nous cons-e fils de la vieille Mère indoue, nous sommes nations indo-européennes, cela ne se discute s en science. Eh bien ! cette question de la n gauche est un legs de nos ancêtres.

a main gauche était déclarée impure par la

loi religieuse, car c'est elle qui était chargée des ablutions secrètes et de la purification des parties naturelles après l'acte de la génération. Avec cette main formellement frappée d'impureté, il était défendu :

D'offrir le sacrifice aux dieux.

De toucher aux aliments pour les préparer ou les manger ;

De toucher aux vases destinés à contenir l'eau ou la nourriture.

Présenter la main gauche à un ami était la plus mortelle injure qu'on pût lui faire.

Aujourd'hui que les ablutions et les purifications secrètes ne sont plus imposées à la main gauche, la plupart des préjugés qui l'atteignaient durent encore, et nous, si fiers de notre civilisation, nous qui parlons si fort aujourd'hui de notre scepticisme, de notre incrédulité pour tout ce qui n'est pas éclairé par les lumières de la pure raison, nous en sommes encore à gronder niaisement nos enfants quand, d'aventure, ils prennent leur cuiller de la main gauche pour manger leur potage.

Enfin, nous flétrissons presque du nom de gaucher celui qui se sert habituellement de sa main gauche. Et le mot gauche est devenu synonyme d'inhabile, d'emprunté, de ridicule même.

N'avais-je pas raison de dire que jamais coutume n'était plus difficile à détruire, que quand : sens réel ou figuré, naturel ou symbolique ait perdu ?

La coutume qui n'a plus de sens est la plus uissante des coutumes.

Ce qui n'a pas peu contribué à enraciner dans l'nde et dans sa descendance européenne cette proscription de la main gauche, c'est que ce fut l main dont les pariahs, pour qu'ils ne pussent ê·e confondus avec les hommes de castes, furnt condamnés à se servir d'une manière exclu-s·e, ce qui ajouta encore à la défaveur dont juissait la pauvre main.

Manger de la main droite fut un signe de nole extraction, et les tribus de l'Inde, qui v rent coloniser l'Europe, oublièrent d'autant mins cette coutume qu'elle leur constituait un tie de noblesse.

Que l'on ne s'étonne donc pas si la civilité et le convenances indoues exigent que les habitans s'ornent le visage, les bras, la poitrine des signes différents dont je viens de parler. Ces peuple se rattachent d'autant plus à leurs antiques usges que leur pays est dominé, asservi par l'é anger, et que ces coutumes sont considérées comme venant des ancêtres.

.insi, sortir le front nu sans l'avoir bariolé,

ainsi que je l'ai indiqué plus haut, est soit une marque de deuil, soit un signe qu'on n'a pas encore fait ses ablutions, et par conséquent qu'on est dans un état de souillure et que l'on est à jeun, car on n'a le droit de manger qu'après les ablutions.

Lorsqu'un Indou voit dans l'après-midi une personne de sa connaissance qui n'a aucun dessin sur le front, il lui demande toujours si c'est qu'il n'a pas encore pris son repas.

Il serait, pour un Indou, de la dernière impolitesse de se présenter sans avoir le front orné de ces signes devant des gens comme il faut.

Cette grave inconséquence ne se pardonnerait jamais.

Les femmes ne sont pas obligées à la même étiquette et, comme conséquence, elles ajoutent à tous ces signes une bien moins grande importance que les hommes ; elles se contentent d'ordinaire de se tracer sur le front le petit cercle jaune, noir ou rouge, nommé pottou, ou simplement une raie rouge horizontale ou perpendiculaire; mais aussi elles ont un autre genre de cosmétique qu'elles affectionnent beaucoup.

Il consiste à se jaunir le visage, le cou, les bras, les jambes et toutes les parties visibles du corps avec une teinture de safran très foncée.

Les brahmines, surtout, s'imaginent rehausser leur beauté par ce moyen.

Tous ces barbouillages, sans doute, paraissent fort ridicules aux yeux des Européens; car il est certain qu'ils nuisent plutôt qu'ils n'ajoutent aux agréments personnels de ces femmes qui, du reste, peuvent se passer complètement de toute parure; mais avant de se livrer trop facilement à la critique et aux plaisanteries que font naître de pareilles coutumes, l'Européen fera bien de venir faire un tour dans l'Inde, je puis lui promettre que les Indous ne seront pas en retard avec lui, et que le tabac dont il se barbouille le nez, et les cheveux étrangers dont nos femmes se surchargent la tête et cent autres coutumes pareillement absurdes suffiront à défrayer la critique des indigènes.

Rien n'est simple comme les vêtements des brahmes. Ils sont restés ce qu'ils étaient de toute antiquité. Deux pièces de toile sans couture, une de cinq à six coudées de long, l'autre de sept à huit et larges de deux, composent tout leur habillement. La première pièce est destinée à couvrir les épaules et ils se ceignent les reins avec la seconde.

Un bout, qui passe entre les jambes, va s'insérer par derrière dans la partie qui entoure le corps, tandis que l'autre extrémité, formant

draperie par devant, pend négligemment, quoiqu'avec une certaine grâce, jusqu'aux pieds : cette toile est ordinairement ornée d'une bordure de soie de couleur différente de celle de l'étoffe.

Les brahmes, riches ou pauvres, s'habillent de la même façon; seulement les premiers ont ordinairement des toiles plus fines et d'un plus haut prix.

Autrefois ils allaient tous la tête découverte et le corps nu jusqu'à la ceinture, et cet usage subsiste encore sur les côtes de Malabar et de Coromandel, ainsi que dans la plupart des provinces centrales où les mœurs et les usages se sont conservés purs de toute altération étrangère.

Mais dans les villes et partout où ils sont en relation avec l'Européen, non seulement les brahmes, mais tous les autres Indous portent le turban qu'ils sont très habiles à arranger selon les formes les plus variées.

La forme de cette coiffure varie selon les castes.

Les Indous, qui occupent des emplois auprès des Européens, se revêtent d'une longue robe de mousseline ou de toile fine, très ample par le bas et d'une forme particulière. Les brahmes se distinguent des autres Indous en attachant cette

be à gauche, tandis que ces derniers l'attachent droite.

Ils portent en outre, par-dessus, une ceinture ne qui fait le tour du corps.

La simplicité de leurs maisons répond à celle leur costume; elles sont communément cou-rtes de paille et les murs sont de terre, sur-ut dans les campagnes.

Les maisons des citadins sont en général ieux bâties, mais la forme en est partout la ème et également simple.

L'intérieur ressemble à une espèce de petit oître entouré d'une galerie, au milieu est une cur plus ou moins vaste. De là on entre dans e petite chambre obscure et sans fenêtres, o l'air et la clarté ne peuvent pénétrer que par e porte d'environ trois pieds de large sur qatre de haut; aussi sont-elles inhabitables dns le temps des chaleurs.

La cuisine est toujours dans le lieu le plus ulé et le plus obscur de la maison, entière-nt hors de vue des étrangers, et nous avons d précédemment le motif de cette précaution.

Le foyer est invariablement placé au sud-est, qu'on appelle le *côté du dieu du feu*, rce que, selon la croyance indoue, c'est de ce té que le dieu réside. Les hommes ne visi-et point les femmes, et celles-ci, enfermées

dans l'intérieur de leurs demeures, où les étrangers ne sont point admis, se livrent aux travaux domestiques.

On construit sous la vérandah des demeures, de chaque côté de la porte, de grandes estrades sur lesquelles les hommes, assis les jambes croisées, s'assemblent pour faire la conversation, parler d'affaires, disputer sur la religion, les sciences, les nouvelles politiques, recevoir des visites, et enfin tuer le temps du mieux qu'ils peuvent.

Outre les maisons des particuliers, on trouve communément, dans les bourgades un peu considérables, un ou plusieurs bâtiments publics, qui consistent en une grande salle ouverte d'un côté dans toute sa longueur, et garnie de vérandahs sur les quatre faces.

Ces lieux, qui représentent les caravansérails de l'Orient, ont reçu le nom de *chaudries*.

Ces lieux servent le soir d'abri aux voyageurs, et dans la journée de salle d'audience, où les chefs du village et les anciens de la caste se rassemblent pour traiter des affaires communes à tous les habitants, pour juger les procès, apaiser les querelles, terminer les différends.

Elles servent aussi à la célébration du culte religieux, dans les lieux où il n'y a pas de temple.

Les villages sont tous bâtis irrégulièrement, sans goût et sans symétrie. Les maisons y sont

unes sur les autres. Les rues sont très étroites, quelquefois deux personnes ont de la peine à asser de front. Les villes sont mieux, il y en ième, comme la ville indigène de Pondichéry, , enfouies dans leurs berceaux de lianes en rs, de tulipiers, de palmiers et de cocotiers, t merveilleuses de coquetterie et d'élégance. Quelques mots encore, plus spécialement sur brahmes, et je clorai ce passage peut-être un e long, mais que je tenais à écrire pour pré- er dans son ensemble le tableau du carac- et du tempérament des Indous.

i les brahmes observaient à la lettre les rè- qui leur sont imposées par la loi religieuse, devraient vivre dans des retraites isolées, du commerce des autres hommes ; là, uni- nent occupés de leurs pratiques religieuses, eraient leurs ablutions trois fois par jour, raient aux ancêtres le sacrifice appelé srahdda ux seuls ont le droit d'offrir, ils veilleraient soins de leurs familles, s'appliqueraient à cation des enfants, et tout le reste de leur s de loisir, ils le donneraient à la lecture et ommentaire des Védas ou Écriture sacrée; tout cela s'accorderait peu avec l'ambition, our des richesses et du bien-être, dont sont culièrement rongés les brahmes.

turellement rusés, souples, dissimulés, ram-

pants, ils savent mettre à profit ces qualités peu louables, et avec leur habileté traditionnelle pour s'insinuer partout, une fois reçus dans une maison, chez un riche rajah par exemple, ils mettent en œuvre toutes les ressources de leur génie inventif. Parvenus à leurs fins, ils ne tardent pas à se concilier, à force d'hypocrisie, l'affection e la confiance de ceux qui les accueillent, et bien tôt les meilleurs emplois deviennent le prix d leurs soins empressés. Aussi voit-on presqu toujours les brahmes promus à tous les poste de confiance, chez la plupart de ces rajahs mé diatisés, que l'Angleterre a détrônés, mais à qu elle a laissé, leur vie durant seulement, de gro et importants revenus.

Enfermés dans leurs sérails, plongés dans volupté et la mollesse, ces rajahs, qui ont perd toute autorité, ne s'occupent guère que d moyens de raffiner leurs plaisirs, d'inventer d jouissances nouvelles, et de fournir à leurs pa sions des aliments sans cesse variés.

Les femmes, les bains, les parfums, les chan les danses viennent tour à tour réveiller leu sens. Le rôle des brahmes est ici tout tra Plus instruits, plus rusés, plus souples, plus i trigants que les autres Indous, ils savent se r dre nécessaires en enlevant à ces princes j qu'aux moindres soucis de l'administration

ır maison. Ils s'entourent de parents et d'amis, c'est entre eux que se partagent les places subalternes les plus lucratives. Entourés ainsi de atures sur lesquelles ils peuvent compter, ils ttent tranquillement en coupe réglée la maiı du rajah dont ils dévorent les revenus en fale, avec une rare habileté.

Ce dernier, à qui rien ne manque, ne s'aperc de rien; mais quand il meurt, les Anglais erennent propriétés et pensions, et la famille rajah se trouve en présence des coffres vides t e la misère; elle est alors réduite à implorer narité britannique, qui n'est pas large quand ll ne rapporte rien.

utrefois les rajahs mahométans, peu versés la s l'art de l'administration, ignorants au point e ıe pas connaître les plus simples calculs de arhmétique, se voyaient dans la nécessité de ecarir aux brahmes pour tout ce qui exigeait uques lumières et de l'instruction. En revanhe les brahmes avaient su se plier admirablene aux manières dures et tyranniques des muulıans, lorsqu'il s'agit de piller les peuples et de eui extorquer de l'argent par la séquestration, es ırtures et cent autres moyens.

I est juste de dire que le plus souvent ils n'éie maintenus que jusqu'au moment où, par ur concussions réitérées, ils avaient amassé

des richesses considérables; alors on les emprisonnait, on les torturait à leur tour pour leur faire rendre gorge quand ils n'avaient pas été assez habiles pour mettre en sûreté les fruits de leurs rapines, en les envoyant secrètement dans des contrées étrangères, aux soins de quelque parent ou de quelque ami dévoué.

Inutile de dire que les brahmes et les Anglais étaient bien dignes de s'entendre, pour pressurer l'Inde en commun.

Aujourd'hui, ce sont les brahmes qui occupent les emplois les plus honorables et les plus lucratifs, dans les différents bureaux du gouvernement, ainsi que près des cours de justice établies dans les divers districts.

Enfin, il n'est aucune branche d'administration publique où ils ne se soient rendus nécessaires; ainsi, ce sont presque toujours des brahmes qui exercent les offices de sous-collecteurs du revenu, d'écrivains, de copistes, de traducteurs, de trésoriers, de teneurs de livres, etc. On ne peut se passer d'eux, surtout pour la comptabilité, car ils sont réellement d'une si grande force en mathématiques.

Je les ai vus faire souvent en quelques minutes les opérations les plus longues et les plus compliquées qui eussent exigé des heures entières des meilleurs comptables d'Europe.

La connaissance parfaite qu'ils ont de l'esprit
peuple et de la manière dont il doit être
nduit, l'ascendant toujours très puissant que
prérogatives de leur naissance leur donnent
l'opinion publique, sont des raisons plus que
fisantes pour faire rechercher avec empresse-
nt leurs services par les Anglais. L'espèce de
nération traditionnelle qu'ils inspirent à leurs
npatriotes fait rejaillir sur les différents bu-
eux du gouvernement qui les emploient un
ct et un air de dignité qui en imposent beau-
p au vulgaire.

Cependant, malheur aux Anglais sous les
res de qui ils se trouvent, s'ils n'exercent pas
surveillance constante sur leurs subordon-
é, s'ils mettent en eux une confiance trop
aveugle! Ils ne tarderont pas à être dupes de
leur négligence et à se voir gravement compro-
m. J'ai connu plusieurs collecteurs de pro-
vince, sortes de receveurs généraux, qui sont en
même temps chargés de l'administration, qui
ont fini par perdre leur situation pour s'être trop
reposés des détails de leur gestion sur des brahmes
employés sous eux, et des malversations des-
quels le gouvernement les a rendus responsa-
bles.

Et Dieu sait s'ils avaient dû en commettre,
pour que cet aimable gouvernement britanni-

que, qui ne considère ses sujets coloniaux que comme de la matière à exploitation, que tout bon Anglais a le droit de piller en douceur, ait fini par se fâcher !

Lancés dans cette voie, on conçoit que les brahmes perdent complètement de vue l'esprit de leur état ; occupés spécialement de leurs emplois, qui leur rapportent de beaux appointements, ils n'ont plus ni les loisirs ni la volonté de se livrer à l'exercice de leurs interminables pratiques religieuses. Cependant, tel est encore le respect qu'ils inspirent à la masse, que nul ne songe à leur reprocher la négligence qu'ils y apportent.

Pourvu qu'ils se conforment aux principaux usages, cela suffit ; quant aux détails, leur dignité les en affranchit, sans tirer à conséquence.

D'autres brahmes ont encore brisé d'une façon plus carrée avec leur passé ; les uns exercent la médecine avec beaucoup de succès. Cette science, autrefois, était bien leur apanage, mais ils ne soignaient pas les malades en dehors des temples. Aujourd'hui, il en est qui pénètrent dans les cases des castes les plus infimes pourvu qu'on les paye bien. Au point de vue humanitaire, on ne peut que les louer de ce progrès, mais on ne peut s'empêcher de remarquer combien cela choque leurs anciens usages.

Les brahmes qui vivent dans l'intérieur des mples, et qui sont restés fidèles à la loi de Ma-u, n'ont aucune relation avec ces brahmes édecins ; ils prétendent que ces derniers sont ujours dans un état d'impureté qui ne permet s de les approcher, à cause de leurs relations nstantes avec les gens de caste infime.

D'autres brahmes s'adonnent à la carrière mi-iire ; les armées anglaises de l'Inde ne sont me aujourd'hui recrutées que parmi les gens cette caste et parmi les musulmans ; mais l ne sont guère redoutables, et lorsque, dans dernière guerre entre la Turquie et la Russie, ngleterre, pour effrayer cette dernière, fai-dire par tous ses journaux qu'elle allait lan-contre elle ses régiments de l'Inde, tous ceux q connaissent les cipayes s'en tenaient les cés de rire.

L'Angleterre se gardera bien de jamais met-r en ligne ses troupes indigènes contre des sclats européens. Ses deux cent cinquante mille cipayes ne tiendraient pas contre *cinq* régiments russes. Elle le sait si bien, qu'en prévision de la descente des Russes de l'autre côté de l'Hi-maya dans les plaines du Gange, elle a élevé son armée de *troupes européennes* à cent trente mille hommes, ce qui est une force énorme, ap-

puyée sur tous les centres d'approvisionnements qu'elle possède.

Il y a beaucoup de brahmes qui se livrent au commerce, surtout dans la province de Gouzerate; ils passent pour très intelligents et très experts en affaires.

Cependant ceux qui suivent ce genre de vie ne jouissent que d'une très mince considération près des leurs, mais le mépris que leur témoignent les gens de leur caste ne vient pas tant de la profession qu'ils exercent que du peu d'attention qu'ils apportent à l'observation de leurs usages.

Le commerce en lui-même n'a rien d'avilissant pour un brahme, et Manou ne leur a pas défendu cette carrière pour gagner leur vie quand ils sont dans le besoin; seulement il y a une foule d'articles qu'en raison de certains préjugés un brahme ne peut pas vendre licitement, et qu'ils seraient obligés d'exclure de leur spéculation, s'ils voulaient se conformer à la règle qui leur est imposée.

Parmi ces articles sont les étoffes rouges, la graine et l'huile de sésame, le riz pilé, les liquides de tout genre, le sel, les parfums, les fruits, les végétaux, les poissons, le miel, le beurre, le lait, le sucre, etc.

Mais les brahmes trouvent que les articles

dont la vente leur est prohibée sont trop nombreux pour leurs intérêts, et en général ils ne se privent nullement de les comprendre dans leurs spéculations.

Les sous-collecteurs des revenus publics dans es villages, sortes de percepteurs, les douaniers, es clercs et écrivains d'administration, les teneurs de livres et les maîtres d'école sont tous brahmes.

Chaque village a aussi son astrologue qui re l'horoscope des enfants à leur naissance, et ette fonction ne peut être remplie que par un rahme.

La superstition, qui règne avec tant d'empire ans toute l'Inde, est encore d'une grande ressource pour leur procurer les moyens de vivre. Une maladie, une chute, un procès, une nouelle entreprise, une maison nouvellement bâe, un mauvais présage, un songe fâcheux et ille autres choses semblables, sont autant de rconstances qui font accourir près d'eux leurs édules concitoyens, à qui ils font payer leurs acles le plus cher possible. C'est toujours dans l'almanach indou qu'ils trouvent une réponse à ut, des remèdes à tout. Sur quelque point d'on les consulte, on ne les trouve jamais embrassés.

En matière de religion, bien qu'ils professent

que la leur est la plus élevée et la plus pure, ils admettent que l'on doit honorer les dieux de tous les pays, et sont sur ce point d'une tolérance absolue.

Il n'y a que les mahométans qu'ils détestent et méprisent, et ils ne perdent aucune occasion de le montrer; mais cela tient plutôt à la haine qu'ils ont pour la dure et oppressive domination que ceux qui professent cette religion ont fait peser sur eux, qu'à la religion elle-même.

Quelques brahmes s'adonnent à l'étude de la philosophie.

Nous serons très bref sur cette matière trop aride pour trouver place ici; cependant nous dirons quelques mots des deux principales écoles qui se partagent actuellement toutes les *agrahras* de la côte malabare.

La première, qui compte de très nombreux partisans parmi les brahmes modernes, est appelée *Douitam*, ou école des deux substances, parce qu'elle reconnaît deux choses dans l'univers : l'esprit, la matière; Dieu, le monde. Ils admettent la création.

La seconde est appelée *Adouitam*, de privatif, et *Douitam*, non deux, c'est-à-dire école qui ne reconnaît qu'une seule substance, esprit et matière en même temps, et qui résume toute la croyance dans ces mots :

« Dieu est tout et dans tout. »

Cette seconde secte, la plus nombreuse de outes, compte dans ses rangs la plupart des ›rahmes qui font profession de science.

Ses adeptes expriment le fond de leur système ›ar cet aphorisme :

« Abavanasty-bavanasty. »

C'est-à-dire : de rien, rien ne peut être créé. 'est l'adage latin *de nihilo nihil fit*. Ils sou- ennent que la création est impossible et que ›ut ce que nous voyons, l'univers et tout ce que ous croyons exister, n'est que l'illusion continue : la volonté divine; ils désignent cette illu- on sous le nom de *Maya*.

Voici une fable que les brahmes de cette école ıt l'habitude de débiter pour faire comprendre urs idées.

« Un homme rêva qu'il était élu et couronné i d'un certain pays, avec beaucoup de pompe d'éclat.

« Le lendemain, étant sorti de chez lui, il ren- ntra un voyageur qui lui fit le récit des fêtes des cérémonies qui avaient eu lieu pour le uronnement du roi de ce même pays et dont il ait avoir été le témoin oculaire.

« Les circonstances rapportées par celui-ci é ient toutes conformes au rêve du premier. llusion ou Maya était égale de part et d'au-

tre, et il n'y avait pas plus de réalité dans ce que l'un avait cru voir en veillant et dans ce que l'autre avait vu en songe. Toutes ces choses que les hommes prennent pour des réalités ne sont que des illusions de la volonté de la divinité, le seul être qui ait une existence effective.

« Nos sens nous trompent, en nous présentant des objets où il n'y en a point; ces objets ne sont que des mirages de la pensée divine, ils n'ont rien de réel. »

Ce système a existé dans l'Inde de toute antiquité, et nous le retrouvons en Grèce dans les rêveries des pyrrhoniens.

J'ai dit que le système *Douitam* admettait deux substances réelles : Dieu et la matière qu'il modifie, et à laquelle il est inséparablement uni.

Selon ce système, Dieu est répandu partout; il pénètre la matière et s'incorpore, pour ainsi dire, avec elle, il est présent dans tous les êtres animés. Il ne subit cependant aucun changement, aucune altération par cette coexistence, quels que soient les vices et les défauts des êtres auxquels il est uni.

A l'appui de cette prétention, les partisans du douitam invoquent, comme terme de comparaison, le feu qui, bien qu'il s'incorpore avec toutes les substances pures et impures, ne perd rien de sa pureté, et les rayons du soleil, qui ne contrac

tent aucune souillure en pénétrant des tas d'ordure et de boue.

Selon eux, les âmes émanent de la divinité et en sont une portion, de même que la lumière du soleil qui éclaire le monde par une infinité de rayons; de même qu'une quantité innombrable de gouttes d'eau dérivent du même nuage; de même enfin que divers joyaux dérivent d'un même lingot d'or. Quelle que soit la divisibilité des rayons, des gouttes d'eau et des joyaux, c'est toujours au même soleil, au même nuage, au même lingot d'or qu'ils appartiennent.

Du moment que l'âme a été unie à un corps, disent les brahmes, elle s'est trouvée emprisonnée et ensevelie dans les ténèbres de l'ignorance, et elle ne peut pas plus s'en dégager que la grenouille qui vient à tomber dans la gueule d'un serpent. Quoique cette âme, dans sa prison, continue d'être une même chose avec la divinité, elle est en quelque sorte désunie et séparée d'elle. Mais quelle que soit la dignité ou la grandeur de celui qui revêt une forme humaine, fût-il génie ou dieu, il devient sujet à toutes les erreurs, à tous les vices et à tous les égarements qui sont la suite de cette réunion d'une âme avec un corps.

Les vicissitudes qui affectent l'âme durant cette union ne s'attachent pourtant pas à la di-

vinité dont elle fait partie. Dans cet état, on pourrait la comparer, disent les brahmes, à la lune dont l'image se réfléchit dans l'eau; si on agite cette eau, l'image de la lune s'agitera aussi, mais on ne pourra pas dire que la lune est agitée!

Les commotions de l'âme, durant son union avec les différents corps, sont pour la divinité dont elle émane un sujet de récréation; quant à cette âme, elle est immuable et ne change jamais.

Son union avec le corps dure jusqu'à ce que, par la pratique de la contemplation et de toutes les vertus, elle soit parvenue à un degré de sagesse et de perfection qui lui permette de se réunir de nouveau, inséparablement, et pour toujours à la divinité; jusque-là, elle ne cessera de transmigrer d'un corps dans un autre.

C'est l'âme qui dirige les actions et les mouvements du corps. On peut la comparer sous ce rapport, disent les sectaires indous, à une pierre d'aimant placée dans un plat de cuivre, au-dessous duquel on a mis une aiguille de fer: si l'on promène cette pierre d'aimant autour du vase, on voit l'aiguille suivre cette direction; mais si on ôte l'aimant, l'aiguille tombe aussitôt par terre et reste immuable.

L'aimant est la figure de l'âme, l'aiguille celle du corps.

Aussi longtemps que ces deux substances sont unies, le corps est susceptible de mouvement; mais du moment que l'âme le quitte pour en aller animer un autre, il devient insensible, se dissout et retourne aux cinq éléments dont il avait été formé. L'âme au contraire, semblable à l'aimant, ne perd rien de ses qualités, et dans quelque corps qu'elle passe, elle reste toujours la même.

Ces deux grandes sectes se sont subdivisées en six autres, qui toutes ont pour but de travailler à la perfection de l'âme, d'acquérir la sagesse et la perfection, de dissiper les ténèbres de l'ignorance et de se délivrer de l'esclavage des sens et des misères de la vie, pour aller s'unir et s'identifier au grand être, à l'âme universelle, à Paramattma.

A côté de celles-ci, il y a une secte singulière qui porte le nom de *saktera* et qui possède de nombreux adeptes, car elle a cela de particulier qu'elle n'empêche pas d'appartenir aux autres; elle enseigne que l'homme, après avoir accomplis tous les devoirs apparents que lui imposent la religion et la société, ne doit avoir d'autre but, d'autre principe que de satisfaire tous ses désirs, toutes ses passions, et que la suprême félicité

consiste dans la jouissance des plaisirs sensuels.

Pour les gens qui se rangent sous la bannière du sakteya, il n'y a en ce monde ni vice, ni vertu, ni bien, ni mal absolus, et ils résument toute leur philosophie dans ces paroles :

Tout ce qui fait éprouver quelque satisfaction, quelque jouissance, quelque plaisir *est bien*, et doit être recherché par tous les moyens.

En résumé, cette secte, dont personne n'avoue faire partie, comprend secrètement presque tous les Indous, attirés pour la facilité de sa morale et les mystères et les orgies de la *Sakty-Pandya*.

Lorsqu'une de ces fêtes monstrueuses, auprès desquelles les saturnales antiques ne sont rien, doit se donner dans un district, tout le monde est prévenu, mais personne n'en parle, et si un Indou s'avisait d'ouvrir la bouche à ce sujet, on le traiterait de fou. Cependant chacun, homme ou femme, brûle d'y assister; car dans ces fêtes étranges, dédiées à la fécondation universelle, à la force procréatrice divine, tous les excès sont permis sans que les assistants contractent la moindre souillure. A ces bacchanales, tous les Indous sont admis sans distinction de caste d'âge et de sexe, pourvu qu'ils aient dépassé l'enfance; ce jour-là, les viandes et les liqueurs fortes sont admises, et chaque Indou doit en ap

porter sa part à titre de cotisation; les brahmes seuls ne sont pas tenus à cela.

Quelle que soit la générosité des assistants, leur apport ne suffirait pas pour des centaines d'hommes et de femmes affamés d'orgie et d'ivresse; aussi est-il dans la coutume que les frais de cette fête soient faits par les riches babous et autres habitants du district, qui profitent de la circonstance pour se procurer les plus belles femmes des villages, que sans la Sakty-Pandya ils n'eussent jamais pu arriver à posséder.

Ces fêtes ont toujours lieu dans les cryptes des pagodes et ne durent jamais plus d'une nuit.

Une fois terminées, les Indous rentrent chez eux, et il n'en est plus question. Le mari ne se souvient plus d'avoir vu sa femme dans les bras d'un autre; que dis-je d'un autre, elle a compté ses amants d'une nuit par dix et par vingt; le père ne se rappelle plus sa fille qui est venue déposer ses douze ans et sa virginité aux pieds des autels de la déesse Sakty.

Toute fille pubère peut, en effet, venir sacrifier à la déesse.

Je ne m'étendrai pas plus longuement sur cette fête, dernier souvenir des mystères et des saturnales religieuses de l'antiquité; je l'ai décrite avec tous les détails qu'elle comporte

dans mon *Voyage au pays des Perles*, et je n'y saurais ajouter aucun trait nouveau.

Cette fête va me servir de transition pour revenir à mon sujet, car il s'en fallut bien peu que la cérémonie de l'adoption chez le rajah de Pandya ne dégénérât comme la Sakty-Pandya en interminables orgies en commun.

Le rajah, en effet, avait fait distribuer à la foule de grandes quantités de vivres, de boissons et de rafraîchissements ; les marchands de callou, de tous côtés, avaient profité de la circonstance pour débiter à tout venant des liqueurs fortes. Les Indous, hommes et femmes, n'avaient pas tardé à se trouver dans un état d'excitation capable d'engendrer tous les excès.

Les boules de parfums qui continuaient à brûler sur les trépieds d'or, en chargeant l'air de leurs senteurs âcres et pénétrantes, contribuaient au moins autant que le jus fermenté du cocotier à exalter la foule ; la brise de terre, qui se lève tous les soirs avec une régularité chronométrique, avait éteint la plupart des flambeaux et des lampes qui éclairaient la grande cour du palais ; quelques rapsodes ambulants commençaient à égayer la foule avec des chansons obscènes; encore une heure et toute cette foule, qui continuait à boire, allait se livrer à quelque gigantesque débauche ; il suffisait d'un couple plus

audacieux que les autres pour entraîner tout le monde; ce signal même, la plupart l'attendaient, et je dois dire qu'il eût été donné depuis longtemps si la crainte du rajah n'eût retenu les plus audacieux.

J'en fis la remarque au capitaine Durand :

— Pas de chance, me répondit-il avec sa franchise habituelle. Mais ces gens-là sont-ils aussi exaltés que vous le pensez?

— Voyez, presque tous sont ivres et si Pandya-Rajah n'intervient pas, nous allons en voir de belles.

— Quel spectacle! fit mon ami en soupirant; toute cette foule bariolée, se ruant aux plaisirs comme des cerfs en rut, Sodome et Ninive, venant sous ce ciel de feu nous redire les secrets de la débauche antique... Si le rajah pouvait s'endormir dans quelque coin de son palais!

Le vœu de mon ami ne devait pas être exaucé, car il l'avait à peine formulé que les officiers du palais, suivis de quelques serviteurs armés de gourdins, faisaient évacuer la cour d'honneur, frappant à coups redoublés sur les retardataires, sans souci de leur rang et de leur caste.

Mais la fête n'était pas finie, elle allait simplement se déplacer; l'orgie, contenue par le respect qu'inspirait le rajah, allait se donner libre carrière dans la jungle.

Bien que le capitaine eût de beaucoup préféré suivre la foule qui allait continuer la *Sakty* sous les topes de cocotiers, comme notre hôte ne faisait point mine de nous rendre notre liberté, la bienséance nous retint à ses côtés. Une collation somptueuse composée des plus fines conserves d'Europe, unies à toutes les préparations les plus incendiaires de la cuisine indigène, avait été préparée dans les appartements intérieurs.

Rien ne pourrait rendre une idée du luxe des fruits amoncelés dans les corbeilles, leurs parfums suaves et pénétrants emplissaient toute la salle. Toutes les espèces de l'Inde s'y trouvaient représentées.

Aux deux bouts de la table, l'eau pour le thé bouillait dans des vases d'argent et le champagne se rafraîchissait dans des seaux de vermeil pleins de glace.

Mon ami m'adressa un coup d'œil interrogateur, il était évident qu'il comptait sur une de ces soirées indoues comme il nous avait été donné d'en rencontrer quelques-unes pendant notre voyage, et qui sont tout à fait dans les coutumes hospitalières du pays.

Nous fûmes servis par des domestiques mahrattes, aux longues moustaches en broussaille, à l'allure martiale, au teint bronzé, que faisai

encore mieux ressortir la blancheur des turbans. Ils ressemblaient plutôt à des cavaliers de Gengis-Khan ou de Timour qu'à d'humbles serviteur de la table du rajah.

Quelle race singulière que celle de ces Mahrattes ; elle fut sans contredit la plus guerrière de toutes celles que la vieille terre de l'Inde a abritées depuis des siècles. Après avoir fondé dans le Decan un puissant empire, ils se sont émiettés par bandes, et comme les condottieres du moyen âge, se mirent au service des rajahs toujours en guerre les uns avec les autres.

Depuis que la domination anglaise a enlevé aux rajahs toute puissance militaire, les Mahrattes ne sont plus qu'un ramassis de vagabonds et d'écumeurs de route.

Ils mènent par choix une vie errante, et le présent seul occupe leur attention et leurs pensées, indifférents aux douceurs de la vie domestique ; c'est à peine s'ils restent unis en famille.

La plupart se contentent du genre de vie le plus misérable ; une tente ou *pal*, consistant seulement en une couverture ou en un morceau d'étoffe grossière placé sur un bambou que soutiennent deux perches plantées en terre, suffit pour les habitations de la classe pauvre ; les riches possèdent quelques couvertures de plus,

leur tente est close d'un côté et garnie d'un rideau sur le devant, mais complètement dépourvue des agréments que les membres d'une société civilisée regardent comme nécessaires à l'existence.

Dans les temps froids et pluvieux, on peut voir les Mahrattes groupés autour d'un feu, fumant et buvant jusqu'à l'ivresse le callou ou jus fermenté du cocotier qui se vend dans l'Inde à bas prix.

Hommes et animaux sont entassés dans un espace étroit, chacun ne consulte que ses propres convenances et l'absence de tout arrangement régulier, de toute considération pour le bien-être général, produit des souffrances et une détresse individuelle qu'ils regardent avec l'indifférence la plus endurcie.

Comme Indous, les Mahrattes ne sont rien moins qu'orthodoxes; ils se permettent une grande latitude sur le chapitre des aliments et mangent de la viande chaque fois qu'ils le peuvent.

L'existence des Mahrattes pauvres offre, sous ce rapport, peu de différence avec celle des pariahs.

C'était autrefois un peuple rude et guerrier beaucoup plus attaché à ses armes qu'à la vie facile et luxueuse; il leur a manqué un homme

de génie pour les discipliner. Avec un chef de la trempe d'Akbar ou d'Aureng-Zeb, ils eussent conquis l'Inde entière.

Quelques-uns d'entre eux, dans leur décadence, ont consenti à accepter des emplois de serviteurs, mais ils ne daignent accomplir ces fonctions que chez les rajahs ou chez les Européens de très haute marque.

Je n'ai connu à Pondichéry que le gouverneur et le procureur général qui eussent des Mahrattes dans leur domesticité.

Presque tous les serviteurs attachés à la personne du rajah de Pandya appartenaient à cette race, et ils avaient ma foi fort bon air. Quand ils sont bien traités et qu'ils nous prennent en affection, les Mahrattes sont d'une fidélité à toute épreuve.

Comme dans tous les repas indous, chaque convive avait deux serviteurs attachés à sa personne, l'un qui veillait au remplacement de la vaisselle et servait les différents mets, et l'autre qui servait les boissons.

Pandya-Rajah n'avait admis personne autre que nous à sa table ; il ne goûta à aucune viande, en véritable sectateur de Vichnou, sa nourriture se composa seulement de quelques carrys avec légumes, et de fruits ; bien qu'il nous offrît les

vins les plus exquis, les champagnes des meilleures marques, il ne but que de l'eau.

Mon sceptique ami prétendit qu'il devait se dédommager quand il se trouvait seul ; je ne fis nulle opposition à cette croyance, mais de l'air le plus indifférent du monde, je le priai de changer de conversation. Le rajah ne parlait certes pas français, mais il pouvait à un sourire, à un coup d'œil, deviner que l'on parlait de lui, et cela n'eût pas manqué de le froisser.

Les Indous sont très fins et très observateurs, et plusieurs fois j'ai été très étonné de voir l'un d'eux, rien qu'à nos gestes, à nos signes du visage, toute notre mimique enfin, deviner le sujet de ma conversation avec un compatriote.

Notre repas terminé, nous passâmes dans une autre pièce garnie de divans à la turque, et que le rajah appelait le salon des étrangers. On nous y servit le café, un pur salem à enfoncer tous les mokas du monde, dans de fines coupelles de vieux chine qui avaient au moins cinq siècles d'existence.

Un antiquaire les eût dix fois remplies d'or pour les posséder.

Les yeux du capitaine Durand, à qui de nombreuses libations de champagne avaient communiqué un feu tout spécial, étaient deve-

ıus d'une rare éloquence, ils semblaient me lire :

— Eh bien, voilà le moment; qu'attend donc ıotre hôte?

Le fait est que de mémoire de rajah, jamais oirée offerte, même par un simple *Babou*, un ulgaire notable, ne s'était terminée sans une e ces danses intimes de bayadères, dont les ıdous, sans pour cela mépriser le goût des Eu-ɔpéens, sont tous si friands.

Je m'attendais donc à la scène obligée, car il y a pas de véritable hospitalité dans l'Inde, ıns le dicton connu : *le vivre, le couvert et la ,mme.* Mais le rajah ne sembla mettre aucun ıpressement à accomplir la troisième partie ı programme; il ne pouvait être arrêté par le jéjugé, les Indous n'en ont pas sur ce sujet.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque tout ıcoup il me proposa une partie d'échecs.

Le capitaine fit un geste de suprême mauvaise hmeur...

J'acceptai pour le taquiner.

Personne ne saurait contester aux Indous l'ıvention de ce jeu merveilleux et ils y jouent, e général, assez bien.

Ce jeu est appelé par eux *tchatour-angam* o les quatre corps de l'armée. Ce furent la cıposition et les manœuvres des anciennes

armées asiatiques qui en firent naître l'idée ; les armées des anciens rois de l'Inde étaient, en effet, divisées en quatre corps ou sections, dont l'ensemble formait un tchatour-angam ; ces quatre corps étaient les éléphants, les chariots, la cavalerie et l'infanterie.

La première pièce de l'échiquier des Indous reçoit, comme chez nous, le nom de *roi*.

La seconde pièce, que nous nommons la *reine*, est appelée par eux *mantry*, — un ministre qui commande aux armées.

Des *chars* remplacent nos *fous*.

Ils ont, comme nous, des *cavaliers* ; au lieu de nos *tours* crénelées, ils ont des *éléphants*.

Nos *pions* sont figurés chez eux par des *soldats*.

Enfin, ce que nous nommons échiquier, c'est-à-dire la table de jeu, est appelé dans l'Inde por-stalam ou *champ de bataille*.

Voici, d'après les historiens indous, à quelle occasion ce jeu fut inventé.

« Il y a plusieurs milliers d'années régnait dans l'Inde un jeune et puissant monarque du nom d'Agastya. Il avait vaincu tous ses rivaux à la guerre, et, enivré par les louanges de ses flatteurs, il avait fini par se persuader que lui seul existait sur la terre, tous les autres hommes n'ayant été créés que pour obéir à ses caprices.

« En vain les brahmes les plus en renom de sainteté avaient tenté de le faire revenir à d'autres idées; il avait méprisé leurs conseils.

« Un saint pénitent du nom de Sissa entreprit, par une voie détournée, de faire ouvrir les yeux au jeune monarque.

« A cet effet, il inventa le jeu d'échecs, où le roi, la plus importante de toutes les pièces, ne peut cependant rien faire, ni attaquer, ni se défendre sans le secours de ses sujets.

« Ce jeu ne tarda pas à devenir célèbre. Le eune rajah en ayant entendu parler, voulut le onnaître. Sissa, en lui expliquant les règles de e jeu, lui fit comprendre les vérités importantes u'il avait repoussées jusqu'à ce jour, à savoir ue les rois les plus puissants ne tiraient leur randeur et leur puissance que de l'appui de urs sujets.

« La rajah remercia le saint pénitent avec effusion, et du jeu qu'il lui avait enseigné et des érités qu'il avait osé lui dire et lui faire comrendre.

« — Donne-moi, lui dit-il, l'occasion de m'acuitter envers toi, ma reconnaissance sera sans rnes, et quoi que tu me demandes, je veux que la te soit à l'instant accordé.

« — Illustre rajah, répondit Sissa, je me contenterai du nombre de grains de riz que produi-

raient les soixante-quatre cases de l'échiquier, en plaçant un grain sur la première, deux sur la seconde, quatre sur la troisième, huit sur la quatrième, et ainsi de suite en doublant à chaque case.

« — Te moques-tu de moi par une pareille demande ? Le dernier de mes sujets pourrait te faire un semblable présent.

« — Je vous prie, grand roi, d'ordonner que cela soit fait ainsi, et je considérerai cela comme le plus beau et le plus riche cadeau qu'ait jamais fait un souverain, si toutefois ma prière peut être exaucée.

« — Je ne regrette qu'une chose, c'est que ta demande soit si modeste.

« Ordre fut immédiatement donné au ministre chargé des trésors et des biens du roi, de faire délivrer le riz demandé par Sissa, en se conformant à ses conditions.

« Mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le trésorier accourait tout effrayé annoncer au roi que tous ses trésors réunis, et la vente même des États ne parviendraient pas à payer la quantité de riz qu'il fallait donner au prétendant.

« Le roi n'en pouvait croire ses oreilles, mais le trésorier refit le calcul sous ses yeux, et Agatya fut obligé de reconnaître qu'un grain de r,

élevé soixante-quatre fois au carré, dépassait la valeur de tout ce qu'il possédait, y compris même la vente en bloc de ses sujets.

« Le brahme Sissa souriait :

« — Ceci te montre, ô grand roi, lui dit-il, que si un seul de tes sujets, un seul des soldats de tes armées, serait impuissant à te donner la richesse et la victoire, tous réunis ont la source naturelle de ces deux choses qui donnent à ton train la grandeur et l'éclat.

« Agastya fut si charmé de la science et de la sagesse de Sissa, qu'il voulut l'attacher à sa personne, et par la suite n'entreprit rien d'important sans les conseils du saint personnage. »

Pandya-Rajah me narra lui-même cette histoire, pendant que nous disposions nos pièces pour la bataille.

Le jeu commença, au grand désespoir du capitaine, qui s'en vengea sur son cigare, qu'il chiqua et fuma tout à la fois, ce qui était toujours chez lui le signe d'une violente mauvaise humeur. En un quart d'heure, je perdis la première partie, et je dois dire que j'en fus profondément humilié. Sans être une des colonnes du Café de la Régence, je puis dire que j'étais de force à ne pas me point laisser battre ainsi.

Nous recommençâmes, et dès les premiers coups, je compris le jeu de mon adversaire,

poussant ses pièces avec une régularité mathématique; il m'avait tout d'abord surpris sans me donner le temps de la réflexion, mais je m'aperçus dès le début de la seconde partie qu'il jouait *par cœur*, c'est-à-dire qu'il connaissait admirablement la marche mathématique de trois ou quatre parties peut-être, mais que son savoir aux échecs se bornait à une opération de mémoire.

Immédiatement, je me découvris légèrement, le forçai à me prendre une pièce qui l'obligeait à sacrifier une des siennes. Je fis ce qu'on appelle pièce pour pièce, ce qui n'est pas en usage chez les joueurs de quelque force; mais j'eus immédiatement la joie de voir que je ne m'étais pas trompé. La perte d'un de ses deux cavaliers désorganisa à ce point son plan de bataille, qu'il ne sut plus où donner de la tête, et la partie s'acheva si piteusement qu'un écolier, à qui on eût montré de la veille la marche des pièces, n'eût pas commis les bévues de mon partenaire; le pauvre rajah en suait sang et eau. Il proposa une troisième partie; il ne fut pas plus heureux.

Mon moyen réussit encore; il suffisait dès le début de rompre sa tactique, d'empêcher sa concentration mathématique par la perte d'une pièce, et le pauvre rajah était incapable de sup-

stituer sur l'heure un second plan au premier avorté.

Je me suis souvent depuis assuré de ce fait que tous les Indous jouent aux échecs sans connaître le jeu, avec trois ou quatre parties apprises par cœur.

Si vous ne vous apercevez pas de la manœuvre au début, vous êtes pris et mené jusqu'à l'échec avec une rapidité et une sûreté sans égales. Le truc une fois dévoilé, vous n'avez même plus devant vous un adversaire dont la science rende la partie intéressante pour vous, c'est un sauve-qui-peut général.

Depuis, chaque fois que j'ai fait la partie avec un Indou, j'ai toujours débuté par des coups d'audace qui eussent été ma perte avec des joueurs même ordinaires en Europe. Pour mes partenaires indous, ils n'y étaient plus, je bouleversais toutes les combinaisons de leur jeu, et ils étaient incapables d'en concevoir d'autres sur le damier.

Le malheureux rajah ayant voulu tenter la fortune une quatrième fois, je compris qu'il en faisait une affaire d'amour-propre, et je résolus de le laisser gagner.

Je restai prudemment dans mes lignes, le laissant arranger son jeu à sa façon ; seulement quand la débâcle commença, je me procurai le

plaisir de lui dire : *je suis mat en sept coups.*

— Vous croyez, me répondit-il... Où voyez-vous cela ?

Jouait-il assez de mémoire, le pauvre rajah!

Cela arriva comme je le lui avais prédit, et notre hôte emporta du bonheur pour toute la nuit.

Quand le rajah nous eut quittés pour passer dans ses appartements particuliers, les domestiques attachés à notre service vinrent nous indiquer les nôtres.

Le capitaine se dérida un peu.

— Voilà le moment solennel, me dit-il en souriant.

Les deux appartements dans lesquels nous fûmes conduits étaient vraiment splendides; ils se composaient chacun d'un immense salon garni de divans, au centre desquels se trouvait un grand lit de milieu à colonnes; toutes les murailles étaient garnies de tentures de cachemir, et les parquets de tapis du Népal.

Deux autres pièces plus petites attenaient à celle-ci, qui servaient de fumoir et de salle de bain ; l'une en marbre rose et l'autre en marbre blanc.

Au centre de cette dernière se trouvait une piscine dans laquelle un jet d'eau fraîche renouvelait constamment la provision du bain.

Des lampes d'albâtre avec des globes de couleur destinés à affaiblir la lumière, brûlaient aux quatre coins de nos chambres à coucher, laissant le centre dans une demi-obscurité discrète.

Deux énormes bouilloires en argent contenant, l'une du thé, l'autre du café, restaient au calorique voulu, sur un lit de charbons et de cendres chaudes, retenus par un brûle-parfum de bronze.

Et dans deux services de vermeil, les limonades et le champagne se frappaient au degré voulu.

Tout était, comme on le voit, préparé pour nous donner une haute idée de l'hospitalité de notre hôte.

En face de ce luxe, le capitaine Durand n'était donc guère à blâmer d'en espérer le complément habituel, celui sans lequel il n'y a pas d'hospitalité dans l'Inde.

Mais l'attente de mon ami fut vaine, la nuit s'écoula tout entière sans qu'aucune des charmeresses voilées que le palais devait contenir soit venue nous rendre visite.

— Ce rajah ne sait pas vivre, fit mon excellent ami, qui n'en prit son parti qu'un peu avant l'aube, et il s'enfonça les poings fermés dans son lit, où il ne tarda pas à rêver que les Apsaras ou bayadères du ciel d'Indra étaient venues se

mettre à sa disposition pour réparer l'oubli du rajah.

Pour moi, je n'y attachai pas d'importance plus que de raison. L'acte du rajah ne laissa pas cependant que de me causer un certain étonnement; c'était la première fois que je voyais un Indou de grande situation recevoir des Européens, sans leur envoyer le soir quelques bayadères pour distraire la veillée. Qu'on ne croie pas à des orgies sans fin, à des débauches sans cesse renouvelées; chacun comprend la vie comme il l'entend, et fait ce qu'il veut, en somme, dans l'Inde, comme partout ailleurs, et la bayadère est avec vous ce que vous voulez qu'elle soit... bacchante enivrée de parfums et de hatchisch, si vous le désirez, simple danseuse aux merveilleuses poses plastiques, aux attitudes poétiquement langoureuses, si vous le préférez.

La première moitié des nuits dans l'Inde est tellement étouffante, qu'il est impossible de s'y livrer au repos. Que faire alors pendant les longues heures où on implore une fraîcheur qui souvent se fait attendre jusqu'au matin? On boit selon son goût : café, thé, limonades et champagne frappés; on fume le boukah, la cigarette de salem, ou le cigare de Corenguy, et l'on regarde danser les bayadères, qui s'interrompent

de temps à autre pour venir vous verser, dans des coupelles d'argent, de porcelaine ou de cristal, celle des boissons que vous préférez.

Elles vous tendent le breuvage agenouillées devant vous, les seins au vent, l'œil langoureux, le sourire sur les lèvres, et du temps que vous buvez... à l'aide d'un immense écran de vétyver, elles remplacent par un peu de fraîcheur l'air chaud des vents de terre qui vous arrive par toutes les croisées ouvertes, chargé des parfums énervants des amatlés, des jasmins d'Orient, des vétyvers et des santals.

Est-on bien coupable alors, aux heures où tous les oiseaux se sont tus de lassitude sous la feuillée, que l'air brûlant et parfumé excite le corps en alanguissant la pensée, et que les lumières pâlissent dans les lampes d'albâtre..., est-on bien coupable, si la coupe de vermeil s'échappe de vos mains, si l'éventail de vétyver cesse de vous envoyer un peu de fraîcheur, et si tout à coup des lèvres se rencontrent dans l'ombre, murmurant cet éternel duo que la nature n'a composé, n'a rendu si attrayant que pour assurer l'immortalité de ses œuvres?

Amour banal, diront les uns...; profanation, diront les sages.

Et d'abord, où sont-ils les sages? Comptons-

les... qu'ils se lèvent, qu'ils lancent la première pierre...

Non, mes maîtres, ni amour banal, ni profanation, et à bas l'hypocrisie des masques ; c'est en Europe que l'amour se ramasse dans le ruisseau... Dans l'Inde, il se couvre de fleurs, de parfums et de poésie; chacun avoue qu'il fait partie de la vie, qu'il est un des grands besoins de la nature, et au lieu de se cacher le soir pour aller courir les tripots et les gueuses, on reçoit ouvertement dans sa maison ces bayadères et ces belles filles d'amour, qui entrent chez vous à peine voilées d'un pagne de soie, une cithare à la main et les cheveux tressés avec des fleurs.

Mais cette poésie ne naît pas dans la boue du macadam, et au milieu de cette course à la pièce de cent sous, qui est la loi vitale de l'Occident; il faut, pour faire pousser ces fleurs d'amour et de poésie, le doux rien faire et les chauds effluves du soleil d'Orient.

La vieille Grèce, fille de l'Inde, l'avait bien compris.

Tout Athènes a aimé Sapho et Aspasie au grand jour de l'agora.

On se croit pudique sur les bords de la Seine, de la Tamise ou de la Sprée, parce qu'on éclaire ses débauches au gaz... Les anciens, eux, jetaient

ur amour en plein soleil sur des lits de fleurs... ıais aussi avec le culte de la beauté des grands orizons bleus de la mer Égée, et des exploits gendaires, ils ont eu Zeuxis, Apelles, Praxi-le, Phidias, Homère.

Je sais bien que le progrès est avec les chemi-ées d'usine et les turbines à vapeur; mais je ıpplie la société, qui n'a su placer la plus belle : la meilleure partie d'elle-même, la femme, u'entre les deux termes de ce dilemme, ou de availler dix heures par jour pour gagner trente-nq sous, ou de se prostituer, je supplie, dis-je, tte société de ne pas trop jeter sur moi des re-ırds de pitié, si je trouve qu'elle ne représente s encore cet idéal de progrès que l'humanité puise à rêver.

Je le dis sans me battre les flancs pour en traire de la poésie... je ne suis pas poète... un mac accroché sous un appentis de feuillage, s fruits, des galettes de riz ou de froment, les vlailles de son entourage, un peu de gibier tué àa chasse, une petite embarcation, et quelques fits de pêche, c'est-à-dire la vie en plein air, ds des criques ombreuses de Ceylan, ou de qlqu'île du détroit de la Sonde, tout cela cıstitue pour moi la vraie civilisation, celle d la nature, et je la préfère cent fois à la vre.....

Quand le capitaine s'éveilla, il n'avait pa encore digéré sa déconvenue de la veille.

— Un goujat, ce rajah-là, fit-il en se frottai les yeux.

Je ne pus lui dissimuler en souriant qu avait manqué à une des règles vulgaires l'hospitalité indoue.

— Té... me répondit mon ami, avec ce fo *acent* du cru qui s'exagérait naturellement quai il était de mauvaise humeur, ce n'est qu' rajah de contrebande.

Je venais de prendre mon bain et ma toile était en partie achevée, lorsque j'entendis grand bruit de voix mêlé d'éclats de rire partaient du fond du jardin, dans le lieu rése à la domesticité. J'ai toujours beaucoup aimé me mêler à la vie des Indous de toutes classes, et je dirigeai ma promenade vers le d'où s'élevaient ces acclamations; je ne tar pas à me rendre compte de ce qui réjouissai fort les serviteurs du palais.

Une troupe de jeunes singes siamangs s'é abattue dans le jardin, et se gorgeait qui bananes, qui de pommes cannelles, qui de go ves; chacun de ces charmants animaux a choisi le fruit à sa convenance, et il était qu'il l'achevât; après quelques coups de d il passait à un autre; mais pour ne rien per

il lançait, avec force gestes comiques, en plein visage des pagas, métis, bohis, totou cara et autres domestiques, le fruit qu'il avait à peine entamé. Au moment où j'arrivai, l'hilarité était à son comble, un des siamangs venait de lancer à la figure d'une grosse taniegarebie (laveuse de vaisselle, porteuse d'eau), une pomme cannelle avec une adresse merveilleuse ; ce fruit qui est empli d'une sorte de crème végétale, s'était plati sur l'arcade sourcilière de la pauvre fille, et lui avait presque bouché un œil.

Le singe semblait avoir conscience de sa bonne plaisanterie, car il se grattait le front de plaisir et agitait ses narines de la façon la plus significative du monde.

Cet animal est fort respecté dans l'Inde ; il est le compagnon de plusieurs divinités, et quand il s'abat par troupe pour dévaster un jardin ou un champ, les Indous regardent cela comme un grand bonheur.

Cette tolérance dont on use avec eux les a rendus d'une excessive familiarité ; il n'est pas rare de les voir s'asseoir à côté d'un Indou qui, sur les bords du chemin, mange son riz dans une feuille de bananier, et partager avec lui, au grand contentement de ce dernier, pour lequel c'est le présage de tous les bonheurs possibles. J'ai vu de grandes troupes de ces siamangs dans

les montagnes de Genjy, non loin des ruines de l'antique pagode de ce nom; ils étaient là par milliers sur des crêtes de rocher, sur les murs démantelés et à demi enfoncés dans la mousse, sur les colonnes tronquées, les chapiteaux, les entablements encore debout, donnant par leurs cris, leurs grimaces, leurs gestes, leurs cabriolles, une sorte de vie singulière à ces antiques ruines qui leur servaient d'abri.

Le spectacle était vraiment bizarre et intéressant à contempler, surtout au soleil couchant.

Au moment où les derniers rayons de l'astre du jour donnaient aux vestiges du vieux temple indou un aspect étrange et saisissant, toutes ces grandes figures noires qui gesticulaient et hurlant sur les pans de murailles, le *goparam* encore debout et sur les tours carrées des angles du monument, donnaient l'illusion d'un ballet de diablotins et de sorciers sur des ruines illustrées par de mystérieuses légendes.

Le désir me vint de rapporter de mon excursion un de ces singuliers acteurs, et, dès le lendemain, deux Indous s'approchaient de mon campement avec un siamang adulte dans toute sa force et des plus beaux qu'il se puisse voir.

Le marché fut vite fait; c'est à peine si il

singe vaut dans l'Inde un ou deux fanons, de dix à douze sous ; j'offris une roupie, et les deux ndigènes, ne pouvant en croire leurs oreilles, sautèrent avidement sur la pièce, et s'enfuirent en laissant la corde qui attachait l'animal aux mains de mon domestique ; les braves gens, en voyant cette somme énorme pour eux, qu'ils ne gagnaient pas toujours en un mois, avaient raint que je ne revinsse sur ma proposition. L'animal était craintif, cherchait à se cacher, et montrait ses dents, plus par peur que par férocité.

En quelques jours, il devint si doux, si sociale, que je le faisais manger avec moi à ma table de campement.

Il fut en peu de temps très habile à distinguer les mets qu'on me servait ; la viande n'avait pour lui aucun attrait, aussi regardait-il d'un air indifférent les premiers plats qu'on me servait et qui, en général, se composaient de poissons de rivière, de volailles et de gibier ; mais dès qu'on apportait le carry, mets traditionnel des Indous, qui fait partie de tous leurs repas et qui se compose de légumes ou de viandes que l'on mange avec du riz préparé d'une certaine façon, le siamang faisait éclater sa joie par mille rah ! rah ! rah ! prononcés sur des intonations différentes.

Il était excessivement friand du riz qu'il man-
geait à pleines assiettes, d'abord en y portan
la bouche sans façon, à la manière des chiens
puis, quand ce premier accès de gloutonneri
était passé, il était très amusant de le voir man-
ger le riz grain par grain en épluchant avec soi
tous ceux qui n'étaient pas complètement décor
tiqués, ce qui est frappant, car le riz de l'Ind
dont on se sert pour son usage particulier n'es
pas étuvé comme celui qu'on emploie e
Europe, et dès lors conserve assez souven
quelques parties de sa première pellicule
que les indigènes enlèvent assez mal avec leu
procédé primitif de battage et de vannage à
volée.

Mais où sa joie ne connaissait plus de borne
c'est quand arrivaient les fruits du dessert, an
nas, mangues, goyaves, bananes, letchis, sap
tilles, jams-rosas et autres, dont il était extrêm
ment friand et qu'il prenait sans façon et sa
attendre qu'on le servît.

Peu à peu, je l'habituai à se servir d'u
cuillère pour manger le riz; alors on lui pass
une serviette autour du cou, à la grande joie
mes domestiques indigènes, qui l'avaient ba-
tisé Gengy, du nom des montagnes où
l'avait pris, et qui disaient, en le voyant mang
que Gengy était devenu un monsieur d'Euro

oré Franguy! puisqu'il mangeait en se met-
ant des morceaux de fer ou d'argent dans la
ouche.

Je dois dire, pour faire comprendre la va-
eur de cette plaisanterie, que les Indous, du
ariah au rajah, du soudras au brahme, ne
onnaissent pas l'usage de ces instruments, tous
nangent avec leurs doigts.

Ils enroulent les petits morceaux de légumes
u de viande, pour ceux qui en mangent, dans
e petites boulettes de riz qu'ils fabriquent avec
a main droite et qu'ils s'envoient dans la bou-
he avec la plus grande dextérité, sans même
voir recours aux petits bâtonnets si incom-
nodes des Chinois.

Peu à peu, messire Gengy prit goût au thé,
u café, et sut déguster sa demi-tasse en véri-
able amateur; mais, chose étrange! celui de
ous nos produits qui excita le plus rapidement
a convoitise fut le vin; quand je lui en donnais
n peu dans une calebasse, il le buvait avec
ne telle béatitude, passait sa langue sur les
arois du vase pour en obtenir les dernières
outtes de liquide avec de telles façons gour-
andes, qu'il n'y avait pas moyen de tenir son
rieux, il avait parfaitement remarqué quel
ait le récipient qui contenait la divine liqueur,
un jour qu'on ne faisait pas attention à lui,

il s'empara d'une bouteille qu'un domestique avait oublié de boucher, et se mit en devoir de la boire.

J'arrivai sur ces entrefaites ; le dobachy, responsable des faits et gestes de la domesticité placée sous ses ordres, s'apprêtait à la lui enlever. Je lui fis signe de n'en rien faire, et j'observai.

Le singe, gêné d'abord par notre présence ne tarda pas à se remettre; il commença par lécher le goulot de la bouteille, puis, après diverses tentatives, l'ayant par hasard un peu soulevée, et voyant que, par ce moyen, le bienheureux liquide arrivait à sa bouche, il continua le même geste, et ne laissa la bouteille que quand il l'eut complètement vidée.

Inutile de dire qu'il fut immédiatement pris d'ivresse, et, chose qui une fois de plus me frappa, car j'avais déjà eu occasion de l'observer chez le chimpanzé et l'orang-outang, il se mit à imiter toutes les étranges et risibles façons des hommes pris de vin.

La comédie fut si amusante qu'il arriva plus d'une fois à mes indigènes de me voler du vin non pour le boire, comme ils le faisaient d'habitude, mais pour le donner à Gengy et s'amuser à ses dépens.

Je fus obligé d'employer les grands moyens

our contraindre mes gaillards à renoncer à ce enre de distraction.

Je ramenai le siamang à Pondichéry, et le onfiai à mon métis qui, en quelques semaines, n fit un singe savant, qui certainement eût fait a fortune d'un bateleur en Europe.

Gengy montait la garde comme un cipaye, attait du tambour d'une façon fantaisiste, ıais enfin il en battait. Il allait puiser de l'eau vec une panella, soufflait dans une espèce de ›seau façonné en musette, imitait les porteurs palanquins et montait merveilleusement à ıeval sur un pauvre petit bourriquet à peine ıut comme un terre-neuve, que, sur les suppli- tions de Samy, mon domestique, j'avais heté à un topas.

Les topas sont les sangs mêlés de l'Indous- n, produit du blanc et de la femme indi- ne.

Une si haute culture intellectuelle ne devait p le préserver d'un trépas tragique.

Il mourut victime de la première passion qui stait développée chez lui à son premier contact ac les hommes. On l'attachait, la nuit, à l'de d'une corde passée dans la boucle d'une cnture qu'il portait au bas des reins. Un soir, j' toujours soupçonné un des pagas, gamins de l'bitation chargés des taukas et des braseros

pour les cigares, d'avoir fait le coup, on lu donna une bouteille de vin.

Nous nous étions absentés à l'occasion d'u mariage, et tous nos Malabares avaient eu bea jeu. Le lendemain, on trouva mon pauvr Gengy sans vie.

A force de tourner autour de sa corde, avait fini par l'engager dans la ferrure d'u balcon; puis, ayant voulu passer de l'aut côté, la corde s'était trouvée trop courte et était resté suspendu la tête en bas.

Remonter, s'il n'eût été ivre, eût été pour l'affaire d'un instant, mais il avait été étour puis frappé sans doute de congestion cérébra car tout son sang lui était coulé, goutte à gout des narines sur le sol.

Le lecteur m'excusera, à l'occasion des s mangs qui avaient envahi le jardin du rajah, m'être un peu étendu sur cet animal, je l'ai t dans une pensée de justice et de vérité. Le foule de ces naturalistes qui, décrivant les mœ s des animaux au coin de leur feu, ont soutu que le siamang était un animal stupide, ne connaissant ni amis ni ennemis, j'ai cru de m devoir de protester de la meilleure manière p sible par la protestation des faits.

Le pauvre Gengy n'est pas le seul animal je pourrais citer en exemple, j'en ai possé

d'autres, j'ai vu en élever plusieurs dans des maisons étrangères, et je dois dire que partout j'ai trouvé le siamang très doux, très sociable, très facile à dresser et se pliant aisément, dans l'état de domesticité, à tout ce qu'on pouvait exiger de lui. Il sait partout reconnaître son maître, s'attache à qui le traite bien, et, parmi tous les gens qui l'entourent, sait distinguer aisément ceux qui lui témoignent quelque affection.

De pareilles erreurs sont moins que rares dans la science qui paraît la mieux assise, la science officielle pour l'appeler par son nom, car fort souvent des faits erronés reçoivent leur consécration de savants plus ou moins titrés qui, sur la foi de voyageurs qu'ils connaissent, affirment des observations qui n'ont été faites que très superficiellement.

On oublie le récit du voyageur pour ne plus voir que l'autorité du savant qui les a pris sous sa protection. Je suis heureux d'avoir réhabilité auprès de mes lecteurs le pauvre siamang, qui continue mélancoliquement sa promenade dans les grandes forêts de l'Inde, sans se douter de la méchanceté de ses détracteurs.

Ce doux et charmant animal possède au plus haut degré l'amour des siens. Le père et la mère n'abandonnent jamais leurs petits, ils lui cueil-

lent des fruits, des racines, des herbages, tant qu'il veut bien se laisser nourrir ; c'est le petit siamang qui, jaloux de liberté, quitte un jour le coin du bosquet qui l'a vu naître, parce qu'il se sent assez fort pour pourvoir lui-même à ses besoins. Mais il ne délaisse pas la famille pour cela, et chaque soir il se réunit aux siens pour faire sa partie dans le concert de cris, de hurlements, qui accompagne le coucher du soleil, et qui se renouvelle le lendemain matin.

On a traité cette coutume, relatée par des voyageurs anglais, d'histoires fantastiques inventées à plaisir. J'affirme le fait pour l'avoir observé dans l'Inde et à Sumatra. Il y a plus : chaque fois qu'il m'a été donné d'assister à un pareil spectacle, j'ai toujours vu le plus vieux siamang de la bande, celui que tous regardent comme leur chef, inviter tous les autres par des cris spéciaux à venir se joindre à lui.

Les siamangs accouraient en foule à cet appel, et l'infernal concert commençait pour s'éteindre le soir avec la nuit et le matin avec les premiers rayons du jour.

Un dernier fait suffisamment remarquable, pour qu'il soit noté : quand la femelle du siamang fait une double portée dans laquelle se trouve un mâle et une femelle, immédiatemen

les parents se partagent les soins à donner à leur progéniture.

La mère donne à téter aux deux petits et c'est le père qui s'occupe de leur propreté, qui les porte en cas de danger, et qui va chercher la nourriture de sa femelle. Quand les enfants sont plus grands et commencent à manger, les soins sont toujours partagés entre le père et la mère, mais d'une autre façon, la mère soigne plus particulièrement la petite femelle et le père le petit mâle.

Sur le sol, ce singe n'est pas très agile, il marche avec lenteur, plutôt par soubresauts que par pas, et il est assez facile de s'emparer de lui dans cette position, mais dans les autres il est inabordable, s'aidant de ses puissantes mains et de ses pieds, il passe d'une branche à une autre avec une rapidité sans pareille.

J'en ai poursuivi un pendant un jour entier sur la côte malabare, dans les immenses et épaisses forêts qui s'étendent sur tous les contreforts des Gathes ; il m'a été impossible de m'en emparer.

J'avais avec moi, en outre du personnel qui n'accompagnait toujours à la chasse, une cinquantaine d'indigènes qui s'étaient joints à nous, et, malgré tous ces renforts, le siamang nous échappa.

Je voulais le prendre vivant, on a déjà pu le voir, j'aime peu à tirer sur les animaux sans nécessité, et alors nous entourions les arbres sur lesquels il se réfugiait, dix à quinze Indous grimpaient dans le feuillage pour lui jeter un coulant autour d'une jambe ou d'un bras, mais le siamang ne se laissait pas approcher.

A peine les indigènes avaient-ils gagné les premières branches de l'arbre, que l'animal s'élevait rapidement, saisissait la pointe d'une branche et, d'un effort léger et gracieux, s'élançait dans l'arbre voisin.

On le cernait de nouveau, et la même manœuvre recommençait; quand il arrivait dans un arbre qui n'avait pas de communication possible en avant, il revenait sur ses pas et parcourait avec le même flegme et la même agilité tous les arbres qui lui avaient déjà servi de refuges.

Il faisait cela sans colère, sans daigner même nous faire la moindre grimace, il roulait ses gros yeux d'un air un peu inquiet et c'était tout; dès qu'un Indou s'approchait de lui, il recommençait sa voltige à des hauteurs et à des distances à dérouter le gymnasiarque le mieux exercé.

Nous finîmes par renoncer à notre poursuite la nuit approchait, les cris des chacals et le hurlements lointains des fauves venaient nou

avertir qu'avec les derniers rayons du jour commencerait une nouvelle chasse dans la forêt dont nous pourrions bien être le gibier, et le chasseur le grand tigre des jungles de l'Inde.

Cependant, comme je voulais absolument remplacer mon pauvre Gengy, mort si misérablement, et que je tenais par-dessus tout à posséder un singe de la même espèce, ayant déjà pu reconnaître la douceur et l'intelligence de cette espèce, nous remîmes au lendemain la continuation de nos recherches ; nous gagnâmes en toute hâte une de ces anciennes tours carrées en briques que les anciens rajahs du pays avaient fait construire de distance en distance dans les endroits les plus déserts pour servir d'abri aux voyageurs.

Pendant les longues années de mon séjour dans l'Inde, il m'est arrivé assez souvent de passer la nuit dans ces refuges; chaque fois j'y ai éprouvé les sensations les plus étranges et les plus âpres.

Qu'on se figure une sorte de tour large d'environ six à huit mètres de chaque côté, élevée de deux à trois étages et munie à sa base d'une porte massive en bois de bith à moitié rongée par le temps et l'humidité de la forêt, qu'on avait autant de peine à fermer qu'à ouvrir. Chaque étage se composait d'une chambre carrée avec des bancs

de briques stuqués, régnant tout le tour des murs et sur lesquels les voyageurs étaient libres de déposer leurs nattes en guise de lit.

Au sommet une sorte de terrasse qui s'élevait dans le feuillage des multipliants et qui permettait de jouir sans danger de la fraîcheur de la nuit et du concert singulier qui s'élevait de tous les coins de la forêt.

Cette nuit-là les tigres, attirés par nos chevaux que nous avions parqués dans la pièce du rez-de-chaussée, ne cessèrent de rôder à quelques pas de notre abri, en faisant entendre de temps à autre leurs notes aiguës, graves parfois, qui roulaient sous les arceaux de la forêt comme un tonnerre lointain pendant les nuits d'orage.

A ces rugissements qui, parfois, éclataient tout à coup à quelques mètres de la tour, venait se joindre le glapissement de la panthère noire qui se glissait dans l'herbe et s'approchait de la porte mal jointe de notre bengalow pour voir si elle ne trouverait pas le moyen d'égorger un de ces animaux dont les émanations l'avaient attirée.

C'était parfois comme un feu croisé d'yeux ardents qui flambaient dans l'obscurité, et nous devinions que plusieurs de ces terribles bêtes rôdaient à la fois autour de notre abri.

A ce moment, mon brave ami le capitaine

Durand, qui était dans cette excursion encore mon compagnon, tirait au hasard un coup de carabine dans la direction des éclairs; la détonation ébranlait la forêt, les fauves fuyaient et tout rentrait dans le silence pendant quelques instants.

Mais un quart d'heure, vingt minutes ne s'étaient pas écoulés, que les fauves s'approchaient de nouveau en rampant. Ils n'étaient aussi acharnés que parce que, dans cette partie des forêts malabares, les grands carnassiers ne trouvent point facilement leur nourriture.

Le tigre des Gathes est presque toujours affamé, car il n'a pour se nourrir que les daims et les cerfs, qui lui échappent à la course, ou les sangliers, qui ne marchent que par bandes de deux ou trois cents, lui font tête avec un courage inouï et le forcent presque toujours à abandonner sa proie.

Sans les singes, qu'il guette et dont il lui est facile de s'emparer quand ils touchent à terre, il passerait de nombreux jours sans rien trouver à se mettre sous la dent.

Une fois, un cri plus aigu que les autres se fit entendre sur le coup de carabine du capitaine :

— Touché! fit mon compagnon de route.

— Vous pensez? lui dis-je.

— Parfaitement; écoutez.

Nous prêtâmes l'oreille, la bête râlait; mais elle avait dû être touchée au bon endroit, car c'est à peine si un léger sifflement entremêlé de hoquets arrivait jusqu'à nous.

Le lendemain matin, nous trouvâmes étendu, à quelques pas de la tour, un magnifique jaguar. La balle de mon ami lui était entrée dans le corps au-dessous de l'épaule et l'avait tué presque instantanément.

Nous reprîmes le lendemain notre excursion sous bois.

Cette fois, après quelques heures de recherches, nous parvînmes à nous emparer d'un jeune siamang, que nous surprîmes à terre; nos rabatteurs le cernèrent, et l'un d'eux très facilement lui prit le cou entre les deux branches d'un morceau de bois fendu. En cet état, il ne pouvait plus mordre ni égratigner.

Nous lui attachâmes une courroie autour des hanches, et en quelques jours il devint d'une exemplaire docilité.

Il vint occuper à Pondichéry, dans ma maison, la place laissée libre par son congénère, et les observations que j'ai pu faire sur lui n'ont fait que me confirmer dans cette opinion, que j'ai émise plus haut, que le siamang était un des singes les plus dociles, les plus intelligents, et

qui se pliait admirablement à tout ce que l'homme exigeait de lui.

Le capitaine, sa toilette faite, était venu me rejoindre au jardin ; comme il contemplait les jeux et les farces des siamangs, je lui rappelai ces aventures de nos premières chasses.

Les singes eurent le don de le dérider un peu.

Cet animal est aussi très commun à Siam, où les indigènes ont pour lui une vénération aussi grande que celle que les Indous professent pour lui.

Il ne ferait pas bon, dans les villages, de le frapper : on s'exposerait à se faire faire un mauvais parti par les habitants.

Une légende mythologique protège ces animaux. Il paraît qu'autrefois, pour employer la formule qui précède toutes les fables, un de leurs dieux ayant excité la colère du maître de tous les dieux, ce dernier le condamna à aller garder les troupeaux sur la terre, chez un affreux tyran qui lui en faisait voir de toutes les couleurs.

Ceci se passait dans les déserts de la Tartarie.

Un jour, à bout de souffrances, le pauvre dieu avait résolu de s'enfuir.

Il s'en fut trouver un siamang noir dont il avait fait la connaissance en gardant ses ani-

maux, et il lui proposa de lui servir de guide, lui offrant de le protéger lui et toute sa race éternellement dès qu'il pourrait reprendre sa qualité de dieu.

Or, le maître des dieux et des hommes, en l'envoyant sur la terre lui avait dit :

— Tu recouvreras ta dignité et ta puissance lorsque tu rencontreras un temple abandonné où tu pourras établir ton culte.

Le siamang accepta.

Les voilà donc partis à la recherche de cette merveilleuse pagode; ils profitèrent pour s'échapper d'une de ces nuits épaisses que les anciens appelaient protectrices des amoureux et des voleurs.

Mais cela ne faisait pas l'affaire du roi de Tartarie, qui se mit, aussitôt qu'il s'aperçut du départ de son berger divin, à la poursuite des fugitifs.

Il les atteignit sur la lisière d'une épaisse forêt qui s'en allait sans interruption jusqu'au pays de Siam.

— Allons, fit le pauvre dieu, je vois bien que la colère céleste n'est pas encore apaisée, voilà que je vais retomber entre les mains de mon bourreau.

— Pas encore, répondit le siamang, et si tu

veux m'écouter, je me fais fort de te soustraire à la colère de tous ces gens-là.

— Quel est ton projet?

— Monte sur mon dos et enroule fortement tes bras autour de mon cou.

— Que ferais-je en cet état?

— Rien que de te tenir immobile, et je vais t'emporter dans la forêt, dans des lieux où nos ennemis ne pourront pas nous suivre.

Fut dit fut fait.

Le dieu s'accrocha aux épaules du siamang, et ce dernier l'emporta dans la forêt.

Au moment où le roi de Tartarie se croyait sûr, à l'aide de ses soldats, de s'emparer des fugitifs, le singe s'élança dans les arbres, gravit avec une agilité surprenante jusqu'au sommet des plus hautes branches, et, de là, se mit à courir d'arbre en arbre, avec une telle vitesse qu'il fut impossible à ceux qui les poursuivaient de les atteindre.

Quelques heures après, le dieu et sa monture étaient absolument délivrés de toute crainte.

Ce fut le siamang qui pourvut à la nourriture de tous deux, car son compagnon, malgré son origine divine, était aussi faible et aussi impuissant qu'un enfant, jusqu'à ce qu'il ait pu réaliser la condition imposée à sa réhabilitation par le maître des dieux.

Ils marchèrent ainsi de pair et camarade pendant de longs jours et de longs mois, sans voir la fin de l'interminable forêt où ils s'étaient refugiés.

Un soir cependant, ils furent récompensés de leurs peines, car ils arrivèrent, un peu avant le coucher du soleil, au commencement de vastes plaines couvertes de rivières et de cultures de toutes sortes.

A la sortie de la forêt se trouvait un temple abandonné, car il ne possédait plus, pour faire les oblations du sacrifice soir et matin, qu'un vieux bonze tout déguenillé.

— Que fais-tu là ? dit le dieu au prêtre.

— J'attends la mort.

— Laisse-moi passer, je t'apporte la vie.

Et le dieu pénétra dans le temple.

Au même instant, il fut environné d'un rayon lumineux et des voix célestes se firent entendre.

Le vieux bonze s'était jeté à plat ventre, et murmurait, le nez dans la poussière :

— Merci, ô magnanime, ô sublime Bouddah ! Tu as enfin exaucé mes prières, je mourra content puisque ton culte va de nouveau fleurir dans ce temple.

Le bruit de cette apparition se répandit partout ; du nord au midi, du levant au couchant les peuples, les princes, les rois, vinrent con

templer la grande merveille. Le dieu avait disparu, il est vrai, mais il avait laissé, comme signe de son passage, l'auréole d'or qui avait entouré son front et son corps terrestre.

Le talapoint qui m'a conté cette histoire à Siam m'a affirmé qu'il avait vu cette auréole de ses propres yeux, suspendue comme un nimbe éclatant au milieu du temple ; il m'engagea même fortement à aller m'assurer par moi-même de sa véracité, mais je préférai ajouter foi les yeux fermés à ses assertions, et m'en aller reprendre tranquillement le paquebot.

On comprend que le singe qui a eu l'insigne honneur de porter un Bouddah soit un véritable objet de vénération pour les indigènes de la contrée où s'est accomplie cette merveille.

Ce siamang porte dans l'Inde le nom d'Hannouman, du nom du général qui, rassemblant une armée de singes, s'en fut soutenir Rama, qui allait à la tête de ses guerriers réclamer sa femme Sita, enlevée par Ravana, roi de Ceylan.

Il doit à cette légende une bonne partie de la vénération dont il est l'objet.

Le fait que nous venons de voir dans le jardin du rajah se reproduit fréquemment. Vous vous couchez le soir, possédant un superbe jardin rempli d'ananas, de bananes, de pommes can-

nelles, de goyaves, tout cela mûr, pendant aux branches d'une façon appétissante; le lendemain, au réveil... plus rien.

Dès l'aube, une troupe de siamangs Hannoumans s'est abattue sur votre propriété, et les voleurs sont là, mangeant sans vergogne à votre barbe, les fruits qu'ils vous ont volés.

Vous ordonnez à vos domestiques indigènes de chasser ces intrus... pas un ne bouge. Vous réitérez l'ordre... tout le monde s'enfuit. Vous prenez un bâton, et vous procédez vous-même à une exécution sommaire, et tous vos domestiques quittent votre service; votre maison est à l'instant mise à l'index, vous ne pouvez vous en procurer d'autres.

Tout cela ne laisse pas que de surprendre le plus désagréablement du monde l'Européen pendant les premiers temps de son arrivée dans l'Inde.

La légende à laquelle je viens de faire allusion plus haut forme un des épisodes les plus importants du *Ramayana*, le grand poème des Indous, dont le sujet est le même que celui de l'*Iliade*, et l'a certainement inspiré, étant de quelques milliers d'années plus ancien que le poème grec.

Les sectateurs de Vischnou ont un culte tout particulier pour ce singe; mais aucune des au-

tres sectes religieuses de l'Inde ne lui refusera ses hommages.

Ce singe est représenté dans la plupart des temples et dans beaucoup d'endroits fréquentés; on le trouve aussi dans les bois et autres lieux déserts ; mais dans les cantons où les Vischnounistes sont en majorité, on ne fait pas un seul pas sans rencontrer l'image de leur bien-aimé Hannouman.

Les offrandes qu'on lui fait consistent en simples productions de la nature; jamais il n'est l'objet de sacrifices sanglants.

Dans les lieux où ces animaux ont coutume de se rendre en foule, le pauvre Indou, dont ils ravagent le champ ou le jardin, et qu'ils mettent ainsi à la misère, ne se contente pas de laisser dévaster ses récoltes, il prépare en outre de grands plats de riz qu'il arrose avec le jus parfumé de la canne à sucre, et qu'il va porter pieusement, au coucher du soleil, dans les lieux qui serviront de passage à ces animaux.

Le singe changé en demi-dieu!

Je ne crois pas que l'histoire d'aucun peuple nous présente une chose aussi singulière et surtout aussi difficile à expliquer.

Presque partout l'homme a considéré le singe comme une caricature de sa propre forme, et il a plutôt songé à le chasser de ses récoltes qu'à

le placer sur l'autel de ses multiples vénérations.

L'explication de la conduite des Indous n'est pas facile à donner.

Le siège de Lauka, l'enlèvement de Sita par le géant à dix têtes qui régnait à Ceylan, l'armée des singes alliés de Rama et ses exploits, toute cette histoire, mélangée des aventures les plus baroques qui rappellent le siège de Troie et Geneviève de Brabant, ne vaut pas la peine d'arrêter notre attention.

Ce sont de ces contes bleus comme on en rencontre au berceau de tous les peuples, au seuil de toutes les agrégations humaines qui ne sont pas encore arrivées à la civilisation et à la science, mais qui sont indignes d'être conservés autrement qu'à titre de curiosités antéhistoriques.

Je serais assez disposé à croire, en cherchant des raisons plus humaines, plus logiques, que les premiers Indous ont été frappés de l'extraordinaire ressemblance du siamang avec l'espèce humaine, surtout dans la face.

Figurez-vous une figure de vieillard noirâtre et ridée, toute encadrée par une magnifique barbe d'un blanc roux qui se termine en pointe sous le menton, et vous aurez une idée exacte de cet animal; ajoutez à cela qu'il est d'un

rare familiarité, et nous arriverons à comprendre comment il peut se faire qu'il se soit glissé d'abord dans l'intimité de l'Indou, du cultivateur surtout, intimité que le moindre fait a pu changer plus tard en un sentiment superstitieux, grâce à un service rendu par hasard, semblable par exemple à celui que rendirent par hasard les oies du Capitole, en prévenant les Romains par leurs cris inquiets de la présence des Gaulois, qui se préparaient à donner l'assaut. Pendant que j'habitais l'Inde, j'étais tourmenté par cette idée d'expliquer d'une façon rationnelle cette vénération de l'Indou pour le singe ; un brahme, à qui de longues relations communes permettaient la franchise, me répondit à la question suivante que je lui avais posée carrément :

— Vous êtes trop intelligent pour croire aux plaisanteries du *Ramayana*.

— Ce sont des contes à peine bons pour amuser les petits enfants.

— Comment expliquez-vous alors cette vénération dont vos compatriotes, et vous tout le premier, quand vous êtes au milieu de la foule, vous entourez le singe Hannouman, le singe des pagodes, comme vous l'appelez ?

— C'est bien simple, nous en avons gardé le souvenir dans les temples. Il y a de longs siècles,

le temps ne fait rien à la chose, mais c'était bien longtemps avant l'invasion des Arabes, il y eut comme une trombe d'eau immense qui, en s'abattant sur l'Inde, en quelques heures fit déborder presque toutes les rivières. C'était pendant la nuit, et la plupart des habitants, croyant à un simple orage, ne se doutaient de rien.

La tradition rapporte que les singes, couchés dans les arbres, sur les pans de murailles et les toits d'habitations, en voyant l'eau envahir peu à peu les jardins, se mirent à pousser de tels cris de détresse, que les habitants, réveillés à temps, purent mettre en sûreté leurs personnes et celles de leurs familles.

Ce serait en mémoire de cela que les habitants des campagnes auraient laissé les singes en agir avec les fruits de leurs vergers et leurs récoltes de riz, comme s'ils étaient leurs copropriétaires.

— Et toi, fis-je à un brahme qui habitait la campagne, comment te comportes-tu avec eux?

— Oh! moi, répondit-il en souriant, je n'ai pas le moyen de nourrir ces fainéants comme cela. Un jour une troupe a fait mine de vouloir s'établir chez moi pendant plusieurs nuits; j'ai chassé tous ces maraudeurs avec un énorme rotin, et ils ont pris l'habitude d'aller ailleurs. Dès qu'une nouvelle invasion de ces animaux

menacera de s'étendre chez moi de nouveau, je me servirai des mêmes moyens.

Je tenais mon explication, sinon authentique, du moins naturelle; le respect du singe avait bien son origine dans un service rendu.

La superstition religieuse, en donnant plus tard ce singe comme allié du dieu Vischnou, incarné dans Rama, avait consacré d'une façon indélébile la croyance populaire, et c'est ainsi qu'insulter le singe Hannouman est un crime aussi grand dans l'Inde qu'insulter Vischnou, le dieu dont il fut l'allié.

A côté de ces motifs, qui sont encore des raisons de sentiment, j'en ai découvert d'autres, pendant mes pérégrinations à travers les jungles et les forêts de l'Inde.

Un jour que je me rendais à Cuddaloor, village du Carnatique, sur le territoire anglais, à quelques lieues de Pondichéry, je m'arrêtai pour déjeuner au milieu d'une magnifique forêt de banians, dont un seul peut mettre à l'ombre un régiment de cavalerie, bêtes et hommes; le fait a été plusieurs fois démontré par les troupes françaises et anglaises pendant les guerres dont ces contrées ont été le théâtre, et je le cite parce qu'il est bien connu, et qu'ensuite il peut donner aux lecteurs une idée de la splendeur de ce règne végétal.

Une véritable armée de singes de cette race des siamangs avait établi son domicile au milieu des branches de ces grands arbres, et c'était un plaisant spectacle que de les voir se livrer à leurs ébats habituels, sans nul souci de notre présence.

Les uns rongeaient des racines ou des fruits fraîchement cueillis ; d'autres se suspendaient à bout de branches et se balançaient comme des enfants ; d'autres se poursuivaient au plus haut du feuillage, s'élançaient à terre avec une vitesse vertigineuse et remontaient de même dans leur forteresse verdoyante, pendant que les mères, avec des tendresses touchantes, encourageaient les premiers pas de leurs petits, ou recevaient dans leurs bras ceux dont les reins n'étaient pas encore assez forts, les membres assez solides pour se tenir en équilibre sur quelque grosse branche.

Je me disposais à faire la sieste dans mon hamac de voyage, et déjà je m'étais arrangé pour fermer les yeux, malgré les cris des siamangs et le caquetage des perruches, lorsque tout à coup je vis un singe s'élancer d'un arbre à terre, en poussant une série de cris particuliers ; il se précipita alors sur un serpent qu'il avait aperçu, et, d'un vif mouvement, l'écrasait contre terre.

Ce fut comme un signal, tous les siamangs se mirent à chercher des serpents, et je les vis en moins d'une heure en tuer une vingtaine sous mes yeux.

Le serpent, qui se cache partout dans l'Inde, sous le chaume des paillottes, dans chaque touffe des rizières, sous les tapis des maisons, sous les meubles, est le plus grand ennemi des habitants.

Ne serait-ce pas cette qualité de tueur de serpents spéciale à cette race de singes qui aurait fait vénérer par l'Indou son défenseur de chaque jour, le gracieux siamang?

Tout en agitant ces questions et rappelant nos souvenirs par une association d'idées faciles à comprendre, nous avions fait, le capitaine et moi, le tour du jardin du rajah, et laissant singes et Indous à leurs jeux, nous étions rentrés au palais.

Nous trouvâmes notre hôte, Pandya-Rajah, qui nous attendait pour le premier déjeuner. Il nous tendit la main en souriant et en nous demandant si nous ne lui ferions pas l'honneur de passer quelques jours avec lui.

Un regard du capitaine me fit voir qu'il était de mon avis pour d'autres mobiles que les miens; mais cela me suffisait, je ne tenais nulle-

ment à m'immobiliser vingt-quatre heures de plus dans cette contrée.

Je répondis au rajah que, malgré tous mes regrets de le quitter, nous étions obligés de partir le soir même pour suivre notre itinéraire, c'est-à-dire visiter Rozah-Ellora, et de là nous rendre à Haïderabad, par le Godavery, Nauder, Beder et Golconde.

— Qu'à cela ne tienne, nous répondit Pandya-Rajah, je vais vous accompagner ; je possède au-dessous d'Ellora, sur le Godavery, un petit palais où je me retire parfois quand je veux vivre à ma guise, je serai charmé de vous y donner pendant deux ou trois jours une hospitalité plus agréable, plus conforme à nos habitudes indoues que celle que vous avez trouvée ici, et qui n'a pas été ce que j'eusse désiré qu'elle fût.

La figure du capitaine commença à se radoucir.

Le rajah continua :

— Hier soir, quand je vous ai eu quittés, j'ai été obligé de passer la nuit avec mon gourou et un brahme astrologue pour interroger les astres et savoir si le fils que je venais d'adopter serait appelé à continuer ma race.

Nous acceptâmes la proposition de plein cœur. Je n'avais pour ma part aucune objection à faire ; mais, quand bien même il en eût existé

quelqu'une dans mon esprit, je me serais bien gardé de la faire connaître, ne tenant nullement à me faire une fâcheuse affaire avec le capitaine, que l'annonce d'une hospitalité plus indoue avait rendu tout autre depuis quelques instants.

Il avait restitué toute son estime au rajah.

Le rajah fit placer son grand palanquin de voyage sur Nirjara, son éléphant favori. Trois petits chevaux des Gathes, tenus en main par des bohis, reçurent l'ordre de nous suivre pour nous permettre de changer à volonté notre moyen de locomotion, et nous partîmes en laissant Nalla-Tamby pour conduire les vindicara et nos charrettes à Ellora, où nous leur donnâmes rendez-vous.

Amoudou et Tinou, selon leur habitude. nous suivirent à pied.

Le lendemain soir, nous étions à Rozah.

Rosah est une petite ville de la province d'Arungabad, à quatorze milles environ de la ville de ce nom.

Elle est située sur un plateau fort élevé, au sommet d'une gorge de montagne entre l'ancienne forteresse de Dowlotabad et les excavations d'Ellora.

On jouit de cette situation d'une vue aussi belle qu'étendue.

Arungabad paraît au loin, et l'œil découvre

son cône élancé et hardi, merveille pyramidale de ce tableau, que couronne un rempart hérissé de défenses, et dont la base escarpée supporte la plus étrange des montagnes de l'Inde.

La forteresse de Doulotabad n'est qu'à six milles de Rozah, et ne se montre sur aucun aucun autre point avec autant d'avantages.

On s'approche de la ville par une chaussée bien pavée de vingt pieds de large; elle est entourée d'une muraille construite avec beaucoup d'élégance et de solidité, et renferme de nombreux débris de sa richesse et de son antique magnificence, mais on voit arriver au dernier degré de la décadence les murs sculptés du palais des Omrahs, qui, aux jours glorieux du Mogol, élançaient jusqu'au ciel la cime de leurs superbes minarets.

Rozah, qui servait de cimetière royal à l'époque à laquelle Arungabad était réputée comme la capitale des états d'Aurengzeb, est remplie de tombeaux d'hommes illustres et de pénitents célèbres. La renommée qu'elle avait de renfermer dans son enceinte les mausolées d'un grand nombre de saints musulmans qui tous avaient fait à pied le pèlerinage de la Mecque, fut certainement le motif qui poussa ce monarque, qui toute sa vie feignit le plus grand zèle pour la foi

Tombeau d'Aurenzeb à Rozah (Page 287).

[illegible]

mulsulmane, à choisir ce lieu pour celui de sa sépulture.

Le tombeau du dernier descendant de Timour-Lang, de ce puissant conquérant qui soumit l'Inde entière sous son sceptre, s'élève dans l'enceinte où sont déposés les restes de Huessin, un des plus saints et des plus vénérés personnages de l'Inde musulmane.

Le mausolée de Seid-Huessin-ul-Abdin éclipse en splendeur celui du monarque des cent trônes de l'Indoustan, et sa mémoire est encore aujourd'hui en plus grande vénération chez les croyants que celle du grand empereur.

Le tombeau d'Aurengzeb, quoique très pittoresque, ne se distingue ni par son élégance, ni par sa magnificence; ceux qui doutent qu'il fut élevé par ce souverain en donnent comme motif qu'il jure avec la munificence et la libéralité bien connues d'Aurengzeb, mais ils oublient que ce monarque, le plus grand qu'ait eu l'Inde, affectait la plus grande simplicité dans sa personne; c'est précisément pour cela que je suis porté à croire que son tombeau est bien ce qu'il désirait qu'il fût, c'est-à-dire rappelant sa vie simple et sans faste.

Aurengzeb s'empara du trône en en chassant son père; mais il n'eut pas plus tôt atteint le but de son ambition, qu'il songea à faire chérir son

pouvoir au peuple qu'il gouvernait, et les atrocités de sa vie privée, le massacre de ses frères, l'emprisonnement de son père, contrastent d'une façon bien étrange avec les vertus publiques du souverain.

Les sujets de son immense empire n'eurent jamais à se plaindre d'un souverain qui les gouvernait avec autant de sagesse que de modération, et ils obéirent sans murmure à des lois administrées avec justice ; mais, les histoires de l'époque en font foi, ils n'aimèrent jamais l'homme qui avait trempé ses mains dans le sang de presque tous les membres de sa famille.

Les foules ne s'y trompent guère : la réputation de sainteté qu'il essaya d'acquérir par l'austérité de sa vie ne lui fut jamais accordée par la masse du peuple, et les moullahs n'osèrent jamais le canoniser, c'est-à-dire l'élever au rang des saints personnages musulmans.

Singulier retour des choses terrestres, le mausolée du plus puissant empereur qu'ait eu l'Inde n'est desservi que par des prêtres de la plus vile catégorie, tandis que l'on brûle perpétuellement de l'encens et qu'on répand encore des fleurs sur les sarcophages de simples mendiants béatifiés par la superstition populaire.

Le mausolée de marbre qui recouvre les restes du dernier des conquérants mogols, est recou-

ert d'un misérable dais en bois qui présente n aspect vraiment déplorable. Les lampes ont essé de brûler, et l'abandon le plus complet ègne dans ces lieux.

Quelques membres de la famille du monarque eposent dans la même enceinte, dans un pareil tat d'abandon, et c'est à peine si la population le Rozah a conservé le souvenir du grand Au-engzeb.

Nous quittâmes Rozah pour aller visiter Dou-otabad, distant seulement de nous de six à ept milles.

Une heure et demie de marche suffit pour nous rendre. Cette forteresse, vraiment extraordi-aire, fut construite vers l'an 1200 par les In-ous.

Cette hauteur fortifiée fut considérée comme ant d'une grande importance tant que le sys-me asiatique fut en usage, et la nature et l'art étaient réunis pour rendre Doulotabad la plus rte et en même temps la plus remarquable de utes les places de ce genre dans l'Indous-n.

Un rocher élevé, dont la forme a été com-rée à celle d'une ruche un peu aplatie, s'élève pic dans une plaine, à un mille de distance viron du pied d'une chaîne fameuse par ses cavations, et dont on suppose qu'il a été vio-

lemment séparé par quelque grande convulsio
du globe.

La forme et la position de cette éminenc
étaient particulièrement favorables pour exerc
l'adresse et la patience que les architectes ir
dous ont mises dans tant de monuments imp
rissables. La hauteur de ce cône de rocher e
d'environ six cents pieds, et il n'a pas plus d'u
mille de circonférence.

Le rocher a été taillé à pic par la main
l'homme, et forme autour du pied une espè
de mur uni et perpendiculaire élevé de plus
cinquante mètres.

Un fossé large et profond ajoute encore à
sûreté de cette force inexpugnable.

Quand on a traversé le fossé, on monte da
le cœur du rocher par un passage souterra
qui conduit aux ouvrages supérieurs, en faisa
des détours dans les flancs les plus reculés de
butte.

Le couronnement de ce passage est excessiv-
ment bas, et ce n'est qu'avec peine qu'on le tr-
verse en se baissant; mais au bout de quelqu
pas il conduit à une grande voûte éclairée pr
des lampes.

De cette place, une galerie haute de dou
pieds sur autant de large environ, et qui mo e
en pente douce conduit à ciel ouvert jusqu u

sommet ; seulement elle est coupée de distance en distance par des trappes, qu'on ne peut atteindre que par des escaliers très raides.

Tout cela a été conçu évidemment dans un but de défense, dans le cas où le passage viendrait à être forcé.

Il y a d'autres entrées que celle du passage souterrain. Une autre conduit aux magasins creusés dans différentes parties du rocher et aboutit, à une certaine élévation, à une cavité d'environ trente pieds carrés, elle est couverte par une grande plaque en fer, qui peut être relevée en cas d'assaut pour précipiter sur les assaillants des matières embrasées ou autres, ou bien on peut la laisser en place et allumer un grand feu sur toute sa surface, ce qui ne permettrait pas de la soulever pour gravir la cavité. Quand nous commençâmes à monter, le capitaine, le rajah et moi, nous trouvâmes ce chemin escarpé et étroit, mais cependant moins pénible à gravir que nous ne l'eussions cru tout d'abord. La colline est dans quelques endroits couverte de broussailles, et dans d'autres sont placés les bâtiments ou constructions qui seraient d'abris aux défenseurs.

La maison du gouverneur de la place est grande et agréable; elle jouit d'une des vues les plus belles qui soient au monde.

Les petites villes de Kargousouar et de Rozah se distinguent parfaitement dans le lointain.

On a placé sur la cime une pièce de vingt-quatre en bronze; la difficulté de l'entreprise a dû être prodigieuse. On raconte que le rajah qui la fit installer, après plusieurs essais infructueux, s'avisa du moyen suivant :

Il envoya un de ses meilleurs ingénieurs à Doulotabad, avec mission de faire transporter la pièce au lieu indiqué, et quand ce dernier fut arrivé à la forteresse, on lui annonça de la part du rajah qu'il ne retournerait dans son pays, au milieu de sa famille, que quand il aurait réussi dans son entreprise.

Stimulé par le désir de revenir le plus vite possible auprès des siens, cet ingénieur, après de nombreux essais, finit par placer cette pièce d'artillerie au lieu où on la voit encore aujourd'hui.

Doulotabad n'a presque pas d'artillerie, et d'après le nouveau système d'opérations militaires, cette place a beaucoup perdu de son importance.

Elle ne commande du reste aucune route, aucun passage, aucun pays ; on dirait que les ingénieurs indous, séduits par ce bloc de roche, se sont simplement proposé d'en faire le modèle des fortifications de leur temps.

Les Mogols possédaient Doulotabad à une époque très reculée; elle fut créée ville impériale par Mohamed Tuglek, qui lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui. Quand cette forteresse était au pouvoir des rajahs indous, elle portait le nom de Deoghar.

Quand les Mogols furent chassés du Dekkan par les princes de Carnatic, ces derniers prirent possession de la forteresse; elle fut quelque temps aux mains des Français sous M. de Lally, puis les Marhattes s'en rendirent maîtres, et en 1776 elle devint la propriété du Nizam d'Hayderabad.

C'est aujourd'hui le gouvernement anglais qui la possède.

Chose curieuse, elle n'a jamais été prise d'assaut, c'est toujours par la trahison du chef qui commandait qu'elle a passé de mains en mains.

Aussi les souverains du pays étaient tenus dans une telle défiance à l'égard du gouverneur qu'ils étaient obligés de nommer au poste recherché de Doulotabad, que sa famille était conservée en otage à la cour du nabab d'Hayderabad.

Sous l'empereur mogol Akbar et sous Jehanguire, il n'était pas permis de conserver plus de trois ans un poste aussi important. Cette forteresse, curieuse à visiter comme monument du

passé, en dehors de cela n'a plus la moindre valeur; elle ne tiendrait pas deux heures devant nos armes perfectionnées.

Une assez faible distance nous séparait des fameuses excavations d'Ellora, un des buts de notre voyage, sinon le principal.

Parmi les ouvrages d'art si nombreux et si surprenants que nous ont laissés les primitifs habitants de l'Inde, il n'en est pas qui soient plus faits pour éveiller l'étonnement que le temple de Kylas, appelé le paradis des dieux; il peut être considéré comme ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce pays de merveilles.

Il forme une des excavations des fameux temples d'Ellora, creusées dans une montagne de granit.

Cette montagne, magnifique par elle-même, arrosée par une belle rivière, qui descend en larges cascades de rocher en rocher, du haut d'une éminence escarpée, est couverte de temples et de palais en partie souterrains, en partie isolés, formés dans le roc même, et couverts d'une abondance d'ornements au-dessus de toute description.

Kylas est certainement le plus beau et le plus parfait des temples souterrains d'Ellora; ses abords sont beaucoup plus remarquables, et il est mieux fini que ceux des environs.

Le bâtiment central, dont nous donnons la gravure, s'élève au milieu d'une large arène, et il est en entier taillé et creusé dans le roc solide.

Du côté qui fait face à la montagne se trouve une magnifique façade.

Un grand portique est flanqué de chaque côté par deux hautes tours crénelées couvertes de sculptures et contenant plusieurs appartements.

Sur le sommet, qui est d'une grande noblesse, il y a un balcon qu'on suppose avoir été une tribune pour la musique (*nobot khava*).

Le dessous de cette porte est orné de riches sculptures, dans lesquelles on distingue les huit déesses armées, Bhawany. Elle conduit dans une vaste place également creusée dans la montagne, comme on peut s'en rendre compte dans la gravure, et au centre de cette place se trouve le temple, édifice qui produit tout à la fois des sentiments de surprise, de plaisir et d'un respect mystérieux.

Chaque partie, travaillée avec un art infini, est couverte d'une profusion d'ornements d'un fini minutieux, et dont il me serait impossible de donner même une faible idée.

Chaque portion de l'extérieur et de l'intérieur qui comprend plusieurs étages ainsi que le toit,

est taillée en colonnes, en pilastres, en frises, er frontons et embellie par des figures d'hommes et d'animaux, isolées ou en groupes, qui sont ac compagnées de tous les atributs qui ont rendu le panthéon indou le plus peuplé de tous les pan théons anciens.

Le temple, qui est creusé depuis la régioı supérieure du rocher, et qui, nous l'avons di plus haut, est isolé, est joint à la grande port par un pont ou plate-forme taillé de même dan le roc.

Les galeries et colonnades qui l'entouren sont séparées de l'édifice par un intervalle d cent cinquante pieds.

Le temple central élève sa tête magnifique une hauteur de plus de cent pieds ; il forme u immense bloc isolé de plus de cinq cents pied de circonférence et contenant plusieurs superbe appartements garnis de fenêtres, de portes e d'escaliers. Plus loin, et à l'extrémité de la cou qui l'entoure, sont trois magnifiques galerie supportées par des piliers et contenant tout l'histoire mythologique des Indous, représenté dans des compartiments en pierre sculptée : o y remarque quarante-deux figures colossales d dieux et de déesses. Ce superbe portique es large de onze pieds et élevé de quatorze e quelques endroits, car cette hauteur varie.

Une partie du côté sud de ce terrain est occupée par des chambres couvertes d'une profusion d'ornements, et dans lesquelles on voit des groupes de figures de femmes si délicatement sculptées que la Grèce elle-même a à peine surpassé la beauté de ces ouvrages.

Dans la cour sont des restes gigantesques d'éléphants, ainsi qu'un obélisque presque entier; et le magnifique temple carré du taureau Nandi, formant une partie de la pagode qui occupe le centre, peut se voir de l'endroit d'où est pris le point de vue de ma gravure. Le grand nombre et la variété des objets qui s'offrent aux yeux étonnés, quand on entre dans cet endroit qui fut témoin de tant de solennités et que l'œuvre des siècles a plongé dans la ruine et l'oubli, suscitent dans l'esprit du visiteur une foule de sensations diverses.

Bientôt cependant, la surprise qu'excitent ces travaux gigantesques est remplacée par une contemplation plus calme, et par une admiration mêlée de respect pour tout ce merveilleux passé que l'imagination se plaît à exhumer.

La croyance populaire du pays est que ces magnifiques ouvrages doivent leur origine à un pouvoir surnaturel. Il est certain qu'il est impossible de rester froid devant de pareilles merveilles, et qu'elles donnent une haute idée de

l'intelligence, du goût, de la civilisation, en un mot, de l'époque qui les a produites.

Quant à l'origine véritable de ces temples, toutes les conjectures que l'on peut faire à cet égard ne reposent sur aucune base sérieuse.

Leur symbole sacré s'est perdu depuis des milliers d'années, et les Indous, comme les Européens, ne les viennent visiter que par curiosité.

Nul, parmi les plus savants pendits, n'a pu déchiffrer les caractères et les inscriptions qui s'y trouvent gravés, et les lettres, en les comparant aux différentes formes alphabétiques des dialectes de l'Inde, ne se rapprochent d'aucuns.

Quel est donc le peuple qui a sculpté si fortement la trace de ses pas dans le granit rouge des montagnes d'Ellora? Ces fines sculptures, comme l'Inde depuis n'en a plus fait de pareilles, donnent une haute idée du génie qui a présidé à leur exécution.

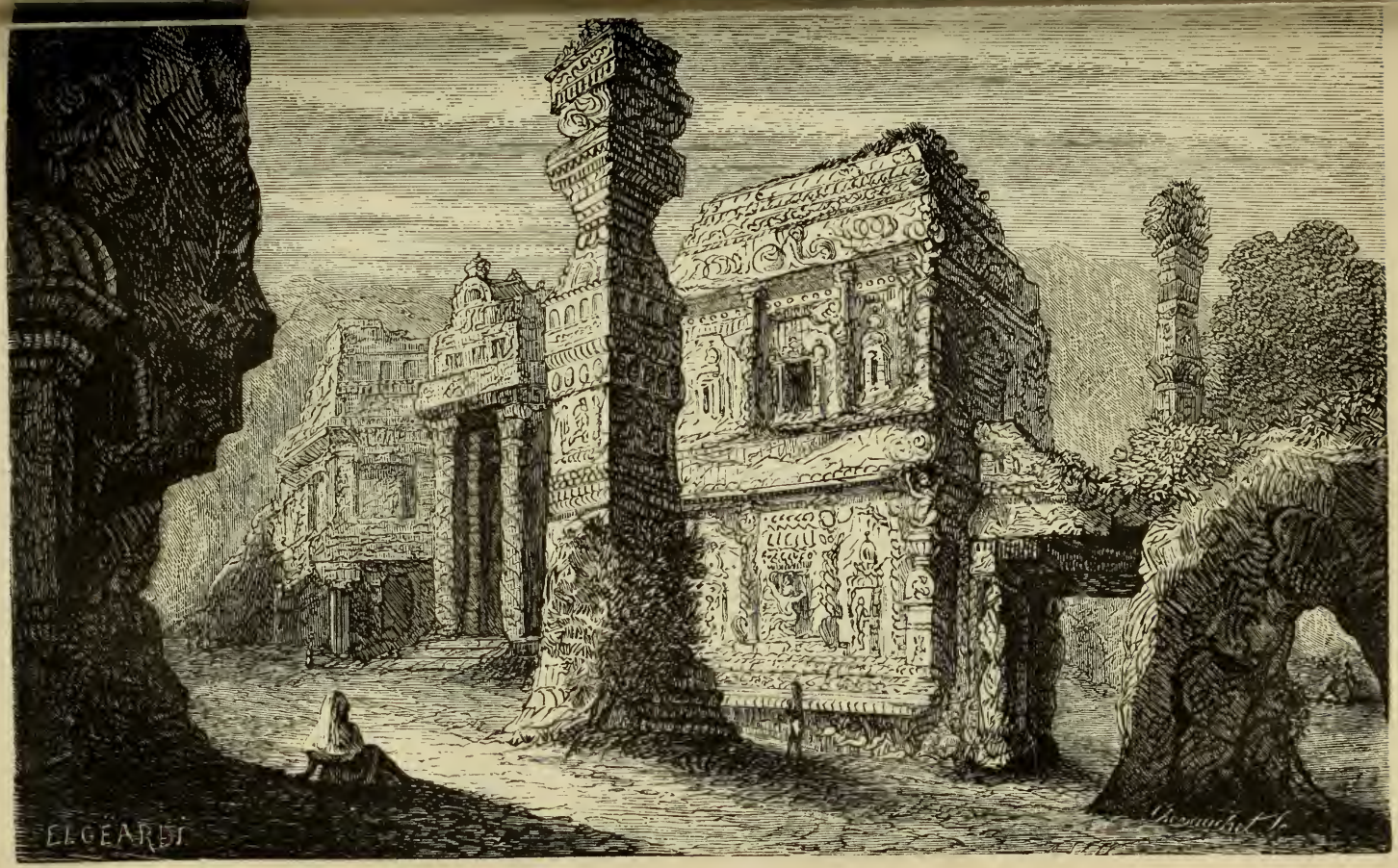
On a voulu reconnaître dans les nombreuses sculptures du temple de Kylas la représentation des épisodes principaux du Ramayana; mais les indianistes les plus distingués, Colbrook, entre autres, ont échoué lorsqu'il s'est agi de prouver d'une façon formelle que les exploits de Rama et de Sitas se trouvaient immortalisés sur ces pierres.

[illegible] au point de vue [illegible]
[illegible] de l'époque [illegible] problème.

Quant à l'origine véritable de ces [illegible] les conjectures que l'on peut faire à ce sujet ne repose sur aucun [illegible] sérieux.

Leur symbole sacré n'est pas le dépôt [illegible] mitiques d'armes, [illegible] les Indous, comme les [illegible] ne se trouvent [illegible] pas [illegible] [illegible].

Nous savons les [illegible] [illegible] [illegible] caractéristiques [illegible] [illegible] [illegible]



Ruines des temples d'Ellora (Page 298).

Les amours de Siva et de Parnady auraient peut-être plus de droits, selon une opinion assez généralement admise, à être considérés comme ayant inspiré ces scènes; mais, quelle que soit la multiplicité des avis sur les sujets qui y sont représentés, tout le monde s'accorde à reconnaître que les différents groupes qui remplissent les compartiments de ces superbes excavations surpassent en intérêt tout ce que nous voyons de plus grand et de plus important dans les temps de l'ancienne Grèce et de Rome, et ne leur sont pas inférieurs en beauté.

Après le Kylas, nous fûmes visiter le Ramesowara.

Si l'on compare cette partie des édifices avec les ouvrages gigantesques des environs, ce Ramesowara paraît de dimension beaucoup plus petite.

Le bâtiment principal est supporté par des piliers et des pilastres qui sont vraiment admirables dans leurs proportions ; les murs et les plafonds sont couverts de figures représentant principalement les jeux et les badinages des divinités, se relâchant de la majesté de leur rang en se livrant comme de simples mortels à la danse et à des fêtes bruyantes.

Le groupe que je dessinai sur les lieux et que je reproduis ici est celui qui a le plus excité la

curiosité et les discussions; il forme un contraste frappant avec les scènes joyeuses qu'on voit dans les autres compartiments.

Les principales figures sont des squelettes, et les brahmes qui les montrent, pour ne pas rester à court d'explications, racontent que ces squelettes rappellent les crimes et la punition d'une famille de rajahs impies qui pillèrent les temples et qui, s'étant enrichis des dépouilles des dieux, et en arrachant au peuple ses épargnes péniblement amassées, provoquèrent ainsi la colère du ciel, qui, dans un moment de mauvaise humeur, les réduisit tous à l'état indiqué par les sculptures du temps. Ils ajoutent que cette famille, pour augmenter son supplice, a la douleur de voir emporter ses richesses par des voleurs supposés représentés par les figures du coin, qui se sauvent en portant un sac.

D'autres soutiennent que ces figures représentent des démons.

Mais il y a si peu d'intérêt à chercher à éclaircir ces questions confuses de mythologie préhistorique, que la plupart de ceux qui visitent Ellora aiment mieux généralement admirer les beautés des sculptures que de se donner la peine de chercher à deviner ce qu'elles signifient précisément.

J'avoue que je fus de cette opinion, et l'on ne m'accusera pas d'indifférence scientifique, quand

[illegible] et ses discussions, [illegible] un [illegible] comparant avec les scènes joyeuses qu'on [illegible] dans les autres compartiments.

Les personnages sérieux sont des squelettes [illegible] les lanternes qui les éclairent, pour ne pas [illegible] par l'ennui d'explications, racontent que [illegible] squelettes rappellent les [illegible] et le pouvoir d'une famille de riches [illegible] qui piétinent [illegible] temples et [illegible] [illegible] des [illegible], et les [illegible] [illegible] qui pénétrent [illegible], prononcent [illegible] la colère du ciel, qui, dans un mouvement de [illegible] vaut [illegible], les réduisit tous à l'état [illegible] par les sculptures du temps. De [illegible] cette famille, pour augmenter son [illegible] [illegible] de voir comparer ses richesses [illegible] [illegible] supposées représentées par les [illegible] [illegible], qui se [illegible] en portant un [illegible].

Trouvez [illegible] que ces figures [illegible] [illegible] les démons.

Mais il y a si peu d'intérêt à chercher [illegible] ces [illegible] confuses de mythologie [illegible] que la plupart de ceux qui visitent [illegible] [illegible] [illegible]

Entrée du temple de Kylas (Page 300).

on voudra bien se rappeler que le fil conducteur fait absolument défaut dans ce labyrinthe sculptural.

Pas une opinion, parmi toutes celles qui se sont formées sur ces restes sublimes des premiers âges, ne peut se vanter de valoir plus que les autres.

La solitude solennelle de ces excavations, sculptées avec un art infini, leur isolement de tous les centres habités, malgré la grandeur de leur style et la beauté de l'ensemble, sont certainement un grand sujet de méditations : on se demande comment les Indous, qui entourent d'une incroyable vénération tout ce qui touche à leurs dieux et à leur culte, ont pu laisser dans l'abandon de pareilles merveilles; comment eux, si dévots pour leurs poulians, leurs linguams et autres représentations informes de leurs divinités, peuvent-ils rester froids devant des œuvres qui atteignent les limites de la perfection artistique?

Quelques pauvres brahmes et quelques fakirs fréquentent encore ces lieux célèbres, mais ce n'est que pour obtenir une aumône des étrangers qui les viennent visiter.

— Cela vous amuse? me dit mon brave compagnon après trois heures de promenade à travers ces souvenirs d'un passé qui parle aux

yeux, à l'imagination, avec d'autant plus de force qu'un épais mystère en voile l'origine.

— Oui, lui répondis-je en souriant, je trouve cela intéressant.

— Eh bien ! moi, j'en ai assez, et je ne comprends guère, je l'avoue, ce qui peut vous attirer près de ces étranges magots qui rendraient des points aux poussahs chinois ; pour moi, je descends jusqu'à notre campement, je vais faire installer mon hamac et fumer un cigare en buvant un verre de brandy ; quand vous en aurez assez de votre visite, vous viendrez me rejoindre.

Et il partit.

J'en profitai pour aller examiner et dessiner quelques autres parties de l'édifice ; celle d'où l'on aperçoit les obélisques de Kylas attira tout d'abord mon attention, et ils sont bien dignes de fixer l'intérêt et la curiosité ; ces ornements se voient en face de l'aire entre le temple et la porte, le long de la chapelle, si on peut l'appeler ainsi, dédiée au taureau Nandi.

Ces obélisques sont d'une forme quadrangulaire ; ils ont onze pieds carrés et portent une grande variété de devises sculptées et exécutées avec un goût exquis ; leur hauteur est d'environ quarante pieds ; ils étaient surmontés de l'effigie d'un animal qui devait être, autant que les dé-

bris qui subsistent permettent de le supposer, un lion, et cet animal, que l'on rencontre très fréquemment dans les sculptures des excavations, n'est pas fort en vénération chez les brahmes.

Un surtout de ces obélisques mériterait d'attirer l'attention des indianistes et archéologues les plus savants de l'Europe. Il est plus large à sa base que celui de Cléopâtre, en Égypte, et, ainsi que le reste du temple, il faisait partie du roc solide et a été taillé dans la même portion de granit.

Kylas se distingue aussi par la magnificence de son étage supérieur. Débarrassé du capitaine, pour qui toutes ces merveilles des temps passés étaient lettre morte, je pus monter à mon aise dans les parties supérieures de l'édifice, où l'on se rend par deux escaliers dont l'un se trouve de chaque côté de l'excavation principale et a trente-six degrés intérieurs qui conduisent le visiteur au sommet du portique du temple; puis, à travers un pont, jusqu'aux appartements situés au-dessus de la porte.

On voit sur le sommet du portique les restes d'un lion et l'intérieur renferme deux figures qui m'ont paru être des sphinx. C'est le seul endroit de la colline qui contienne de pareils emblèmes.

On assure qu'il y a des sphinx dans les tem-

ples bouddhistes de l'Ava, mais ceux de l'Inde ont donné lieu à bien des doutes et des contradictions.

Le pont en question, qui conduit au balcon du portique, a un parapet de trois pieds de hauteur environ, et du balcon l'œil s'étend sur une des plus belles vues que l'on puisse concevoir.

La colline s'étend sur un espace d'environ un demi-mille des excavations et descend en pente douce jusqu'à la plaine, qui est d'une immense étendue. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'a devant soi qu'un océan de verdure, égayé de temps à autre par des bouquets de bois plus élevés que les autres, et qui ressemblent à des îlots épars çà et là.

Au loin, le petit village d'Ellora apparaît, coquettement enfoui dans les palmiers et les citronniers.

Le temple de Kylas, je l'ai dit plus haut, est encore fréquenté par les fakirs et autres mendiants religieux, qu'on est sûr de trouver dans les lieux qui passent pour sacrés.

Il faut que les visiteurs qui veulent rester dans les excavations assez de temps pour voir les nombreuses curiosités qu'elles renferment, se concilient la bienveillance de ces fakirs, qui aiment à se donner des airs d'importance et d'autorité.

Il serait imprudent et dangereux, au milieu des Indous qui les vénèrent et les respectent comme des dieux, de manquer à ces saints et pieux farceurs, mais il est très facile de gagner leurs bonnes grâces.

Quelques roupies, un peu de riz, des compliments et le respect de leurs préjugés religieux, parviendront toujours à captiver un Indou quel qu'il soit. Ils sont du reste d'un caractère assez facile, ces adorateurs de Brahma, bien qu'ils ne soient pas entre eux d'un caractère toujours aussi doux et aussi paisible qu'on pourrait le croire.

L'Européen leur inspire une crainte salutaire, et de là vient la facilité que nous éprouvons à voyager dans l'Inde ; mais, si notre prestige était une fois sérieusement atteint, nous serions exposés à une foule de désagréments.

L'Indou ne croit qu'à la force et ne respecte qu'elle; c'est du reste le fond du caractère de tout Oriental.

Cependant, si nous inspirons aux Indous un sérieux respect, ce n'est pas une raison pour en abuser. Un voyageur européen juste, libéral, poli avec tout le monde, mais ne permettant aucune infraction à l'étiquette indoue à son égard, pourra traverser l'Inde entière avec la plus grande facilité : tous les temples lui seront

ouverts et il jouira de tous les privilèges possibles.

Les Anglais, qui ne se distinguent ni par la douceur et la délicatesse des manières, ni par la tolérance des cultes et usages étrangers, sont bien le dernier des peuples qui puisse faire la conquête morale des Indous.

La révolution de 1857, contre le joug britannique, n'a été excitée que par une série de vexations arbitraires contre les usages civils et religieux des Indous, et la brutalité native des Anglais faillit leur faire perdre l'Inde, le plus beau joyau de leur couronne coloniale.

Je continuai ma visite par le Dous-Avatar.

Le nom de cette excavation vient, disent les brahmes, de ce que les dix incarnations ou avatars de Vichnou se trouvent sculptées dans les divers compartiments de ce temple.

Cette excavation se trouve au centre même des souterrains ; elle est, comme tous les autres temples, remplie de sculptures symboliques.

Je m'occupai, sous les yeux de Pandya-Rajah, que cela amusait beaucoup, à dessiner une des sculptures les plus intéressantes des compartiments de ce temple.

La figure principale représente Siva, me dit un brahme qui nous accompagnait, au moment

où il punit de sa témérité un démon qui a osé insulter sa femme Parvady.

Le Dous-Avatar, quoique évidemment un temple d'origine brahmanique, à en juger par la quantité de figures de ce culte qu'on y a représentées, se distingue des autres excavations du même genre par des cellules ouvertes sur une de ses salles, semblables à celles que l'on trouve dans les temples bouddhistes.

Diverses figures, dans des postures que l'on a l'habitude de prêter à Bouddha, ornent les chapiteaux des piliers de la façade, et les voyageurs, surpris et croyant à la présence de vestiges réellement bouddhistes, s'étonnent de voir en ce lieu la réunion amicale de deux religions si opposées l'une à l'autre.

Il y a des indianistes qui se sont appuyés sur ces sculptures pour prétendre qu'on ne saurait décider laquelle des deux sectes rivales a les droits les mieux fondés à une antiquité reculée.

A cela, il n'y a qu'une chose à répondre : les figures de Dous-Avatar ne sont pas, ne peuvent pas être d'origine bouddhiste. Le bouddhisme ne date que du XIVe siècle avant notre ère, et, du reste, il est admis et prouvé que cette religion a commencé comme un simple schisme du brahmanisme.

Tout ce que Bouddha a enseigné de mortifi-

cations, de pénitences, de prières, pour arriver à l'absorption en Dieu, c'est-à-dire dans le Bouddah suprême, existait déjà dans les prescriptions de la religion brahmanique; seulement ces formules élevées de purification et d'absorption dans la pure essence étaient du seul domaine des classes élevées, brahmes et chatrias. Un beau jour, un réformateur se leva qui vint vulgariser toutes ces croyances réservées aux castes supérieures; l'avènement de Bouddah fut une révolution qui n'est pas sans analogie avec celle de Luther.

Bouddah fut un apôtre de liberté; il abolit les castes et établit que tout homme devant être l'instrument de sa propre perfection, devenait son propre prêtre. Bouddah est le premier novateur qui ait établi sur la terre l'égalité et la responsabilité personnelle des actes.

Donc, le bouddhisme ne peut lutter d'antiquité avec le brahmanisme, puisqu'il procède de lui.

Du reste, une semblable opinion pouvait être controversée à une époque où l'on ne connaissait ni les Védas, ni Manou; mais aujourd'hui il n'est même pas scientifique de discuter ce point.

Toutefois, les partisans de cette doctrine citent comme un fait curieux que la Nerbouddah, rivière qu'ils prétendent consacrée à Bouddah.

comme son nom semblerait l'indiquer, soit même aujourd'hui considérée par les Indous comme ayant un caractère plus sacré que celui du Gange, le fleuve sacré entre tous.

« Il faut, dit un adage connu dans l'Inde entière, qu'un homme ait goûté les eaux du Gange pour en retirer quelque avantage, tandis que la seule vue de la Nerbouddah suffit pour le purifier. »

A cela il n'y a qu'une chose à répondre, c'est que le réformateur brahmanique n'a pris le nom de Bouddah que pour mieux réussir dans son entreprise, ce nom étant celui d'une très ancienne incarnation de Vischnou fort vénérée de tous les Indous.

En effet, c'était augmenter de beaucoup les chances de la mission qu'il s'était donnée, que de venir dire aux populations : « Je suis Bouddah, qui me suis déjà incarné parmi vous, et je viens de nouveau vous prêcher la bonne nouvelle. »

Une chose qui a encore contribué à conserver à la Nerbouddah son caractère ancien, c'est que les Indous qui habitent sur ses rives ont eu beaucoup moins de fréquentations avec les Européens que les Indous des bords du Gange.

On sait que le meurtre du bœuf est chez les Indous le plus affreux de tous les crimes, celui

pour lequel il n'y a aucune rémission, ni en ce monde ni dans l'autre ; eh bien ! les habitants des provinces arrosées par le Gange sont parfaitement habitués à voir tuer des bœufs sur ses deux rives.

Ceux de la Nerbouddah, au contraire, qui n'avaient jamais vu commettre un pareil forfait avant la dernière guerre, ont attribué tous les désastres qui depuis viennent atteindre leurs moissons à la consommation de viande de bœuf faite par les troupes chrétiennes ou mahométanes qui tour à tour ont campé sur les bords de la rivière sacrée.

Dans ces lieux saints, disent les pauvres diables qui attribuent tous leurs maux à la volonté céleste, qui châtie en leur personne les fautes des autres, les crimes contre les dieux sont punis immédiatement et plus sévèrement que partout ailleurs.

Ainsi, le gouvernement anglais ayant rendu une ordonnance qui, contrairement à la coutume indoue, et dans l'intérêt de la morale publique, permettait aux veuves des brahmes et des gens de caste royale de se remarier, pendant de longues années, les riverains de la Nerbouddah attribuèrent à cet acte tous les maux qui venaient fondre sur eux, leurs parents, leurs amis, leurs récoltes, et ils conservèrent cette croyance

jusqu'à ce que les sacrifices d'animaux fussent venus changer le cours de leurs croyances superstitieuses.

Ainsi, ils nous montrent des arbres qui ont perdu leur écorce depuis qu'on va suspendre des pièces de bœuf à leurs branches, et vous aurez beau faire, vous ne leur persuaderez jamais que cet incident est purement et simplement dû à la vétusté de l'arbre.

L'étage supérieur du Dous-Avatar est composé d'une grande pièce ou chambre de 98 pieds de largeur sur 102 de profondeur.

Il y a par-dessus le tout un toit en terrasse de 12 pieds de haut, soutenu par quarante-huit piliers massifs, et les niches contenant les sculptures sont séparées les unes des autres par vingt-deux piliers. Toute la façade du devant est ouverte et admet dans cette partie du temple plus de lumière que de coutume, ce qui donne aux sculptures et à l'architecture intérieure du monument un effet plus imposant.

Il me reste à visiter le frontispice de Bisma-Kourm, une des plus belles et des plus merveilleuses entrées de cette immense succession de temples tous réunis sous le nom d'excavations d'Ellora, et je ferai grâce au lecteur de ces descriptions, que je n'étais guère libre de ne pas faire.

On ne va pas visiter les plus beaux et les plus anciens monuments que la main de l'homme ait édifiés dans l'antiquité, des monuments qui se perdent comme origine dans la nuit des temps antéhistoriques, des monuments que le ciseau du sculpteur a taillés tout entiers dans un bloc de granit rouge, sans les décrire et les dessiner pour en conserver le souvenir.

L'entrée d'Ellora, qui porte le nom de Bisma-Kourm, forme une portion de l'extrémité sud de la colline.

Pour peu qu'on arrive le soir près de cette contrée célèbre, alors que le soleil, en se retirant, donne une teinte mystérieuse aux grands bois comme aux grandes ruines, on peut, l'imagination aidant, s'imaginer facilement qu'on se trouve au seuil d'un de ces palais souterrains où les récits de contes de fées et de gnomes ont transporté si souvent notre enfance.

Pour construire perpendiculairement la façade de Bisma-Kourm, il a fallu couper et enlever tout un côté de la colline. Cette façade est d'une grande noblesse, et l'effet pittoresque qu'elle produit est encore augmenté par le paysage sauvage qui l'environne et lui sert pour ainsi dire de cadre.

Sous l'entrée la plus basse se trouve une gale-

rie ouverte, qui possède un escalier à l'abri des injures de l'air.

Tout l'ensemble des ornements extérieurs a été exécuté avec beaucoup plus de soin qu'on n'en a pris pour la décoration de l'entrée des autres excavations de cette montagne.

Parmi tous les objets remarquables d'Ellora, le grand caveau connu sous le nom de Bisma-Kourm, ou caveau du charpentier, produit, par sa simplicité massive, la régularité de son plan et la grandeur de ses proportions, les plus vives impressions sur l'esprit du spectateur.

C'est le seul vaste temple couronné d'un toit arqué qu'on ait découvert à Ellora ; le plafond élevé et en forme de voûte, les colonnes solides et octogones, ainsi que le grave caractère des figures sculptées sur l'architrave, pénètrent l'âme d'une impression extraordinaire de grandeur.

Une colossale statue de Vischnou apparaît au bout de cette superbe galerie; cette figure respire la dignité et le repos, elle est d'un effet solennel sous la longue aile voûtée, où le jour pénètre à peine.

Placée dans l'obscurité, sa forme gigantesque se dessine faiblement à travers le crépuscule du caveau, et l'on conçoit, en la voyant, que cette gigantesque et mystérieuse image ait toujours

fortement frappé l'imagination des Indous.

Ce nom de Bisma-Kourm, ou mieux Vischnou-Carma, signifie *le caveau du charpentier*. Les brahmes prétendent qu'il est ainsi dénommé parce qu'il est l'œuvre d'un fils de Vischnou qui appartenait à la caste des charpentiers et sculpteurs sur bois ; il fut, dit-on, l'architecte de ce temple, et on prétend qu'il a voulu perpétuer le souvenir de ses compagnons en les plaçant sur l'entablature qui supporte les principales figures sculptées.

Le caveau de Bisma-Kourm a quatre-vingts pieds de long sur quarante-deux de large à partir des murs des ailes latérales; sa hauteur est d'environ quarante pieds.

La plus grande profondeur de l'excavation entière sous la montagne est de cent soixante-dix pieds. Elle contient deux rangées de vingt-huit piliers octogones, outre deux piliers qui supportent l'entrée d'une galerie placée au-dessus de la porte.

Une étroite bordure ou architrave qu'on aperçoit immédiatement au-dessus des piliers et qui règne tout autour du caveau, est couverte de figures humaines des deux sexes.

Au-dessus encore se trouve une frise qui se partage en compartiments, dans chacun desquels se trouve une figure de Vischnou, entourée d

Devas; cette frise est surmontée d'une série de figures humaines qui se projettent en forme de corniche, et chaque chevron des croupes du toit semble reposer sur le dos d'une de ces figures qui le supporte en guise de cariatides.

Ellora est une des plus merveilleuses productions de ces civilisations passées sur lesquelles le temps a jeté un tel manteau de silence et d'oubli, que toutes les traditions historiques sont muettes, et qu'il ne reste que l'œuvre pour attester l'ouvrier. Le symbole même, l'idée religieuse qui ont présidé à l'érection de ces monuments, ont disparu, et en dehors des contes et des légendes à dormir debout que nous débitent à foison les prêtres qui nous guident dans ces caveaux, on ne saurait dire à quelle période de l'histoire religieuse de l'Inde appartiennent ces gigantesques constructions, antérieures de milliers d'années au bouddhisme à qui quelques indianistes ont cru devoir les rattacher, mais absolument sans raison.

Rien n'est bouddhiste dans les excavations d'Ellora; les grands temples de Dous-Avatar, de Kylas et autres lieux, qui sont l'œuvre incontestable des brahmes, s'opposent à tout voisinage bouddhiste. Pour qui connaît l'acharnement avec lequel les brahmes ont poursuivi la réforme du novateur qui a conquis la Haute-Asie à ses idées

égalitaires, — car Bouddah prêcha surtout contre la caste, — il est impossible d'admettre que les sectateurs de ce proscrit aient jamais pu creuser un caveau en l'honneur de leur chef dont ils avaient fait un dieu, côte à côte avec les temples creusés, édifiés, sculptés par les brahmes.

Rencontrer dans les mêmes édifices, creusés dans la même montagne de granit, des nefs dédiées à Brahma, d'autres à Siva, d'autres à Vischnou, d'autres à Bouddah, est une absurdité pure.

A aucune époque de l'histoire de l'Inde le brahmanisme et le bouddhisme n'ont pu vivre en bonne intelligence, et vouloir les réunir à Ellora, c'est commettre le même oubli que si, plus tard, quand les civilisations européennes auront disparu, un archéologue prétendait découvrir dans les ruines de Saint-Pierre de Rome des traces de chapelles protestantes, côte à côte avec des chapelles catholiques. On commet, je ne saurais trop le répéter, la même monstruosité quand on réunit pour ainsi dire sous le même toit, sous la même coupole, les cultes brahmanique et bouddhiste.

Voilà où on en arrive quand on fait de l'orientalisme en chambre, sur des photographies ou des gravures de monuments; de dieux, de demi-dieux ; on juge sur des choses isolées de

leur civilisation, de leur centre, des milieux qui qui les ont produites, et des faits historiques sans lesquels on ne les peut expliquer...

Le soleil décroissait rapidement à l'horizon lorsque je me décidai à quitter ces ruines merveilleuses d'Ellora, aussi muettes que les grands sphinx du pays des Pharaons. Quand j'arrivai au bas de la colline, près d'un petit ravin où nous avions établi notre campement, je rencontrai Amoudou qui venait au-devant de moi. Ce brave garçon me raconta avec une foule de mines toutes plus réjouissantes les unes que les autres, que Pandya-Rajah, ou *massa* Pandya, comme mon noir avait coutume de l'appeler, après avoir pris pendant toute la journée du thé au rhum, était étendu dans un hamac, sous la tente, complètement ivre.

Cela ne m'étonna guère, je savais de longue date que peu d'Indous résistent à l'attrait de la boisson, quand ils ne sont pas au milieu des leurs.

Dans son palais, entouré de ses prêtres, de ses officiers, de ses femmes, Pandya-Rajah était tenu à une grande apparence de sobriété ; pendant le jour il vivait comme un anachorète, mais, comme tous les rajahs indous qui ne sont plus rajahs que de nom, et s'abrutissent dans la débauche et l'oisiveté, il devait, seul avec son

pourohita, se dédommager la nuit de l'hypocrite contrainte que les mœurs lui imposaient de jour, et faire de nombreuses visites au Belatti-Carma, ou cave des étrangers. C'est ainsi que les Indous nomment le lieu où les rabous, gens de marque et rajahs, renferment le vin, le champagne, le cognac et les liqueurs, dont ils ne font provision, prétendent-ils, qu'en l'honneur des Européens qu'ils ont à recevoir.

Pendant que je franchissais avec Amoudou l'espace qui me séparait de ma tente, mon Nubien me dit plusieurs fois, avec une certaine affectation, dans son français fantaisiste :

— Massa Pandya, lui être fort pour faire le thé.

Préoccupé par une idée, je n'avais pas tout d'abord attaché beaucoup d'importance à ces paroles; cependant, comme Amoudou continuait à marmotter sa phrase entre ses dents, il finit par attirer mon attention. Je lui dis :

— Et comment fait-il donc le thé, le rajah?

— Oh! lui pas faire, lui commander seulement.

— Et comment ordonne-t-il de faire le thé?

— Lui commandé à moi verser trois bouteilles de rhum sur le thé, et lui a tout bu ça même.

— Tu l'as bien aidé un peu?

— Rajah tout bu, li laissé un petit verre seulement pour goûter.

— Et le capitaine?

— Massa Durand? répondit Amoudou en riant, li parti dans la jungle.

— Comment! il a osé aller chasser tout seul?

— Oh! li pas chasseur, et li pas seul.

— Explique-toi.

— Jolie Malabaresse passait en souriant, et capitaine a suivi jolie Malabaresse.

Nous étions allés tous trois où nous portaient nos goûts.

Pendant que je rêvais au milieu des ruines d'Ellora, le capitaine effeuillait quelques fleurs aux genoux d'une des belles filles de l'endroit, et Pandya-Rajah se gorgeait de tafia.

Plus rien ne nous retenait dans cette contrée, et j'ordonnai la levée du camp pour le lendemain à la pointe du jour.

Malgré la présence du rajah, j'avais tenu à conserver la direction de la marche.

Nous devions terminer le capitaine et moi notre longue excursion à travers les contrées du centre de l'Indoustan en suivant le Godavéry jusqu'à Nandou, et de là, nous devions nous rendre à Madras par *Beder*, *Golconde, le pays des diamants*, Haïderabad, Gantone, Masulipatam, Ongole, Nellore et Pallicate.

Et cette partie de notre voyage ne devait être ni la moins mouvementée ni la moins curieuse.

Le château d'Orampour, appartenant au rajah, se trouvait situé sur la rive gauche du Godavéry, à moins de vingt milles d'Ellora; il se trouvait par conséquent sur la route suivie par l'itinéraire que nous nous étions tracé. En acceptant l'offre de Pandya de nous accompagner jusque-là, nous n'avions donc pas eu besoin de rien déranger à nos plans.

Nous atteignîmes le soir même Orampour; dès la veille, le rajah avait fait prévenir de notre arrivée.

Ce palais était construit sur le modèle des vieilles habitations indoues; tous les appartements, entourés de verandas supportées par des colonnes de granit sculptées, donnaient sur des cours intérieures garnies de jets d'eau et de plantes grimpantes; la grande cour centrale était garnie d'orangers, de citronniers, de pamplemousses, de figuiers et de grenadiers. Une douzaine de cours secondaires étaient reliées à cette grande cour par des balcons et des passages suspendus soutenus par des colonnettes de marbre blanc et rose.

Au centre, entourant toute la cour principale, se trouvaient les appartements du rajah; les

douze cours de moindre importance dont je viens de parler, étaient également entourées par des appartements complets, quoique moins spacieux.

Rien ne saurait rendre l'aspect magique qu'offraient ces constructions merveilleuses, éclairées *a giorno* par une série de lampes en cristal dont la couleur variait selon la disposition des cours et les nuances du marbre et des tentures des appartements.

Le rajah, qui prétendait nous garder plusieurs jours, nous fit choisir la cour et les appartements qui en dépendaient que nous préférions habiter. Un nombreux personnel de serviteurs fut attaché à notre personne, mais je gardai malgré cela près de moi Amoudou et Tchi-Naga : tous deux étaient habitués à mes goûts et à mes habitudes.

Après un bain réparateur, accompagné de douches fraîches que nous prolongeâmes le plus longtemps possible, nous passâmes dans la salle à manger, vaste pièce donnant sur la cour d'honneur, où se trouvait rassemblé tout ce que le confort européen, uni au luxe asiatique, peut produire.

Je ne reviendrai pas sur ces dîners indous, où les cinq mondes se réunissent pour offrir à profusion leurs plus parfaites productions ; j'ai déjà eu occasion d'en parler dans ce volume. Je constaterai une fois de plus que nulle part on ne

pourrait rencontrer une pareille réception, parce que nulle part on n'aurait les moyens de la préparer. Tous les vins du monde entier, depuis le champagne jusqu'au constance, toutes les conserves de l'Europe, les fruits de l'Occident et les fruits des tropiques accompagnaient un menu que pas un cuisinier de Paris n'aurait eu l'audace de composer, car il n'en eût pas trouvé les éléments, même en les payant au poids de l'or.

Là le rajah, se dépouillant de sa contrainte, se mit carrément à table avec nous, et s'il continua à ne manger que les divers carrys préparés pour lui selon les us de sa caste, il ne se gêna point pour boire comme nous; seulement il ne prit que du vin blanc, ce vin étant moins désagréable aux Indous que le rouge, mais toutes les qualités y passèrent, et nous fûmes étonnés de la quantité de champagne frappé que Pandya ingurgita.

Quand nous montâmes dans le salon du premier, après trois heures de sacrifices et d'oblations à table à toutes les muses de Bordeaux, de Bourgogne, de Champagne, du Rhin, de Hongrie, du cap de Bonne-Espérance, le rajah était aussi calme dans sa marche que s'il n'eût bu que de l'eau claire, preuve évidente de l'habitude que le rajah avait de faire usage de ces boissons.

Le capitaine, lui, était dans un doux état de gaieté ; devinant sans doute qu'un pareil dîner n'allait point se terminer de cette façon, il avait rendu au rajah toute son amitié, et il le lui disait dans des termes imagés qui, par leur exagération, se rapprochaient de la poésie orientale.

A peine fûmes-nous assis sur de larges divans, entourés de toutes les boissons excitantes et rafraîchissantes que l'on puisse rêver, qu'on nous apporta des houkahs pleins de ce tabac parfumé du Bengale qui, par un léger mélange d'opium et de hatschisch, vous porte, au bout de quelques heures, au rêve et à toutes les excitations nerveuses de l'hallucination. Trois belles filles, noires comme un bronze antique, nues comme une statue grecque, les cheveux tressés avec des fleurs, entrèrent et nous versèrent l'odorante liqueur de salem et moka dans des coupes de vermeil.

Ceci fait, elles se couchèrent à nos pieds, attentives au premier signal, soit pour remplir nos verres de pale-ale glacé, soit pour garnir à nouveau le fourneau de nos houkahs, et, ceci fait, elles s'enroulaient avec un nonchaloir provocant sur un coin du divan qui nous supportait, et nos mains se noyaient avec un léger frisson dans l'ébène de leur chevelure parfumée.

Mon compagnon était dans le ravissement, la fête commençait bien.

Toute soirée indoue, si intime qu'elle soit, commence toujours par des chants et des déclamations littéraires. Sur un signe du rajah, une jeune bayadère, à peine revêtue d'une gaze légère constellée d'étoiles d'or qui ne voilait aucune de ses plus secrètes beautés, parut.

Elle laissa retomber la portière de cachemire qu'elle avait soulevée pour faire son entrée, et s'approcha près de nous avec une grâce difficile à décrire.

Elle représentait l'aurore crépusculaire, alors que les étoiles commencent à pâlir aux cieux, et qu'au loin l'orient se dore à l'horizon pour annoncer la venue de l'astre du jour.

La jeune déesse, l'œil alangui comme si elle ne faisait que de quitter son lit de nuage, commença d'une voix harmonieuse et pure l'hymne célèbre à l'Aurore du *Rig-Veda*.

« La plus douce des lumières se lève, elle vient de ses rayons colorer partout la nature. La nuit a préparé le sein de l'Aurore, berceau du soleil.

« Belle de l'éclat de son nourrisson, la blanche Aurore s'avance, et la Nuit, noire déesse, se dispose à lui céder son trône. Toutes deux

sont alliées au soleil, puisque l'une le remplace e soir, et l'autre le précède au matin. Toutes leux immortelles, se suivent l'une l'autre, l'une égnant sur le jour, l'autre sur la sombre période lu repos.

« Ce sont deux sœurs, l'une noire et l'autre blanche, qui poursuivent sans fin la même route, ans se heurter jamais, et sans jamais s'arrêter, Aurore et la Nuit sont toujours unies quoique e couleurs différentes.

« Ramenant la parole et la prière, l'Aurore eprend ses teintes brillantes, elle illumine le monde et colore toutes les richesses de la nature.

« Au monde courbé par le sommeil, Aurore, u viens annoncer qu'il est temps de jouir de la e et des richesses que nous accorde Brahma, u'il est temps d'offrir les sacrifices et d'honorer s dieux.

« Richesse, abondance, honneurs, sacrifices, oilà les biens vers lesquels tous les êtres se digent, et c'est toi qui les conduis, lumineuse urore.

« Fille du ciel, tu apparais, jeune, couverte un voile brillant, reine de tous les trésors terrestres, Aurore, sublime déesse.

« Suivant les traces des Aurores passées, tu es linée des Aurores futures, des Aurores éter-

nelles. Viens ranimer tout ce qui est vivant, Aurore, viens vivifier ce qui est mort.

« Aurore, c'est toi qui allumes le feu du sacrifice, toi qui révèles au monde la lumière du soleil, toi qui éveilles les hommes pour l'œuvre sainte, car c'est la noble fonction dont t'ont chargée les dieux.

« Depuis combien de temps l'Aurore vient-elle nous visiter? Celle qui se lève aujourd'hui imite les anciennes qui ont déjà lui, comme elle sera imitée par celles qui luiront encore. Les Aurores se succèdent pour le bonheur de l'univers.

« Chaque jour l'Aurore s'évanouit, mais chaque jour elle renaît, plus fraîche, plus belle et plus jeune. On dit que la jeune Aurore est sans cesse vivifiée, rajeunie par les baisers de Cama, le dieu d'amour.

« Ils sont morts, les êtres qui ont vu l'éclat splendide des premières aurores, des aurores anciennes, et nous aurons leur sort, nous qui voyons les aurores d'aujourd'hui, et de même ils mourront aussi, ceux qui verront les aurores futures.

« O toi qui dissipes les ténèbres, qui favorises les sacrifices; toi qui inspires l'hymen et encourages la prière, toi qui amènes les heureux au-

gures et les rites agréables aux dieux, Aurore, sois-nous toujours favorable.

« Dans les siècles disparus, l'Aurore a brillé avec éclat, et de même aujourd'hui, elle a éclairé le monde comme elle l'éclairera dans l'avenir.

« Elle ne connaît pas la vieillesse, elle est immortelle, et chaque jour elle s'avance ornée sans cesse de nouvelles beautés.

« De ses clartés elle remplit les régions célestes ; déesse lumineuse, elle remplace la déesse noire ; sur son char magnifique traîné par de rouges coursiers, l'Aurore, en s'éveillant, éveille toute la nature.

« Elle nous apporte les biens nécessaires à la vie, elle nous appelle ; autour de son étendard brillant marchent tous les êtres ; pareille aux aurores qui l'ont toujours précédée, pareille aux aurores qui la suivront toujours.

« Levez-vous, l'esprit vital est venu parmi nous, l'obscurité s'éloigne, la lumière s'avance ; elle prépare au soleil la voie qu'il doit parcourir. Nous allons reprendre les travaux qui soutiennent la vie.

« Le ministre du sacrifice élève la voix pour célébrer la lumière et la beauté de l'Aurore. Noble déesse, repousse l'obscurité des yeux de celui qui chante tes louanges et bénis en les éclairant de tes rayons tous les êtres de l'univers.

« Le mortel qui t'honore est comblé de prospérités, dans sa famille, dans ses troupeaux, dans tous ses biens.

« Mère des dieux, œil de la terre, messagère du sacrifice, noble Aurore, brille pour nous; soutiens nos vœux, répands sur nous ta lumière; toi qui fais la joie et le bonheur de tous, rends-nous heureux entre tous.

« L'Aurore sait quel hommage lui réservent tous les mortels lorsqu'elle arrive au point du jour, brillante et pure, telle que la femme arrive à son époux, à l'heure du sacrifice.

« Comme une vierge aux formes légères, tu accours aux rives de l'horizon, sublime messagère, introductrice du soleil, tu nous montres ton sein brillant, semblable à la jeune fille que sa mère vient de purifier, et ton beau corps révèle aux mortels toutes les splendeurs de l'univers. »

En prononçant ces dernières paroles, la jeune bayadère avait peu à peu laissé glisser à ses pieds la gaze légère qui l'entourait, et elle paraissait à nos yeux aussi nue, aussi belle, aussi provocante que l'Aurore antique.

Après quelques instants d'une pose gracieuse et poétique à faire damner un statuaire, la jeune fille se dégagea complètement de l'étoffe qui s'était enroulée à ses pieds, et s'approcha d'un

trépied d'or sur lequel brûlait une boule de parfum, et la main étendue, elle déclama la célèbre invocation au soleil que tous les brahmes, dans l'Indoustan, récitent au début du sacrifice.

Cet hymne, qui est écrit dans la langue sanscrite, est en vers.

En le traduisant dans notre langue, j'ai essayé de lui conserver le rhythme harmonieux de la poésie.

A SOURYA.

Fille du Jour, ô Nuit, viens préparer l'aurore,
Viens réveiller le dieu dans son berceau vermeil,
Que toute la nature en priant se colore
De tes ardents rayons, ô lumineux soleil.

C'est toi qui chaque jour viens donner à la terre
Le parfum du lotus et les fruits des moissons,
C'est de tes purs rayons que naquit la prière
Et ton céleste cours partage les saisons.

O siècles écoulés que Siva nous ramène,
Rajeunis dans l'éther par le souffle éternel,
Dites combien de fois la poussière humaine
A reçu les baisers de cet astre immortel.

La jeune bayadère fit un pas vers nous.

Levez-vous, car l'esprit qui porte la lumière
Pour célébrer Brahma va paraître à vos yeux.

Le grand Tout soufflera sur l'humide matière
Et la vie à longs flots va s'écouler des cieux.

A cet instant, elle jeta sur le trépied qui supportait la boule enflammée une poignée de poussière de sandal et d'encens, et elle nous apparut comme transfigurée dans un nuage.

Cependant sa voix fraîche et pure terminait l'invocation :

Germe divin, esprit sublime,
Swayambhouvah, qui de l'œuf d'or,
Sortis pour flotter sur l'abîme
Et donner à tout son essor,
Viens revoir ton œuvre accomplie
Et sur la pierre des autels
Recevoir, source de vie,
Les chants et les vœux des mortels.

L'invocation terminée, Nourmah la bayadère, c'était son nom, jeta de nouveau sur ses épaules le léger tissu de gaze constellé d'étoiles qui, loin de voiler ses charmes, ne faisait que valoir encore mieux sa beauté.

Dans les contrées de l'ouest, dans l'Indoustan, on est encore plus que dans toutes les autres contrées fanatique de cette coutume qui oblige de commencer toute fête, solennité intime ou orgie, par une invocation à l'Aurore et au Soleil, les deux personnages du Panthéon indou qui sont

chargés de prodiguer aux mortels tous les biens, toutes les richesses, tous les bonheurs.

La jeune et belle Nourmah venait de satisfaire à cet usage.

A cette invocation succéda un chant d'amour à deux voix. Une seconde bayadère, déguisée en jeune garçon, entra pour donner la réplique à Nourmah.

Cette dernière commence :

L'AMANTE

O mon ami, je ne sais quel feu me brûle, ma bouche est desséchée, mon cœur est inquiet. Quel est donc ce mal auquel je ne connais pas de remède ? L'astre des nuits dont les rayons doivent rafraîchir mon cœur en donnant le signal de l'arrivée de celui que j'attends, n'est pas encore levé... Malheureuse que je suis, il ne viendra pas celui que mon cœur attend, celui que ma bouche désire, celui de qui mes flancs altérés brûlent de recevoir la vie.

Je m'étais dit : je vais parcourir une route semée de lotus... Infortunée que je suis, j'y ai trouvé le serpent d'amour et sa cruelle morsure. Seraient-ce donc les rayons de la lune, si froids de leur nature, si doux pour les mortels, qui allumeraient en moi ce feu qui me dévore?

La brise du soir, fraîche et chargée du parfum des fleurs, est aujourd'hui telle qu'une flamme qui me brûle. C'est lui, lui seul qui occupe ma pensée, il est comme le maître de ma volonté. Toute remplie de son image, mon âme est sans force et sans énergie.

Interdite, éperdue, je frémis; ma vue se trouble, je sens que je me meurs.

L'AMANT

O ma charmante amie, me voici, et c'est à peine si la lune, dont le disque brillant devait être le signal de mon arrivée, commence à se montrer. Vois, même en ce moment, ce bel astre dont ton charmant visage me représente tout l'éclat, est maintenant voilé par les nuages, comme ta face, quand elle est ombragée par les tresses de tes cheveux. Son disque se dessine en arc dans le ciel et ressemble à l'or éblouissant de ta parure.

L'eau jaillit de la nuée retentissante en filets aussi délicats que tes membres.

Sur le fond sombre des nuages apparaît une longue ligne de cygnes pareils pour la blancheur à la rangée de tes dents.

L'AMANTE

O lumière de ma vie, parle encore, ah! parle; le son de ta voix me rafraîchit le cœur comme la pluie vient calmer sur la terre les ardeurs du soleil.

L'AMANT

J'ai soif de baisers ; laisse-moi poser mes lèvres sur tes lèvres aussi fraîches et aussi rouges que le fruit du grenadier.

L'AMANTE

Ah! je me meurs dans tes bras.

L'AMANT

Laisse-moi presser tes beaux seins, aussi fermes que les pommes d'or du jardin de Cama, aussi parfumés que la fleur amatlée.

L'AMANTE

Je suis à toi, ô mon bien-aimé; sous tes caresses, mes yeux se plongent dans le nuage, la vie m'abandonne; ô divine déesse Lakmy, mère des amours, éprouve-t-on donc tant de bonheur à mourir d'amour?

L'AMANT

Non, tu ne mourras pas; c'est la vie qui va pénétrer à longs flots dans tes flancs altérés de plaisir.

L'AMANTE

Oh! oh! oh! mon bien-aimé!

L'AMANT

Tiens, reçois ces caresses.

L'AMANTE

Je m'absorbe dans toi, ah! presse-moi bien dans tes bras, qu'une étreinte amoureuse nous unisse comme l'arbre et l'écorce.

L'AMANT

J'ai peur de blesser tes beaux seins, de froisser tes membres délicats.

L'AMANTE

Oh! ne crains rien,... va, ô mon beau lion, fais-moi sentir ta force, pénètre-moi comme la flèche du chasseur qui s'en va dans les halliers percer le cœur de la biche fidèle... la douleur augmente l'attrait du plaisir.

L'AMANT

Oh ! joie divine, je suis donc le premier à faire craquer ton beau corps sur un lit de feuilles sèches...

L'AMANTE

Tue-moi, viens, tue-moi donc, tue-moi donc dans le plaisir, tue-moi donc dans l'amour, tue-moi donc dans la joie.

L'AMANT

Vis plutôt pour que nous retrouvions souvent ces heures de folle passion.

L'AMANTE

Oh ! tue-moi, si tu dois m'oublier.

L'AMANT

T'oublier, t'oublier? ah ! lis dans mes yeux le bonheur insensé que par toi j'éprouve.

L'AMANTE

Ah ! ces frissons inconnus...

L'AMANT

C'est le plaisir d'amour.

L'AMANTE

Oh! mes yeux ne reflètent plus la lumière.

L'AMANT

C'est le plaisir d'amour.

L'AMANTE

Ma tête s'égare, mes lèvres se glacent... Cama, Dieu puissant, à mon secours!... appa! appa! appa!.. je suis morte.

L'AMANT

Non! car une vie nouvelle va circuler dans ton sein.

L'AMANTE

Où suis-je, dieux tutélaires?

L'AMANT

Ne crains rien, je suis près de toi.

L'AMANTE

J'ai peur.

L'AMANT

Que peux-tu redouter dans les bras de ton amant?

L'AMANTE

Oh! je me souviens... tes baisers me brûlent encore, ne me quitte pas.

L'AMANT

Je veille sur toi comme la mère veille sur son enfant.

L'AMANTE

Les Pisatchas maudits pourraient me jouer quelque méchant tour de leur façon.

L'AMANT

Ils ne te peuvent rien sur mon cœur.

L'AMANTE

Chante, mon bien-aimé, le bruit seul de ta voix me rassure.

L'AMANT

Il n'est pas de saison plus propice à l'amour, les feuilles sont tombées sur les étangs dont elles couvrent l'onde autrefois brillante et limpide et maintenant troublée par les torrents; ces nuages, poussés par le vent, et sur lesquels joue la lumière de la lune, se heurtent dans l'air comme

les éléphants avec leurs défenses éblouissantes de blancheur s'attaquent dans les forêts.

L'AMANTE

Et c'est le plus fort qui dompte les autres sur l'herbe des forêts. Ainsi tu viens de me soumettre à tes lois sur ce lit de feuilles sèches.

L'AMANT

Je t'ai vaincue par l'amour, en ne triomphant pas par la force.

L'AMANTE

Ah! crois-moi, mon bien-aimé, l'amour aime aussi à se sentir dompté, vaincu par la force.

L'AMANT

Je ne sais pas de temps propice à l'amour comme cette saison troublée, qui voit si souvent le ciel partagé par l'arc aux sept couleurs, semblable au signe sacré qui partage ton front. A la vue du ciel orageux, les paons font éclater leur joie, ils poussent des cris, ils se rassemblent, relèvent leur queue pesante et déformée par la pluie, et près de leurs compagnes imitent par leurs trépignements les mouvements des danseurs. Les uns, à l'abri sur les terrasses, se

promènent fièrement et déploient avec orgueil les couleurs variées de leur brillant plumage ; les autres, surpris par l'orage sur les sommets des arbres, ramassent les trésors de leur plumage sous leur aile mouillée, et, leur beau corps tout frissonnant, s'abattent sur la terre couverte d'un vert gazon.

La pluie cesse un instant et laisse régner un air doux et frais embaumé de l'odeur de santal et chargé des parfums ravis aux fleurs du cadamba, du sardja et de l'ardjouna, air délicieux chéri de l'amour, qui sèche sur nos membres les sueurs de la volupté et présage une pluie nouvelle. Privé de ce souffle bienfaisant, que serait l'automne ? Non, rien n'est au-dessus de ce vent parfumé qui vient troubler le charme de nos entrevues, et, après les douces fatigues de l'amour, rafraîchit mollement nos membres brûlants.

L'AMANTE

Oh ! chante, chante encore.

L'AMANT

Vois, ô ma charmante amie, ce ciel chargé de nuages, pareil à un lac profond suspendu sur nos têtes et dont les eaux menaceraient à cha-

que instant de rompre les digues; vois ces nuages que la lune entoure d'une ceinture argentée, ils apportent la fraîcheur sur cette terre embrasée.

Oh! que j'aime cette saison lorsque, amenant à sa suite l'orage et le tonnerre, elle réveille deux époux endormis, et les force à chercher dans les bras l'un de l'autre un asile contre la terreur, en doublant les transports de leur amour !

L'AMANTE

O mon doux ami, mon cher bien-aimé, toi qui es pour mon âme ce que le nuage est pour la terre altérée, cette saison a un défaut : c'est que d'un voile humide et sombre, elle cache à nos regards cette lune brillante comme ton beau visage. Quand cet astre, doux flambeau du monde, apparaît entre deux nuages, l'homme enchanté semble voir un ami revenu de la terre étrangère. La lune est le témoin des gémissements de l'amante séparée de son ami. O lune, charme des rendez-vous, quand l'ami reste fidèle et accourt à l'heure fixée près de son amante, que tu es belle, mais aussi que tu es sombre et triste, lorsque l'amante abandonnée suit de l'œil ton cours, en comptant les heures qui s'écoulent, sans que l'ingrat se souvienne de celle qu'il a aimée.

L'AMANT

O charme de ma vie, ô ma bien-aimée, je te jure que tu ne compteras jamais ces heures, je te jure que tu ne seras jamais obligé de suivre d'un œil solitaire le cours de la lune, et que ton bien-aimé devancera toujours pour toi l'heure du rendez-vous.

L'AMANTE

Ah ! j'ai besoin d'entendre tes serments ; jure-moi de ne m'abandonner jamais.

L'AMANT

Je jure de t'aimer toujours, et que mon âme renaisse dans le corps d'un vampire ou d'un pisatchas, qui n'ont pour nourriture que les cadavres des morts qu'ils déterrent dans les charniers, si je viens jamais à manquer à mon serment.

L'AMANTE

Je te crois, ô mon bien-aimé !

L'AMANT

Viens, rentrons dans le bosquet plein d'om-

bre, et scellons ces serments par de nouveaux baisers.

Comme elles finissaient de prononcer ces mots, les deux bayadères se glissèrent sous la tenture de cachemire qui leur avait donné passage, et disparurent.

Les deux charmantes créatures m'avaient plongé, le houkah aidant, dans une demi-somnolence pleine de rêves charmants... Je fis un effort et je portai mes regards autour de moi. Mon brave ami le capitaine n'était plus sur le divan où il s'était assis comme nous, il avait disparu, et l'esclave noire qui le servait avec lui.

La mimique amoureuse des deux bayadères imitant sous nos yeux tous les transports de deux amants, avait produit son effet; mais le capitaine Durand n'était point seul vaincu par les excitations des belles filles et les fumées opiacées qui se dégageaient de nos houkahs... Le rajah soupirait bruyamment dans la pénombre d'une colonne... Je portai la main à la tête comme un homme ivre, et je tombai à mon tour sur le moelleux tapis du salon... La vaste lampe d'albâtre qui nous éclairait s'éteignit comme par enchantement... et seule la boule de parfum qui brûlait toujours sur le trépied d'or, continua à montrer son œil rond et rouge dans l'obscurité, assistant, sans l'éclairer, à une de ces scènes de

passion, folle, insensée, comme la vieille Asie sait en développer, avec ses belles filles nervosées jusqu'au délire, et ses parfums excitants jusqu'à la folie...

Quand je m'éveillai comme au sortir d'un songe, le grand salon dans lequel nous nous trouvions était de nouveau éclairé *à giorno*. Le rajah fumait gravement son houkah en buvant du champagne frappé, et mon ami le capitaine lui rendait raison, verre en main, et un cigare de Coringuy aux lèvres.

Je n'avais pas ouvert l'œil que la brune Malabaresse qui était, comme au début de la soirée, couchée à mes pieds, se leva lentement, comme prise d'un nonchaloir plein de lassitude, et me présenta le bout d'ambre de son narguileh.

Je fixai ses yeux d'un air interrogateur; elle soutint mes regards avec un doux et tendre sourire... De fleurs dans ses cheveux, il n'y en avait plus; les grandes boucles d'ébène, dénouées sur les épaules, flottaient au gré de leur caprice, et les pétales des fleurs avec lesquelles on les avait tressées gisaient comme des roses effeuillées sur l'épais tapis de Nepal qui nous servait de divan.

Ah! les belles filles que ces trois vierges choisies par le rajah! L'Indoustan seul peut produire de pareilles statues de bronze avec des reflets d'or bruni dans les chairs, la fermeté du

marbre dans l'ensemble et le poli et la fraîcheur de l'ivoire au toucher...

J'aurais donné gros (vœu étrange, n'est-ce pas?) pour qu'il me fût permis d'aller prendre une douche d'eau fraîche et de me réfugier dans mon lit, car je n'avais plus de doute sur ce qui allait se passer.

Comme nous éteignions une soif sans cesse renaissante avec le champagne frappé, une troupe d'une vingtaine de bayadères fit son entrée, et nos trois Vénus du Malabar s'approchèrent de nous et nous présentèrent, au bout d'une petite spatule d'argent, une sorte de conserve rose et transparente comme de la gelée de groseilles.

Je détournai la tête pour dire au capitaine :

— Faites attention, c'est du hatschisch.

— Trop tard, me répondit mon compagnon qui venait d'avaler la perfide composition.

Pandya-Rajah en avait fait autant. Ma brune Malabaresse était toujours debout près de moi, souriante, et me tendant son présent d'un air provocant.

J'hésitais...

J'avais juré à Bedjapore de ne plus prendre de hatschisch.

Et cependant que faire? assister de sang-froid à ce qui allait se passer, voir mes deux compagnons et cette troupe de bayadères satu-

rés de boissons excitantes et de hatschisch, se rouler sur les tapis comme des cerfs en rut dans la jungle... entendre leurs soupirs amoureux, assister comme le philosophe de Couture à une orgie indoue... ?

Ne valait-il pas mieux faire comme les autres... perdre la raison ?

A cet instant la jeune fille, qui était toujours là, sa cuillère d'argent à la main, darda sur moi ses grands yeux si pleins de fascination, que je me sentis pris comme d'un étourdissement magnétique...

— Quel est ton nom? fis-je à la belle fille.

— Nour! me répondit-elle en souriant.

J'ouvris la bouche et j'avalai d'un trait la fameuse gelée.

C'en était fait, j'allai rejoindre mes compagnons au pays du rêve et des folies amoureuses...

Quand huit jours après nous quittâmes le palais de Pandya-Rajah, en route pour les ruines de Golconde, le capitaine m'avoua qu'il ne faudrait pas à un homme beaucoup de semaines comme celle que nous venions de passer pour le tuer ou le rendre fou.

— Eh bien, mon ami, lui répondis-je, la plupart des voyageurs ne connaissent l'Inde et la Haute-Asie que de surface. Vous allez bientôt

rentrer en Europe. Quand vous entendrez vos compatriotes parler de réveil national et de régénération morale à propos de l'Orient et de l'extrême Orient, dites-leur bien que deux choses s'opposent à la réalisation de ces beaux projets, la bayadère et le hatschisch, et qu'on n'arrachera pas plus la bayadère et le hatschisch de l'Orient, que le tabac de l'Europe.

L'Orient ne peut être relevé que par l'invasion européenne.

FIN

TABLE

—

PREMIÈRE PARTIE

DE BOMBAY A AMHENAGAR

Éléphanta. — Les caveaux de Garepour. — Une machine à glacer. — La soirée chez le parsis. — Le poète Kasiprasad Goche. — Départ pour Amhenagar. — Les Gâthes. — Les caveaux de Karly. — Pandya-rajah. — L'adoption. — La tragédie de Saranga. 3

DEUXIÈME PARTIE

LE PAYS DU HATSCHISCH, ROZAH-ELLORA

Mœurs et caractère général des indigènes. — L'hospitalité d'un rajah. — Amhenagar. — Rozah-Ellora. — Hounils du Godavéry. — Les bayadères pendant le hatschisch. — Danse de l'amour. — Nourmah la musulmane. 161

5873-81. — Imprimerie D. BARDIN et Ce, à Saint-Germain.

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

à UN FRANC le volume

En vente :

André Chénier	Œuvres poétiques, 1 vol.
Ovide	L'Art d'aimer. — Les amours, 1 vol.
Voltaire . . .	Candide. Zadig et l'Ingénue, 1 vol.
Hamilton . . .	Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre (Mémoires du chevalier de Grammont), 1 vol.
Xav. de Maistre	Œuvres complètes, 1 vol.
Boccace	Contes, 1 vol.
Brillat-Savarin.	Physiologie du goût, 1 vol.

Sous Presse :

Diderot	Contes, Nouvelles et mélanges, 1 vol.
P.-L. Courrier	L'âne d'or. — Daphnis et Cloé, 1 vol.
Suétone	Rome galante sous les Césars, 1 vol.
Sterne.	Voyage sentimental, suivi des amours de mon oncle Tobie, du voyage sentimental dans le midi de la France et de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes, 1 v.
Marg. de Valois	Les Contes de la reine de Navarre, 1 vol.

Chaque volume de la *Bibliothèque choisie des chefs-d'œuvre français et étrangers* est accompagné d'une notice biographique et littéraire sur chacun des auteurs; il est imprimé avec soin, sur beau et fort papier vélin glacé, et

orné de têtes de page et culs de lampe, dans un format de poche et de bibliothèque. C est la première fois qu'une œuvre de vulgarisation de ce genre se fait dans des conditions aussi avantageuses pour le public. Aussi le succès qui a accueilli les premiers volumes de la *Bibliothèque choisie des chefs-d'œuvre* va-t-il croissant et cette *Bibliothèque* se répand-elle dans toutes les couches de lecteurs.

PUBLICATIONS RÉCENTES DE LA LIBRAIRIE E. DENTU

ROMANS. — Collection grand in-18 jésus

Gustave Aimard . .	Le Souriquet, 2 vol	6	»
Élie Berthet	La Marchande de Tabac, 1 v.	3	»
Adolphe Belot . . .	La Bouche de Mme X..., 1 v.	3	»
E. du Boisgobey . .	Les Suites d'un Duel, 1 vol.	3	»
Edouard Cadol . . .	Mademoiselle ma mère, 1 v.	3	»
Gustave Claudin . .	Lady don Juan, 1 vol . . .	3	»
Champfleury	Fanny Minoret, 1 vol. . . .	3	»
Eugène Chavette . .	Un notaire en fuite, 2 vol .	6	»
Jules Claretie . . .	Le Million, 2 vol.	3	50
Charles Deslys . . .	La Mère Rainette, 1 vol . .	3	»
Charles Joliet . . .	Pénélope et Phryné, 1 vol. .	3	»
Hector Malot	La Petite Sœur, 2 vol . . .	6	»
Jules Mary	L'Aventure d'une fille, 1 vol.	3	»
Catulle Mendès . . .	Monstres parisiens, 1 vol. .	3	»
Charles Mérouvel . .	Deux maîtresses, 1 vol. . .	3	»
Xavier de Montépin	Les Pantins de Madame le Diable, 2 vol	6	»
Emile Richebourg .	Jean Loup, 3 vol.	9	»
Adolphe Racot . . .	La Maîtresse invisible, 1 vol.	3	»
Paul Saunière . . .	Le Capitaine Marius, 1 vol .	3	»
Aurélien Scholl . . .	L'Orgie parisienne, 1 vol. .	3	»
Léopold Stapleaux .	L'Affaire du château de Clamelle, 2 vol.	6	»
Pierre Zaccone . . .	L'Homme aux neuf millions, 1 vol.	3	»

VOYAGES. — Collection grand in-18 jésus

LA RUSSIE ET LES RUSSES

Indications de Voyage

par VICTOR TISSOT

(13e ÉDITION)

Un volume grand in-18, prix : 3 fr. 50

... M. Tissot est un humoriste qui vide devant nous un carnet de voyage, rempli au jour le jour Seulement ces notes se trouvent être des études ; ces esquisses crayonnées en chemin de fer, en bâteau, en traîneau, des portraits, et des portraits qui vivent. C'est un don particulier d'observation et presque de création, de faire ressortir avec un tel relief les choses et d'esquisser ainsi les hommes. Voyez notamment les chapitres sur les juifs, les paysans et la vie religieuse. C'est ce qu'il a fait de plus pénétrant et de plus piquant sous divers sujets. Anecdotes, épisodes plaisants, scènes gaies ou attendries abondent...

(*Revue politique et littéraire du* 16 *septembre* 1882.)

AUTRES OUVRAGES DE M. TISSOT :

Voyage au Pays des Milliards, 1 vol. . . .	3	50
Les Prussiens, Allemagne, 1 vol	3	50
Voyage aux pays annexés, 1 vol.	3	50
Vienne et la vie Viennoise, 1 vol.	3	50
Voyage au pays des Tziganes, 1 vol.	3	50
Russes et Allemands, 1 vol.	3	50
Les mœurs et la Société allemandes, 1 vol.	3	50

En préparation :

L'ALLEMAGNE AMOUREUSE

1 beau volume in-18, jésus. Prix : 3 fr. 50

Paul Deléage	— Trois mois chez les Zoulous, 1 vol. illustré.	4 »
Prince Lubomirski.	— La Côte Barbaresque et le Sahara, 1 vol. illustré. .	4 »
Louis Jacolliot. . .	— Voyage au pays des Fakins, charmeurs, 1 vol. illustré	4 »
J.-P. Ferrier. . . .	— Voyages et aventures en Perse, 2 vol..	7 »
Maurice Dubard . .	— La vie en Chine et au Japon, 1 vol. illustré.	4 »

LIVRES D'AMATEURS

Arsène Houssaye. — *Molière, sa femme et sa fille*, 1 vol. in-folio, illustré de gravures et eaux-fortes 100 »
— *Les Comédiennes de Molière*, 1 vol. in-8°, avec gravures et eaux-fortes . . . . . 10 »
— *Histoire du 41e fauteuil de l'Académie française* nouvelle édition ornée de portraits et vignettes, 1 vol. in-8° sur papier de Hollande 20 »

Edmond et Jules de Goncourt. — *Sophie Arnould*, d'après ses mémoires et sa correspondance, 1 vol. petit in-4°, portrait et fac-similé . . 10 »
— *L'Amour au XVIIIe siècle*, 1 vol. in-16, avec eaux-fortes. . . . . 5 »
— *La Saint-Huberty*, d'après sa correspondance et ses papiers de famille, 1 vol. in-16, avec vignettes et eaux-fortes . . . . . 8 »

Champfleury. — *Le Violon de faience*, nouvelle édition, 1 vol. in-8°, avec illust. en couleur. 25 »
— *Histoire de la Caricature*, 5 vol. gr. in-18 jésus, ornés de 500 vignettes. . . . . 25 »
— *Henry Monnier, sa vie et son œuvre*, 1 vol. in-8°, orné de 100 gravures, fac-similé . . 10 »
— *Les Vignettes Romantiques*, histoire de la littérature et de l'art de 1825 à 1840, 1 vol. gr. in-8° jésus orné de 150 gravures . . 50 »

Edouard Fournier. — *L'Esprit des autres*, recueilli et raconté, 1 vol. in-18 elzévir . . 5 »
— *L'Esprit dans l'Histoire*, recherches et curiosités sur les mots historiques, 1 v. in-18 elzévir 5 »
— *Paris démoli*, 1 vol. in-18 elzévir. . . . . 5 »

Emmanuel Gonzalès. — *Les Caravanes de Scaramouche*, suivies de *Giangurgolo* et de *Maître Ragueneau*, avec une préface par Paul Lacroix, 1 vol. in-16, avec vignettes et eaux-fortes de Henri Guérard . . . . . 10 »

Charles Monselet. — *Poésies complètes*, 1 vol. gr. in-18 elzévir, avec frontispice gravé à l'eau-forte par Lalauze . . . . . 5 »

Auguste Saulière. — *Les Leçons conjugales*, contes lestes, 1 vol. gr. in-18 jésus elzévir, 55 vignettes et 10 eaux-fortes de H. Somme 10 »
— *Histoires conjugales*, nouveaux contes lestes, 1 v. gr. in-18 jésus elzévir, orné de 50 vignettes et de 10 eaux-fortes de Henry Somme . . 10 »

Henry Monnier. — *Scènes populaires* dessinées à la plume, nouv. édit. illustrée de 80 dessins de l'auteur, 2 vol. in-8° chacun de 650 pages. 20 »

Charles Vincent. — *Chansons, Mois et Toasts*, précédés d'un Historique du Caveau, par E. Dentu, 1 v. in-8°, eaux-fortes par Le Nain 10 »

Jules Claretie. — *Un Enlèvement au XVIIIe siècle*, 1 v. in-16, avec vign. et eaux-fortes 10 »

Paris-Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 77.12.82.

DS
413
J3
1883

Jacolliot, Louis
Voyage au pays du
hatschisch [2. éd.]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 11 06 01 014 1